

Gran Paradiso

\*\*\*

Hervé THRO

\*\*\*



1.

L'animal se tenait debout, campé sur ses deux larges pattes postérieures ornées de griffes comme des sarcloirs bien affutés, droit de ses deux bons mètres cinquante. Pour le moment, il n'émettait que des grognements indistincts qui avaient pour seul but de dissuader l'adversaire. Pauvre bête! S'imaginait-il que ce malheureux bipède allait le provoquer dans un duel de mâles dominants? La semi obscurité qui commençait à se répandre dans le jour finissant n'ôtait rien du cocasse de la situation ni de son impitoyable menace qui planait dans l'air. Les soixante quinze kilos d'un homme sédentaire et privé d'exercice à part quelques joggings un Dimanche sur trois et encore à peine une heure durant ne pesaient pas lourd face à quatre cent cinquante kilos de muscles entraînés à la rude vie sauvage. Le pelage de l'animal se dressait maintenant tandis que ses oreilles se plaquaient à l'arrière de son crane. Pas bon signe. L'homme ne savait rien du comportement animalier en général et encore moins des réactions de défense d'un grizzli au meilleur de sa forme. Que fallait-il faire?

Dans une telle situation, la théorie s'évanouit dans les brumes d'un cerveau mal préparé à de telles circonstances et la pratique est paralysée par la peur. Une peur irraisonnée comme toutes les peurs. Une peur ancestrale. Celle qui tétanisait déjà l'homme primitif et dont les séquelles génétiques habitent encore l'Adn de cet homme du vingt et unième siècle. Son corps réagissait, uniquement mû par son cerveau reptilien. Instinct de conservation. Rien d'intellectuel là-dedans. Il arrive un moment dans ces conjectures extrêmes où le savoir et l'expérience ne comptent plus. Seul entre en action nos plus bas instincts. Et là, c'était la fuite.

La raison commande à ne rien faire justement. S'accroupir, voire s'aplatir au sol en signe de soumission. Mais la raison avait quitté le cerveau de l'homme, revenu à sa plus simple expression : évacuer le danger par tous les moyens et pas forcément les plus judicieux. De surcroit, il n'était pas de ceux qui ont du temps à perdre devant des documentaires animaliers diffusés à la télé. La bête n'avait pas de téléviseur non plus et ne voyait là qu'un intrus sur son domaine. Un visiteur non désiré avait pénétré sur son territoire, point final. Pas besoin de chercher midi à quatorze heures, il n'était pas le bienvenu et allait l'apprendre à ses dépens. Déjà le plantigrade émit un râle dissuasif et battait l'air de ses deux pattes, un peu mal à

l'aise dans cette position qui ne lui était pas commune et qui lui demandait à la fois un équilibre précaire qu'il rechignait à adopter plus longtemps et une énergie en pure perte : l'humain n'entrait pas dans son régime alimentaire.

L'homme se prit le pied gauche dans une racine et s'étala au sol, la cheville visiblement foulée. Il se tordit de douleur. L'ours avait reposé ses pattes antérieures au sol et s'apprêtait à donner une gifle majestueuse à l'intrus. Ca l'apprendrai à pénétrer chez les gens comme ça. Mais la nouvelle attitude du visiteur le stoppa net. Peut-être l'envahisseur n'avait-il pas de mauvaises intentions, après tout?

On s'imagine que les supers prédateurs passent leurs journées à chasser tout azimuts, se dépensant sans compter, courant du matin au soir la jungle ou les forêts, exhibant leur force physique à la moindre occasion. C'est bien mal connaître la vie au grand air. Bien au contraire, l'animal sauvage se comportera avec une économie de moyens troublante. Il ne dispersera pas son énergie à tout va, sachant trop bien combien cela lui en coûte. A quoi bon se nourrir si c'est pour dépenser ses précieuses calories par jeu? Avant de s'attaquer à une proie, l'animal sauvage pèsera toujours le pour et le contre : cela en vaut-il la peine? Qu'ai-je à y gagner? Le crédit à venir est-il supérieur au débit que va provoquer cette chasse?

Le grizzli a résolu le problème en ne s'attaquant majoritairement qu'à des proies facilement attrapables : des baies et un peu de miel. Le reste n'est que défense du territoire, le plus souvent par intimidation. Et ça marche généralement.

L'animal secoua sa grosse carcasse d'une demie tonne, cela lui donnait un air pataud mais personne n'avait envie de rire ou de se moquer à cet instant présent. Audiard prétendait que lorsque les gars de 150 kilos affirmaient quelque chose, ceux de 70 kilos écoutaient sagement. De même on y regarde à deux fois avant de ricaner d'une masse de muscles qui, d'une simple caresse, pouvait vous arracher aisément un bras. L'ours avançait son museau vers l'homme affalé. Il est des situations où l'on semble faire preuve de courage en ne fuyant pas. A ce stade, ce n'est plus de la témérité, c'est juste la peur qui pétrifie et annihile toute volonté. On ne fait pas face, on est simplement dans l'incapacité de détaier.

L'homme regardait sans comprendre l'ursidé qui le reniflait comme on hume un délicieux repas. Toutes les connaissances du trader étaient orientés vers les marchés, la haute finance, les enjeux politico-économiques. Son monde était fait d'acier et de verre, de gratte-ciel et d'immenses salles de réunion, d'un smart-phone et d'un ordinateur portable. Son attention se focalisait sur un monde

d'apparence et d'argent. Il ne savait rien du comportement animalier en général et de celui des plantigrades en particulier.

On ne le dira jamais assez mais il existe des moments de grâce dans ce monde brutal. Des rencontres inopinées qui peuvent se transformer en longues amitiés, des coups de foudre qui deviennent de vrais romans d'amour. Parfois le guépard prend en pitié la gazelle apeurée. On a observé sans le croire des associations et des complicités invraisemblables : le chat et le moineau, le hérisson et la vipère, le renard et la poule, l'aigle et le loir. La science est impuissante à expliquer ces phénomènes, rares certes, mais qui défient l'entendement.

L'ours rétracta ses griffes et tendit sa patte droite pour caresser le corps de l'homme comme on le fait d'une peluche. Pour une fois les rôles étaient inversés, c'était la peluche qui cajolait l'humain. L'homme d'affaires ne put savoir combien de temps la scène dura. Il se trouvait hors du temps. Une minute ou un an pouvaient se comparer. Les pensées naissaient à toute vitesse, comme les images d'un rêve qui peuvent raconter une histoire de quelques années en deux minutes. Il parait qu'à l'heure de sa mort, on revoit défiler toute sa vie en accéléré. Dans le cas présent, c'était tout le contraire. Était-ce la preuve qu'il n'allait pas

mourir? Le champion de la finance comprit soudain toute la vacuité de sa vie jusqu'alors. Des valeurs qui n'en étaient point. Des centres d'intérêt totalement futiles. Des amitiés de surface. Un gigantesque château de carte qui s'écroulait devant l'évidence. Il comprenait enfin que l'argent n'existe pas plus que les frontières érigées par les hommes. C'est une invention diabolique pour diviser, régner, assujettir, creuser des inégalités entre les hommes. Là, le museau d'un grizzli à dix centimètres de son propre nez, sentant l'haleine chargée de l'animal tout contre ses narines trop habituées aux parfums hors de prix, la lourde patte qui le massait gentiment des épaules aux lombaires, et le regard de l'animal. Ce regard si profond, qu'il n'avait jamais croisé de sa vie durant chez des créatures censées être le summum de l'intelligence. Il y avait tant de choses dans les yeux de l'animal, bien davantage que chez l'humain d'un certain rang, d'une certaine caste. Comme si la bête était habitée par une puissance divine. Cette rencontre aurait pu le rendre pieux, lui révéler l'existence de Dieu. Non. En revanche, il comprenait que la vie animale était sinon supérieure, du reste au moins égale à celle des humains. Il allait changer sa vision des choses... et des êtres.

Maintenant, le cours du temps reprenait sa marche inexorable. L'homme savait qu'il n'avait plus à



craindre pour sa vie. Il ne subirait même aucune blessure, excepté cette maudite foulure qui, d'un sens, l'avait sauvé en le maintenant à terre et en l'empêchant de fuir. L'ours avait cessé ses caresses mais continuait d'observer cet étrange animal que son instinct savait garder à distance. Son instinct lui dictait de se tenir à l'écart de cette espèce incompréhensible. Toute son éducation était basée là-dessus. Il savait que certains de ces concitoyens osaient s'aventurer jusqu'au cœur des villes où proliférait cette espèce vorace comme du chiendent, histoire de se remplir la panse à moindre frais. On racontait que là-bas, au pays des hommes, une nourriture riche et sucrée s'offrait à tous les gosiers, il suffisait simplement de se baisser. Lui préférait encore rester à l'abri de la forêt qui l'avait vu naître et qui serait certainement son tombeau. Il se méfiait de ces bipèdes à l'odeur prononcée qu'il voyait de temps en temps courir en bordure de son Territoire. Même s'il fallait s'en méfier, le spécimen qui gisait à ses pattes n'était pas un mauvais bougre. Selon l'odorat de l'animal, il puait fortement une odeur fausse, avait un drôle d'air avec son pelage noir qui ne semblait pas naturel comme s'il l'avait emprunté à une autre bête, mais il avait de la compassion pour ce bipède singulier. Cela aurait pu même devenir un compagnon de jeu pour sa descendance mais pour

le moment, l'ours n'avait honoré que deux femelles cette saison et il était trop tôt pour que la nature lui ait offert une progéniture. L'ours se releva sur ses pattes arrières comme il avait vu se déplacer l'étrange créature qui gisait, apeurée, à ses pattes et, au cœur du silence intégral des ténèbres qui s'étaient dorénavant répandues sur l'immensité de la forêt, poussa un cri rauque qui se répercuta dans toutes les clairières de la forêt, dépassant la cime des plus hauts arbres et venant mourir au pied des étoiles. Les êtres nocturnes stoppèrent soudain leur activité, tendant l'oreille et humant le fond de l'air; les créatures diurnes se redressèrent d'un seul réflexe, à peine inquiètes. Puis la quiétude de la nuit étendit à nouveau son royaume. L'ours s'en était allé. L'homme restait à terre, gisant pitoyablement, l'air pantois, son costume Armani tout froissé et ses sous-vêtements souillés de la sueur de la peur et de l'effroi et d'autres substances moins nobles dont la complète frayeur avait déclenché le honteux et dégradant épanchement. Mais il ne se souciait dorénavant plus de ces considérations sociales. Quelque chose s'était modifié en profondeur dans son cerveau.

Patrick Bonfils allait changer de vie. Radicalement.

2.

Le réveil sonna à cinq heures quarante comme chaque matin depuis maintenant presque trente ans. Un corps se retourna en gémissant sous les draps chiffonnés par une nuit de sommeil agitée. Ces longs weekend ne lui valait rien. Elle préférait le rythme habituel des semaines identiques qui s'enchaînaient en années semblables pour constituer une vie monotone. Cette année-là, le jour de la fête nationale tombait un Mardi et, exceptionnellement, à vrai dire pour la première fois depuis qu'elle travaillait dans cette entreprise, on avait accordé aux employées un jour supplémentaire de repos. En l'occurrence, le Lundi. On appelle ça « faire le pont ». Et ce matin, juste rançon de cette libéralité incongrue, il fallait reprendre le rythme. Et c'était presque aussi dur qu'un jour de retour de vacances. Elle appréhendait ces maudits Lundi matins de la fin Août où, après avoir passé trois semaines loin de cette cité ouvrière coincée entre deux mégapoles nordistes, elle devait retrouver le rythme quotidien de l'employée d'une fabrique d'ustensiles de cuisine à destination des cantines de collectivités. Pendant trois semaines, chaque mois d'Août depuis ses vingt ans, elle allait rejoindre sa sœur sur la côte bretonne. Un beau jour du mois de Septembre

1978, celle-ci avait coupé tous les ponts en s'enfuyant loin de la grisaille de la grande banlieue Lilloise au bras d'un marin qui portait une ancre bleue sur son t-shirt gris. Elle était prête à tout pour échapper à une vie tracée d'avance : caissière de superette ou bien bosser à l'usine de gamelles comme allait le faire sa sœur ou encore, tout simplement, pointer chaque mois au chômage. Pedro n'était ni beau, ni riche, il ne possédait même pas de forts pectoraux et ne sentait surement pas le sable chaud des mers lointaines. Mais il était prêt à l'épouser et lui permettre de filer d'ici au plus vite. Le mariage eu lieu deux mois plus tard lors d'une escale du marin au long cours. La sœur aînée ne revint plus jamais dans cette région triste et morose, oubliée par ceux qui font avancer le monde. Pedro louait une petite bicoque battue par les vents sur une petite île au large d'Ouessant. Elle était attenante à un vieux phare abandonné et parfois Louise grimpait les cent vingt huit marches (elle les avait patiemment compté un jour de spleen) et allait profiter d'une vue sur les flots et la houle à vingt mètres de hauteur. Pedro embarquait sur d'imposants cargos qui sillonnaient les océans. Il avait calculé qu'en douze ans de mer, il avait déjà fait dix-sept tours du monde. On ne pouvait raisonnablement pas parler d'amour entre eux. Le couple s'était uni davantage par association que par

un réel penchant. Un contrat où chacun y trouvait son compte. N'était-ce pas le but primordial du mariage au fond, loin de ces passions et inclinations qui ne sont que l'héritage du siècle des lumières ou bien la conséquence d'un romantisme Allemand du XVIIIème ou bien les séquelles du faste de la Renaissance Italienne. Peut importe puisque Pedro avait ainsi trouvé quelqu'un qui puisse tenir la mesure pendant ses longues absences, une cuisinière et une servante lors de ses rares escales. Louise, quant à elle, avait pu s'enfuir d'une région détestée et ça, ça valait tous les sacrifices. Du reste, elle n'était pas malheureuse. Elle vivait toute seule sur son ile pendant des mois entiers, son mari ne revenant de ses voyages au long cours que trois ou quatre fois l'an. Elle avait appris à naviguer sur une petite barque afin de traverser les trois milles marins qui la séparait de la côte, exclusivement à marée haute. Pedro avait été intraitable là-dessus. Un soir, en fait le premier soir où ils s'étaient retrouvés sur l'ile, il l'avait pris fermement par les épaules et, prenant un air sérieux qu'elle ne lui connaissait pas, lui avait expliqué très lentement et très clairement le seul commandement de cette ile.

- Tou dois toujours prendre la mer par marée haute et jamais lorsque la tempête menace. Là, il avait tapoté un sabot fixé au mur juste à côté de la porte

d'entrée. Un baromètre qui allait être le compagnon de route de Louise pour des années.

- Tou m'entends. Jamais la mer à marée basse avec la barque, sinon les courants t'entraîneraient au large comme oune vulgaire chiffon de papier.

Elle s'était contentée de hocher simplement la tête. Elle avait compris. Ne jamais sortir sur les flots par risque de gros temps et surtout attendre la marée haute pour gagner la côte. Au retour, de même. Elle ne devait pas se laisser griser par une marée qui allait lui éviter de donner le moindre coup de pagaie mais qui l'aurait sûrement emportée, elle et sa frêle embarcation, bien au-delà de la petite île. Les journées se succédaient ainsi dans une nonchalance propre à ceux qui vivent isolés du monde qui avance. A bien y réfléchir, elle aurait été aussi seule dans une grande ville, perdue et isolée au milieu de millions de solitudes posées les unes à côté des autres sans le moindre contact véritable. Au moins, là, sa solitude avait quelque chose de grand, de pur, de démesuré. Si, au début, elle cabotait chaque jour vers la côte, en respectant scrupuleusement les recommandations de Pedro, et allait se balader dans le village côtier qui ne proposait même pas de quoi assouvir un lèche-vitrine digne de ce nom, au bout de six mois elle n'allait sur le continent qu'une fois tous les deux jours, parfois même juste deux fois par semaine : le

Mercredi, jour de marché et le Samedi à cause de l'atelier vannerie.

Avant même de quitter son nord natal avec l'intention de ne jamais y remettre les pieds, elle s'était découvert une passion pour le tressage des branches de saules. Elle réalisait des paniers et des corbeilles en osier, mais aussi toute sorte de créations plus ou moins artistiques, plus ou moins fonctionnels. Elle avait proposé à une association d'activités pour ménagères désoeuvrées de tenir un atelier vannerie. On avait été enchanté de son idée, personne ici n'avait jamais tressé quoi que ce soit. Ainsi, chaque Samedi après-midi ou matin (selon l'évolution de la marée), elle expliquait, guidait, formait, instruisait une demi-douzaine de femmes s'étageant de trente à soixante-dix ans. En quelques mois, l'atelier affichait complet avec vingt-cinq membres actifs. Sur son île, elle continuait à inventer de nouvelles formes. De l'art en osier, en saule, en bambou, en paille, en lin, en chanvre... Tout ce qui présentait des fibres pouvant se tresser passait dans les mains expertes de celle qu'on nommait jusque-là la ch'ti et que bientôt les autochtones finiraient par appeler de son prénom. Il lui avait fallu presque un an complet pour se faire admettre dans la petite ville côtière. Mais désormais elle était intégrée comme le vocabulaire de ce XXIème siècle naissant le prétend.

Quand elle vit une navette de la gendarmerie foncer droit sur la petite crique qui servait d'embarcadère, elle comprit que quelque chose clochait. Et ce quelque chose avait forcément avoir avec Pedro, puisqu'elle avait sa conscience pour elle et savait que la maréchaussée n'avait rien à lui reprocher.

Ce fut alors une chance de n'être pas tombée amoureuse. L'annonce de la mort de son compagnon ne fut qu'une information comme on peut en lire en quatrième page du journal local dans la rubrique décès et remerciements. Les gendarmes prenaient soin de trouver les bons mots, la bonne attitude, une contenance digne et respectueuse. Elle les laissait se dépatouiller mais cela ne lui faisait ni chaud ni froid. Rien n'allait changer dans sa vie, du moins le pensait-elle.

Or il advint que le précautionneux Pedro avait contracté une assurance sur la vie, sa vie en l'occurrence, et que les circonstances de son trépas entraient parfaitement dans les clauses d'indemnisation. Ajouté à la prime versée par la compagnie qui l'embauchait, elle reçut une jolie somme. La bicoque lui revenait par succession, rien à ajouter à cela. Mais elle pouvait désormais acheter le reste de l'île et investir dans un canot à moteur qui pouvait aisément se jouer des courants marins. Elle n'était plus dépendante du cours des marées pour rejoindre le continent. Cependant, on



ne la vit pas davantage en ville. Comme elle était la gentillesse même et que son atelier vannerie était un franc succès, on s'accommodait de cette lubie de vouloir vivre en reclus, sur sa petite île. Bien qu'elle fut la gentillesse même et fit preuve envers les continentaux d'une affabilité et d'une courtoisie de bon aloi, elle ne put empêcher qu'on la surnomme dorénavant Louise la Farouche. Elle s'en fichait pas mal.

C'est ainsi que, chaque mois d'Août elle voyait débarquer sa soeurette au village. Celle-ci lui écrivait une semaine à l'avance (il n'y avait pas de téléphone sur l'île et son courrier l'attendait au bureau de poste le plus proche) des circonstances de son arrivée. Les deux sœurs tombaient dans les bras l'une de l'autre et utilisaient le petit canot au moteur assez puissant pour ne faire qu'une bouchée des trois milles marins. difficultés

Ces trois semaines loin de tout, à commencer de la civilisation et son cortège d'habitudes, d'embarras, de complications, de tourments, de tracas et de crises plus ou moins sérieuses faisaient un bien fou à l'employée de l'usine d'ustensiles pour cantines de collectivités. Chaque matin, elle était debout avant six heures, habitude oblige, et partait pour « son » tour de l'île. A peine sept kilomètres. Elle était de retour pour huit heures un panier rempli de coquillages divers et de crustacés variés. Elle avait

encore le temps de préparer une bonne cafetière et de faire réchauffer les croissants achetés la veille pour qu'ils retrouvent une seconde jeunesse, un croustillant et un moelleux comme s'ils venaient d'être cuits. Sa grande sœur s'éveillait alors et elles partageaient un copieux petit déjeuner, assises sur la terrasse face à la mer. C'était le premier changement dans son existence. Là-bas dans la routine de sa vie nordiste, elle ne prenait jamais le temps d'un petit déjeuner conséquent. Avec les restes de son héritage, l'ainée avait fait faire quelques aménagements à la bicoque. Triple vitrage, achat d'un poêle, colmatage des combles, assainissement de la cave et cette terrasse en lattes de pin des landes où il faisait si bon prendre le soleil au petit matin. Pendant ces trois semaines d'Aout, elle décompressait, oubliait un moment sa vie maussade même si, au large de la pointe bretonne, même au cœur de l'été, il n'était pas exclu qu'un petit crachin s'invite au déjeuner et alors c'était parti pour toute l'après-midi ou bien de fortes averses lavaient un ciel qui redevenait radieux moins d'une heure après et on pouvait profiter d'une centaine de minutes d'un temps radieux avant que l'incessant ballet des nuages et des ondées ne reprenne.

Elle aimait cette ambiance iodée et cette sauvagerie marine aussi. Pour rien au monde elle n'aurait pu

s'allonger sur une plage de sable fin, au milieu d'une foule qui rôtiissait de dix heures à midi et de quinze heures jusqu'à l'apéro. Et bien qu'elle ne faisait pas grand chose d'autre sur cette île, s'abandonnant à une certaine léthargie de rentière, l'ambiance était différente. Elle trouvait la campagne sale. Pas sale dans le sens où l'on n'était pas certain d'éviter une bouse ou patauger dans la gadoue les jours de pluie. Non, sale dans le sens de tous ces produits chimiques que les agriculteurs modernes utilisaient sans retenue. Pesticides et nitrates. Elle avait lu quelques articles là-dessus. Et le ronronnement continu des machines agricoles, devenues en l'espace d'une génération, des mastodontes aux mâchoires d'acier : moissonneuses diverses, tracteurs surdimensionnés, faucheuses, tronçonneuses... A bien y réfléchir, cette mécanisation rurale et son cortège de produits chimiques déversé comme une pluie d'automne rendait la ville plus salubre. La montagne ne lui disait rien. Tout compte fait, c'était d'une monotonie de jour chagrin, d'un Lundi matin par exemple. Des vallées où serpentait un torrent charriant ses pierres, des cols, des pics, des forêts et des alpages et au-delà du col, une autre vallée avec un autre torrent remuant d'autres cailloux, copie conforme, des aiguilles de granit surplombant les mêmes alpages disputant la pente à quelques

sombres forêts de résineux, ensuite un nouveau col, une énième crête et puis une nouvelle vallée et ainsi de suite autant que la patience voulait s'en accommoder. Pas de quoi fouetter un chat. Par contre, elle aimait bien la représentation de la montagne. Ainsi lors du passage du facteur pour les étrennes, elle choisissait toujours le calendrier qui présentait glaciers immaculés et arêtes vertigineuses. Elle possédait dans son petit deux pièces de cette banlieue nordiste quelques beaux livres sur les hauts sommets du monde : Cervin, K2, cordillère des Andes, McKinley. Et un grand poster au-dessus de son lit. Une belle étendue de neige d'où s'échappaient quelques rochers, doigts tendus vers le ciel. Vers Dieu? Il fallait qu'il y ait de la blancheur, neige immaculée car inaccessible, glaciers meringués dissimulant leurs mortelles mâchoires sous le pas de l'alpiniste imprudent. Bizarrement ce n'était pas le Mont Blanc qui dominait sa couchette mais un quatre mille suffisamment célèbre pour être imprimé sur une affiche de 1,5m sur 3. Le Gran Paradiso, le Grand Paradis en français. Le nom était déjà une promesse, bien autre chose que le Mont Rose qui n'était pas plus rose que l'homme blanc est opalin. Finalement, ces trois semaines d'Août lui convenaient parfaitement. Ce n'était même pas le prétexte familial qui la poussait vers cette extrémité

bretonne; elle considérait sa sœur davantage comme une bonne copine que partageant ces mystérieux liens du sang. On raconte tant et tant de choses sur la psychologie des sœurs, entre complicité et rivalité, entre connivence et jalousie. Elle ne s'était jamais posé la question sous ces dualités qu'elle n'avait jamais vraiment vécues. Son enfance avait été d'une banalité affligeante. Pas de secrets partagés ni de guerre déclarée. Cela aurait peut-être pu venir plus tard, à l'adolescence, mais à ce moment là, Louise avait déjà mis les bouts.

Sa journée était immuable, excepté les jours de marché où elle suivait sa sœur sur le continent. N'ayant pas la fibre du tressage, elle ne participait pas aux ateliers de vannerie et poursuivait ses activités sur l'île déserte. Pas si déserte que ça en réalité. Partout où l'homme ne s'est point répandu comme une trainée de poudre, les espèces prolifèrent sans danger. Et c'était le cas sur la petite île au large d'Ouessant. Après avoir rempli une grille de mots croisés, dénichée dans un vieux magazine ou quelque journal que sa sœur conservait par habitude, elle flânait autour de la petite bicoque. Parfois elle préparait le repas en compagnie de sa sœur ou mitonnait, seule, une recette sagement découpée dans la page culinaire d'un magazine féminin. D'autres fois elle allait se

poser sur un rocher, un promontoire, et restait ainsi quelques heures à regarder le paysage se transformer lentement au gré de la course des nuages, du ballet des mouettes, du vent jouant dans les haies ou les branches des rares arbres qui parsemaient cette île stérile. Elle s'allongeait sur une plage de galets et se laissait aller à des rêveries sans but ou encore elle baguenaudait en laissant tous ses sens s'éveiller à l'environnement.

Elle ressentait intensément la nature autour d'elle. Chose impossible le reste de l'année : trop de stress, pas assez de temps dans une ville qui oblige ses habitants à une précipitation sans but. Là, au milieu de nulle part, elle ouvrait grand les oreilles et écoutait le chant des pinsons, des moineaux et des mésanges, les cris outrés des goélands et les réponses comme autant d'injures de la part des mouettes. Parfois elle fermait les yeux pour mieux s'imprégner des sons, une musicalité qu'on était bien en peine de trouver au contact de l'homme, de la civilisation, y compris (et surtout) à la campagne. C'était comme si le prétendu progrès avait détraqué l'harmonieux balancement de l'horloge naturelle. Comme si l'homme avait souillé une œuvre d'art en en proposant une vague copie plus bruyante. Elle réapprenait à écouter. Pas seulement entendre le tumulte autour d'elle, une sorte de grondement sourd en guise de bruit de

fond auquel on ne fait plus attention au contact de la civilisation. Il lui semblait parfois posséder une paire d'oreilles toutes neuves, celles des nourrissons qui découvrent pour la première fois tous les sons de la vie. En fermant les yeux pour mieux ouvrir ses oreilles, elle se rendait compte de la richesse sonore de cette île, perdue au large des côtes bretonnes.

Elle redécouvrait des sensations perdues. Peut-être ne les avait-elle jamais ressenties tout à fait. Les caresses ou les bousculades du vent, jamais pareil. Son souffle, sa force, sa puissance et son parfum aussi. Elle avait l'impression de développer tous ses sens, réduits à néant le reste de l'année, emprisonnés dans un air contaminé. Son odorat s'était déployé et amplifié. Elle pouvait percevoir des senteurs infimes comme un amateur de grand vin sait discerner les divers éléments olfactifs contenus dans un simple verre de Bourgogne. La brise marine transportait des effluves venues des navires qui croisaient au large. Elle pouvait en déterminer les molécules relatives aux émanations du bateau. Elle se laissait aller, profitant de chaque élément qui venait titiller sa peau. Elle respirait alors profondément, lentement, laissant toutes les nuances des émanations marines pénétrer ses muqueuses. C'est comme si un homme doux et prévenant lui faisait l'amour. De ce côté-là, c'était

le calme des après tempêtes. Seulement, il n'y avait jamais eu de tempête.

Les articles récurrents sur le sujet que proposent habituellement les magazines féminins la faisaient doucement rigoler. Les orgasmes multiples, le point G, c'était de la science fiction pour elle. En revanche, un gars pas bien futé, avec un bide de buveur de bière en guise de plaquettes de chocolat et une rusticité à peine déguisée les rares fois où il portait un costume cravate, ça elle connaissait. Les aubes ternes achevant les soirées dans quelque boîte minable où l'ivresse fait faire souvent n'importe quoi, de ces choses que l'on regrette si on n'a pas la chance de les oublier sur le coup. Les rendez-vous miteux, les diners en tête à tête dans un chinois surfait, rien de romantique là dedans. De toute façon, le romantisme, ça ne la faisait pas vibrer. Les limousines, les palaces, les déclarations au clair de lune, les promenades en barque avec ombrelles et bouquets de fleurs, les soirées habillées et tout le tralala, elle s'en foutait un peu à vrai dire. Tout ce qu'elle voulait, ce qu'elle aurait voulu, c'est un gars gentil mais pas idiot, prévenant sans être complaisant, qui saurait la rassurer sans se prendre pour son père. Pas un prince charmant ni même l'homme idéal. Juste un mec bien avec qui elle aurait pu faire un bout de chemin, tout le chemin même avec, pourquoi pas, un ou deux



mouflets qui leur ressembleraient. Mais elle allait avoir cinquante deux ans, elle vivait seule dans une banlieue d'une cité du nord, avait un boulot à la con et ne s'échappait de cette gangue de vie insipide que ces fameuses trois semaines d'Août.

Ce Mercredi quinze Juillet, le réveil avait été difficile. Elle n'arrivait pas à émerger de ce long weekend inédit. Elle n'avait même plus l'excuse, comme les années précédentes dès les beaux jours, de penser à son prochain séjour sur l'île bretonne en décomptant les jours. Cette année, elle n'irait pas voir sa sœur. Sa sœur, elle l'avait vue en Mars dernier. Jamais elle ne l'avait vu comme ça, sa grande sœur si dynamique et qui ne s'était jamais fait marcher sur les pieds, qui avait toujours relevé la tête. Oh, ce jour-là, elle ne baissait pourtant pas le menton. Il était bien droit, bien lisse. Tout son visage était franc et volontaire comme à son habitude. Sauf que son corps reposait à l'horizontale dans un cercueil capitonné. Elle était restée trois jours à Quimper. La succession, le notaire, les papiers à signer. L'île lui revenait mais elle n'avait pas le cœur à y passer ses trois semaines de congé. Pas cette année. Plus tard, peut-être.

Le bol de café n'avait aucun goût. Rien à voir avec les odeurs et les sensations qu'elle éprouvait sur l'île. Elle attrapa le bus 67 à la dernière minute.

Juste essoufflée par ce sprint inattendu, elle regarda autour d'elle tandis que son cœur cognait sa poitrine. Une France cosmopolite et matinale partait, comme elle, vers des boulots pas choisis, obligatoires et obligés, la tête basse et le regard éteint. Elle descendit à l'arrêt de l'avenue des Mugnets et releva son col. La nuit avait été froide pour la saison et le pâle soleil parvenait difficilement à réchauffer l'air pollué d'une zone industrielle. De larges bâtiments se déployaient jusqu'à l'horizon et elle pensa tout à coup que le monde moderne avait si bien compartimenté la vie : ici des banlieues dortoir de petits pavillons identiques ou, pire, de barres de hlm décrépits, là des centres commerciaux étendant leurs parkings démesurés sur des hectares, plus loin d'anciens terrains vagues parsemés d'ateliers au kilomètre où une foule soumise et fatiguée venait pointer chaque jour à sept heures du matin.

Il y avait un rassemblement devant les grilles de l'usine. Elle ne les avait jamais vu fermées ces foutues grilles. Pour cela, il aurait fallu venir un jour de congé ou un Dimanche. Autre chose à foutre! Ca parlait vigoureusement. Elle reconnut Francine, sa collègue d'atelier et puis Bébert, un grand blond aux cheveux filasses d'origine hollandaise, il y avait Fatima et Fetnat, une berbère et une malienne qui parlaient plus fort que tous. Il y

avait de l'agitation devant ces grilles résolument fermées. Quelque chose clochait. C'est Jean Louis, un ancien champion régional d'haltérophilie dont la graisse n'avait pas complètement noyé les muscles qui, d'un coup d'épaules, fit céder le cadenas. Dès lors, la petite troupe d'employés, comme intimidés par cette intrusion ironique (forcer une grille pour aller bosser, faut vraiment être con parfois!), avança à pas mesuré dans un soudain silence de cimetière. Si la grille était cadénassée, la porte de l'atelier n'était même pas fermée. José poussa délicatement la porte d'acier. Jamais encore elle n'avait vu quelqu'un prendre autant de précaution envers cette porte qu'on maltraitait à longueur de journée, en y faisant passer sa rage de devoir se lever chaque matin aux aurores pour s'enfermer huit heures durant dans cet enfer de monotonie. La troupe s'y engouffra, les uns après les autres puis se tint debout, les bras ballants, n'osant pas avancer plus loin. L'atelier était vide. Toutes les machines, les presses, les tours, les découpes, les chaînes de montage, les recoins à peinture, à émail, tout avait disparu.

Julie Charrier comprit instantanément le pourquoi du long weekend. Une faveur bien amère. L'usine était partie en vacances à son tour. Quelque part au Laos ou dans une contrée de Chine.

3.

L'acoustique de la petite chapelle est étonnante. On n'a pas cette impression d'écho qui renseigne sur les imposants volumes dénués de tout mobilier. C'est quasiment un studio d'enregistrement. On pourrait y donner des concerts si l'on ne craint pas un public restreint. Il faudrait juste réaccorder l'orgue qui sonne faux, spécialement entre le fa majeur et le do dièse. Il l'a tout de suite repéré même si c'est infime, juste un tour de clé sans doute. C'est normal, c'est un peu son métier.

La vieille chapelle est bondée, c'est-à-dire qu'une petite trentaine de personnes endimanchées se serrent les unes contre les autres. La mariée est resplendissante dans sa robe de tulle avec froufrous et un magnifique voile. Lorsqu'elle s'est avancée, au bras de son père, cela ressemblait à un vol d'oiseaux, des plumes soyeuses fendant l'air. Le marié semble, en revanche, emprunté et mal à l'aise. Les futurs époux se tiennent devant le curé, lui est placé au premier rang si bien qu'en tendant son bras gauche, il pourrait toucher l'épaule du marié. Il parvient à sentir les phéromones qui s'échappent de tous les pores de cet angoissé chronique. Il l'a tout de suite remarqué. Sujet au stress dans un travail passionnant mais au combien

anxiogène, Guillaume est un jeune médecin exerçant dans un service de cancérologie et il lui a toujours paru aux aguets. Même ce jour-ci, à quelques minutes de prêter le plus important serment de sa vie. Il doit redouter le pire comme au quotidien dans son boulot où il faut constamment lutter contre sa hiérarchie, composer avec les familles des patients qui ne comprennent rien du travail effectué mais se targuent de tout savoir, rassurer et épauler certains malades difficiles et jouer avec les restrictions de budget palpables, même dans le service le plus prestigieux de l'hôpital. Cela laisse peu d'énergie pour combattre le seul, le véritable ennemi ici : le cancer. Cela mis à part, c'est un jeune homme censé et attentionné. Elle, c'est un rayon de soleil. Quand on entre dans son agence de voyage, rien qu'à l'entendre parler avec sa voix de cristal de roche, on est déjà bien loin des grisailles parisiennes, quelque part dans un pays merveilleux où la vie est facile et où le soleil brille toute l'année.

Il a tout de suite compris que ces deux là pouvaient se compléter à merveille. Ils devaient le faire. Alors il a donné un coup de pouce. Juste un peu aidé le destin. Ça aurait bête qu'ils se manquent et sûrement plus grave qu'ils s'engagent avec la mauvaise personne, chacun de leur côté. Il y a tellement de couples mal assortis. Cela se sent

d'emblée. Une façon de se parler (ou pas), une manière de se tenir face ou aux côtés de l'être que l'on croit aimer. Alors il a intrigué, comploté un rendez-vous apparemment inopiné, manigancé une rencontre imprévue. Tout en délicatesse. Personne n'en a jamais rien su, surtout les principaux intéressés.

Lorsque Guillaume prit la main de Sophie au terme d'un dîner à trois, il savait que c'était en bonne voie. Le destin se chargerait du reste. Et le destin fait toujours bien les choses si l'on prend le soin de le mettre sur les bons rails. Dix huit mois plus tard, le temps qu'il faut pour bien, pour mieux se connaître et les voilà dans cette minuscule chapelle, s'apprêtant à s'engager pour une vie entière, du moins c'est ce que souhaite le prêtre qui rabâche les mêmes formules devant chaque couple qui viennent s'unir devant lui, devant Dieu. Pourtant chaque union est aussi unique que ses composants. Il n'y a pas deux mariages identiques, deux histoires d'amour qui se ressemblent. Sur toutes ces unions qu'il bénit, combien tiendront le temps d'une vie? Combien passeront le redoutable cap des sept ans? Combien seront encore ensemble l'an prochain? Le curé a sûrement son idée là-dessus. En scrutant les futurs époux, en leur parlant, il doit bien se douter lesquels ont une chance. Dans les réunions préparatoires, il doit pouvoir déceler ce

qui n'ira pas, déterminer le ver présent dans le fruit. Mais sa fonction ne lui permet pas de donner son avis. Etes-vous vraiment sûrs de vous aimer vraiment? Là, tout est beau, tous est bien. Vous êtes au printemps de votre vie en commun. Mais résisterez vous aux canicules estivales, à ces tentations que la vie, qui a toujours plus d'imagination que nous, mettra sur votre chemin? Serez-vous assez forts et complices pour traverser l'automne et son cortège de décrépitudes. Chômage, maladie, enfants à éduquer, choix de vie. Il faut être sacrément armé pour faire face. Et quand l'hiver sera venu avec son cortège de souvenirs en guise de quotidien, lorsque les rides et les rhumatismes seront leur lot quotidien, continueront-ils à s'aimer?

Lui sait que ce couple-là est bâti pour durer. Il l'a deviné d'emblée et, depuis un an et demi, cela n'a fait que se renforcer. Par petites touches quasiment invisibles. Des briques qui s'additionnent pour former, au final, un mur solide. Ce n'est pas sur des épanchements ostensibles que peut se construire une union durable. Les feux de paille sont spectaculaires mais si fragiles, si éphémères.

Ce n'est pas la première fois qu'il joue les entremetteurs. Mais c'est *son* premier mariage. Il en est fier. Comme lorsqu'il rend à un piano sa première jeunesse, qu'il redonne la sonorité

impeccable d'un violon ou qu'il réajuste parfaitement un violoncelle ou une simple guitare. Il est accordeur et son oreille fait des merveilles. S'il accorde les instruments de musique, il sait aussi accorder les gens. Par ses conseils distillés sans même y penser, sans chercher à œuvrer pour le bien, comme une seconde nature. Ou une vraie nature. Combien de personnes se sont senties mieux dans leur vie après avoir passé un moment avec lui?

Ca a commencé très tôt. A six ans, il avait insisté pour aller à l'école. Ses parents auraient préféré le garder à la maison. Ils avaient déjà engagé un précepteur, Madame Bontemps, qui sentait le lilas et était très douce, retenant ses pas et déplaçant les objets sans bruit. Il s'était fait la remarque qu'elle aurait pu devenir un cambrioleur de haute volée; on ne l'entendait pas venir. Même lui, parfois, était surpris de la sentir tout près sans avoir fait le moindre bruit. Elle semblait se fondre dans l'air. Il aimait bien Madame Bontemps, mais il voulait expérimenter ce zoo si particulier : l'école élémentaire.

Le premier jour, ce fut magique. Tout le monde était gentil avec lui. Mais on ne la lui faisait plus. Il savait très bien qu'on était au courant de son handicap et que c'est pour ça qu'on était prévenant envers lui. Il n'allait pas tarder à casser cet état des



choses pétri de politesse feinte et d'hypocrisie contenue.

Il y avait un garnement qui terrorisait la cour de récréation. Il s'appelait Loïc et il sentait à la fois la sciure de bois et la lessive (il apprit plus tard que son père était menuisier et sa mère blanchisseuse). Il ne tenait pas en place. Impossible qu'il ne se lève pas au moins une fois pendant l'heure de calcul ou durant la lecture. Il n'a jamais pu terminer une dictée de deux pages. Si la maîtresse avait le malheur de parler des guerres Napoléoniennes ou des ravages de la guerre de Cent Ans, il sautait sur son pupitre, parfois celui de son voisin, et mimait l'harangue des troupes par un célèbre général. Lorsqu'on parlait de la création des Etats-Unis d'Amérique, il singeait tous les peaux rouges. Bref, un diable qui faisait feu de tout bois et qui fit long feu des recommandations de magnanimité que le corps enseignant lui prodiguait à longueur d'année. Il le menaça dès la seconde semaine. Crocs-en-jambe, bousculades ne durèrent qu'un moment. Loïc avait vite compris l'immensité de possibilités qu'offrait une telle proie. Il lui faisait avaler n'importe quoi, subtilisait ses cahiers, remplissait son cartable de fumier. Bref, la liste est trop longue pour se permettre d'apparaître in extenso ici. Mais, lui voyait le monde différemment et, surtout, percevait les gens bien au-delà de leurs apparences.

Lorsqu'on est privé d'un sens, on développe d'autant plus les autres. Si son oreille était entraînée, son odorat développé et son sens du toucher amélioré, sa psychologie des autres l'était tout autant. Il pouvait en quelques heures cerner un personnage assez subtil. Combien de fois dérouta-t-il sa mère en précisant que l'ophtalmologiste qui le suivait dès sa naissance était un spécialiste de botanique doublé d'un amateur de photo. A la séance suivante, sa mère remarqua effectivement des tableaux affichés dans la salle d'attente ainsi que des plantes rares. Lorsqu'il l'accompagnait chez la boulangère, il lui disait que Madame Simone n'allait pas bien, qu'elle était triste et malheureuse dans sa vie. Comment pouvait-il asséner de telles sornettes? Madame Simone était la gaieté même, toujours un sourire pour chaque client, un mot d'encouragement envers ceux qui entraient, tristounets, dans la petite boutique qui sentait bon les croissants chauds. Quelle ne fut pas sa surprise, deux semaines plus tard, lorsqu'une jeune fille remplaçait Madame Simone au pied levé derrière le comptoir rempli de magnifiques et délicieuses pâtisseries. Officiellement Madame Simone avait pris un mois de vacances, ses premières depuis que la boulangerie avait ouvert, quinze ans plus tôt. En réalité, car les potins allaient bon train dans le quartier, elle se reposait

certes, mais dans une clinique spécialisée pour soigner les dépressions sérieuses et les neurasthénies aiguës. Les exemples s'enchaînaient depuis qu'il était en âge de comprendre certaines choses. En fait, il les ressentait plus qu'il ne les comprenait. Il pouvait déceler, sur un détail infime, tous les secrets cachés sous la fine couche de verni social qui permet de vivre sans se dénuder l'âme devant le premier venu. Mais pas avec lui.

Saint Thomas avait tort : il ne faut jamais croire ce que l'on voit. Le regard est corrompu par trop d'artifices, tout comme le langage masque tant et tant de choses. Est-ce parce que, depuis la représentation imagée du monde et le lent passage d'une tradition orale à un monde construit essentiellement sur l'écrit, la vue a prit une telle ampleur qu'il est parfaitement normal qu'on fasse tout pour tromper son monde. Codes vestimentaires, attitudes, poses, comportement, jusqu'au détournement d'images, mises en scènes censées conditionner les foules, au réajustement d'une réalité visible peu compatible avec le but recherché. Ainsi on retouche les photos dans les magazines de mode, on filme les reportages sous le meilleur angle, on joue avec la lumière, avec les focales. Non, l'image de notre monde n'est que celle que l'on veut nous faire voir. En fermant les yeux, on découvre un univers de nouvelles

sensations et on perçoit enfin la vérité cachée sous les semblants du conformisme social. Privé du sens le plus répandu et le plus utilisé, lui pouvait repérer l'insignifiant tic qui trahissait son propriétaire, saisir un détail dans le comportement d'un inconnu rencontré une seule fois, déceler sous les mots prononcés ceux qu'ils recouvraient, saisir la véritable personnalité comme une paire de lunettes magiques ont le pouvoir de déshabiller. Antoine n'échappait pas à cette finesse de vue, cette subtilité dans les attitudes perçues, ce discernement concernant la véritable personnalité, cette évaluation de chaque seconde, naturelle, presque malgré lui. Il avait d'emblée compris que toute cette agitation, ce bouillonnement, cette effervescence masquait un vide intérieur béant. Que cette violence envers les autres n'était tout simplement que la manifestation d'un dégoût de sa propre personne qu'il projetait sur autrui afin de ne pas se détruire. Il fallait simplement en trouver la raison et il obtiendrait une arme suffisamment puissante pour fermer son clapet au turbulent garnement. Là où le personnel de l'éducation nationale, les différents psychologues consultés, avaient échoué, il entendait bien, lui, du haut de ses six ans, trouver la solution.

Il s'avérait que Loïc avait un tic de langage que personne n'avait remarqué. Il utilisait très souvent

des mots où la lettre P était mise en exergue. Ainsi, il aimait bien patiner à la patinoire, raffolait de pan bagnat, écoutait les disques de pop-music de sa mère, son animal préféré était le panda, le guépard à la rigueur, il aimait bien aller à la chasse au papillon. Le son intervenait constamment dans ses phrases. Par exemple, une patate n'était pas simplement le légume qui servait à fabriquer les frites de la cantine, mais désignait aussi à ses yeux un coup porté « je vais lui poser une patate, il s'en rappellera toute sa vie ». C'était l'interjection par laquelle il signifiait que quelque chose de fabuleux venait d'arriver « ce clip c'est de la patate ». Il était l'auteur de ce nouveau synonyme désignant un imbécile : « hé, patate! ».

Faire une fixation sur une particularité langagière indiquait une obsession, une angoisse, une névrose, un manque. A six ans, il avait déjà compris ça, du moins l'avait-il senti. Toutes ces choses qui dépassaient son entendement, et même une fois devenu adulte, à toutes ces questions qui n'obtenaient pas de réponses, il le ressentait au plus profond de son être, il en éprouvait une connaissance intrinsèque. Quel était donc cette absence, cette privation dans le cœur de Loïc, géant aux pieds d'argile. Il mena sa petite enquête. Xavier était le fils de l'intendant, cela lui donnait un avantage sur tous les autres, un privilège que la

fonction paternelle lui octroyait sans discussion. Il avait accès à toutes les clés de toutes les salles de classe mais surtout des locaux administratifs. L'opération commando eut lieu un Samedi en fin d'après midi, peu après la tombée de la nuit (nous étions en Novembre).

Xavier l'avait apprécié dès le premier jour, puis n'avait pas tardé à le vénérer comme une idole, il lui vouait un culte désormais et ne pouvait donc rien lui refuser bien qu'il lui en coûtât. Il tremblait de tous ses membres et sursautait à chaque bruit suspect. Pénétrer dans l'école en cachette comme des voleurs lui paraissait regorger de subtiles sensations dont celle d'être hors la loi n'était pas la moindre. A cet instant, il se jura de devenir cambrioleur plus tard. Voilà une profession prestigieuse; rien à voir avec les sempiternelles pilotes de ligne, pompier, docteur, sage-femme, actrice ou chercheuse en génétique que ses petits camarades avaient répondu à la question récurrente des adultes, maîtresse comprise : que veux-tu faire quand tu seras plus grand?

Les portes cédaient les unes après les autres, Xavier n'avait qu'à se référer aux pastilles de couleur que son père avait judicieusement collées à la fois sur la clé et, plus discrètement sur la serrure. Ils parvinrent rapidement dans le bureau de madame Lebrun, la grande chef. C'est elle qui commandait

aux maîtres et aux maîtresses. Elle était le chef des chefs et ses pouvoirs étaient illimités. Non seulement elle pouvait renvoyer un élève pour indiscipline grave mais elle avait la possibilité de sanctionner également un professeur qui faisait mal son travail de pédagogue. C'est elle qui décidait de la couleur avec laquelle seraient repeints les sanitaires, c'est elle qui restituait (ou pas) le ballon confisqué. C'est surtout dans son bureau que dormaient paisiblement dans des grands casiers en fer tous les dossiers de tous les élèves.

Xavier se cogna à plusieurs reprises.

- T'es sûr qu'on peut pas allumer la lumière. Ça serait plus pratique.

- Je ne pense pas, non. Utilise le portable.

Xavier avait emprunté l'objet adoré de sa grande sœur. Pourvu qu'elle ne s'aperçoive pas de sa disparition momentanée, ce serait alors tout un drame.

L'obscurité n'était pas un problème pour lui, forcément. Il guidait ainsi Xavier dans ses recherches. Les dossiers des élèves étaient forcément tous rangés dans une armoire métallique avec de grands tiroirs coulissants. Comme à la morgue. Dans un bruit de chariot utilisé dans les mines de charbon, le tiroir glissa, dévoilant une rangée de dossiers classés par ordre alphabétique.

- Tu veux voir le tien? demanda ingénument

Xavier.

- Pas envie. Regarde ce qu'ils ont mis sur toi si tu veux mais n'oublie pas que nous sommes là pour Loïc, fit-il, un tantinet agacé. Il se doutait bien qu'à six ans on ne pouvait pas trainer tant de casseroles psychologiques que ça. Ce qu'il voulait, c'est simplement découvrir ce que faisait le père de Loïc.

- Bon, alors... Lemarchand... Meunier... Morasson... Nanty... Pampouzoglou... Là, Xavier pouffa. Ca me fait toujours rire ce nom-là, je n'y peux rien. Pampouzoglou!

Et le voilà parti dans un fou rire incontrôlable, de ceux qui vous font mal au ventre, risquent de vous étouffer, vous ôtent toute force dans les bras et vous donnent des jambes en coton.

- Pauvre Céline, fit-il discrètement. Avec ça, elle n'est pas aidée dans la vie. Encore une qui ira se marier pour de bien mauvaises raisons : changer de patronyme.

Xavier se reprit.

- Parmentier... Ponthier... Ah voilà, Praz. Loïc Praz. C'est marrant comme nom, moins que Pampouzoglou, mais c'est pas ordinaire.

- Ca doit venir de Savoie. Y'a plein de villages qui s'appellent comme ça dans les Alpes.

- Comment tu sais ça, toi?

- Peu importe. Lis-moi ce qu'il y a d'écrit sur ses parents.



- Attends. Voilà. Praz, Antoine. Né le 27 Juin 2008. C'est dingue, ça! Juste la veille de mon anniversaire.

Il haussa les épaules. Lui savait que dans une classe de 40 élèves, il y avait statistiquement une chance pour que deux d'entre eux soient nés le même jour.

Xavier poursuivait sa lecture.

- Père : Praz Julien. Tiens, j'ai un oncle qui s'appelle Julien. Je l'aime bien même si il rentre parfois bourré les Samedis soirs. Enfin c'est ce que raconte maman.

Il soupirait devant les atermoiements de Xavier qui n'avait jamais sa langue dans sa poche. Pas besoin d'être fin psychologue pour comprendre que ce fils unique manquait de présence sociale.

- Attends, on a rajouté quelque chose sous la ligne. C'est écrit petit.

Il aurait voulu arracher la fiche des mains de Xavier tant les hésitations et les tâtonnements de celui-ci l'agaçait au plus haut point. Mais cela était impossible. Il devait supporter ce flottement fastidieux au moment crucial de l'enquête.

Xavier déchiffra avec difficulté, comme lorsqu'il avait appris à lire l'année dernière avec Madame Bertrand.

- Interné en hôpital psychia... Psychia-tic.

Il prononçait le ch comme dans le mot chat. Excédé, il siffla :

- Psychiatrique, en forçant à la fois sur le son « que » et le final « triqueu ». Xavier reprit son ânonnement.

- Psych... truc, à l'établissement des Grands Prés pour désordre mental, psychose (encore prononcé comme chose) du comportement et chi-zoo-prénie. Ce dernier mot sembla lui demander autant d'énergie à prononcer que pour faire deux tours du terrain de football.

- Schizophrénie, murmura-t-il pour lui-même.

C'était clair maintenant même si Xavier ne comprenait rien à rien. Cela expliquait pourquoi Loïc utilisait souvent les termes liés à la démence dans ses injures. Il traitait sans arrêt tout son monde de « taré » ou de « marteau » ; devant une situation étonnante il répétait sans discontinuer « c'est insensé ça ! » ; lorsque un adulte lui enjoignait de se tenir tranquille, il rétorquait à qui voulait l'entendre « quel détraqué » ; devant les amoureux qui s'embrassaient, il maugréait « espèces d'obsédés ». Ainsi, le père de Loïc avait été interné pour troubles sérieux de la personnalité et son fils en souffrait intérieurement. Détenteur de ce secret inavouable, il serait maintenant facile de calmer ses ardeurs.

Non seulement Loïc stoppa illico les barbaries et cruautés de cour de récréation envers lui, mais il devint son garde du corps attitré en quelque sorte,

puis son ami. Cependant il en voulait davantage. Il n'avait pas fait tout ça pour être simplement débarrassé des violences de Loïc à son encontre. Il voulait qu'il se comporte enfin en jeune garçon responsable et qu'il arrête d'importuner la classe entière. En moins d'un trimestre, Loïc avait radicalement changé. Il ne concevait plus l'internement de son père comme sa faute à lui, pas davantage que cela était héréditaire ni même que ce fut une honte. Juste une maladie, comme d'autres doivent soigner un cancer ou faire attention à leur régime alimentaire.

Les années passaient et il poursuivait son rôle d'ange gardien et dispensateur de bonne humeur, sinon de bonheur tout simplement. Il ne se forçait pas, c'était sans sa nature. Il avait un don pour remarquer les détails, ce que les yeux ne permettent pas de voir, trop occupés à regarder l'image trop concrète de la réalité.

Il effectua ainsi toute sa scolarité dans les établissements publics comme n'importe quel élève mais il n'était pas n'importe qui. Les sciences sociales auraient dû être sa voie toute tracée mais lui se passionnait pour tout autre chose. Il n'avait besoin d'aucun diplôme pour rendre les gens heureux et en faire son métier ne lui aurait pas plu. Aider son prochain ne doit pas être une obligation pensait-il. On ne saurait être rémunéré pour faire le

bonheur autour de soi. Evoluer dans une société plus juste et plus épanouie grâce à soi est déjà la plus belle des primes. En revanche, travailler le bois, pouvoir le toucher, le caresser, le modeler, lui donner une forme et une âme était son passe-temps favori. A vingt ans, il était devenu une petite célébrité locale : le malvoyant qui sculptait les branches mortes, les bois flottés et les racines tortueuses. Du bois, il en touchait aussi dans sa profession. Accordeur réparateur de toutes sortes d'instruments musicaux. Il avait l'oreille parfaite pour cette occupation. On ne compte plus le bien-être qu'il a procuré autour de lui pendant toutes ces années. Souvent, les handicapés de la vue sont en demande, se raccrochent aux autres comme de véritables sangsues, privés du sens primordial dans nos sociétés modernes depuis la généralisation du texte (merci Guttenberg) et la représentation imagée. Pour lui, rien de tel. Au contraire, on recherchait sa compagnie. Il a toujours été un bienfaiteur pour les autres.

Dans cette petite chapelle, Adrien Voisin ne s'en doute pas encore, il va rencontrer une personne qui saura s'occuper de lui.

4.

La vieille dame déballait les produits de son sac à provisions : huit yaourts de chèvre aromatisés à la vanille et à la noix de coco, une botte de radis issus de l'agriculture biologique, une livre de carottes cultivées selon les mêmes principes, une plaquette de chocolat « commerce équitable » aux éclats de noix de cajou et zeste d'orange, un demi litre de jus de pruneau, une boîte de riz complet qu'elle avait versé du distributeur en vrac dans une bouteille à large goulot et qu'elle irait transvaser dans un gros bocal de trois litres une fois chez elle, quelques pommes d'une variété oubliée remise au goût du jour par un producteur passionné dont les vergers se déployaient sur les proches collines, un poireau, un chou, une scarole, un pot de crème fraîche issu de cette exploitation qu'elle avait visité l'été dernier et qui lui avait fait très bonne impression : elle s'arrangeait pour que tous les produits laitiers viennent de là-bas. Elle déposait maintenant deux paquets de pâtes fraîches, des spaghettis et des tortellinis, un avocat bien mûr, un filet de lieue et deux sachets d'épices qui embaumaient déjà tout le reste.

Le jeune caissier lui fit un grand sourire dans lequel tout son Nigeria natal se révélait. Il s'appelait Mambo, comme la danse avait-il précisé le premier

jour. Son rire résonnait jusqu'au rayon des produits liquides situé au fin fond du magasin, sa bonne humeur était diablement contagieuse et il possédait une paire de mains qui, en matière de kinésithérapie auraient fait des miracles. Tous les clients l'adoraient. Du reste, les autres employés étaient recrutés sur les mêmes bases d'amabilité et de bonne humeur.

C'était la mondialisation dans tout ce qu'elle avait de mieux. Ce magasin était une perle. Tout l'inverse des autres enseignes qui proposaient des employés coulés dans le même moule et des produits provenant des quatre coins du monde (comme si une sphère pouvait posséder des angles !). Ici, la grande majorité des marchandises n'avaient pas fait plus de distance entre leur lieu d'exploitation et cette superette qu'un homme ne pouvait parcourir raisonnablement à pied en une journée. En revanche, le personnel semblait venir de tous les continents.

Zhang officiait au rayon crèmerie où son obligeance caractéristique des asiatiques n'ayant pas eu une vie facile ravissait les clients indécis devant une brique de brebis ou un crottin de chèvre. Pedro avait gardé un accent brésilien bien qu'il puisse parfaitement parler un français irréprochable et s'occupait de dénicher et mettre en avant tous les fruits exotiques que l'endroit

proposait, seule exception quant à la distance de provenance. Johanna mêlait un adorable accent québécois à quelques intonations espagnoles, résultat d'un séjour parental lors de son adolescence dans la banlieue de Barcelone. Cela était étrange au premier abord, ensuite on s'y faisait. Tout comme les relents slaves de Natacha, une réfugiée Ukrainienne, très jolie, aux cheveux blonds comme une gerbe de blés, à la taille élancée et aux jambes interminables, des formes qui troublaient tous les hommes (et quelques femmes aussi) qui l'approchaient. Elle aurait pu devenir mannequin ou danseuse étoile. Un éclat de balle ricochant lors d'un affrontement avec les soldats russes en avait décidé tout autrement. La belle Natacha avait vu son visage entaillé définitivement. La chirurgie esthétique fait paraît-il des miracles en ce qui concerne le rajeunissement des peaux et des formes, mais quant à réparer un visage scarifié, elle montrait là ses limites. Une cicatrice rappelait que, dans ce monde apparemment policé et en paix, il existait encore des endroits où des hommes utilisaient des armes contre d'autres hommes et les dégâts collatéraux n'étaient pas une simple légende. Les deux filles passaient leur temps à agencer les produits de la meilleure façon possible, conseillant et aiguillant les nouveaux clients. Mamadou et Boubacar étaient de vaillants hommes

à tout faire mais qu'on ne voyait que rarement dans le magasin; eux s'affairaient en coulisses pour que tout soit impeccable dès l'ouverture tous les matins à sept heures. Moshé et Rachid démontraient au rayon viande que juif et arabe peuvent s'entendre à la perfection, mais elle les connaissait moins bien : elle était devenue une végétarienne convaincue. Et puis il y avait le patron de ce véritable marché quotidien, d'ailleurs l'enseigne s'appelait « au marché du jour ». Il possédait, en outre, plusieurs enseignes disposées sur le même principe de limiter au maximum les intermédiaires, d'engager un personnel impliqué et tout miser à la fois sur le local et la qualité. Un ancien de la finance et la globalisation à outrance reconverti dans l'humain et le social en définitive. On raconte qu'il devait ce revirement à la rencontre avec un loup. Elle se disait que les légendes urbaines modernes n'avaient rien à envier aux traditionnels contes du moyen-âge. Mambo l'aida à ranger les bons produits biologiques dans son sac à provisions et lui souhaita une agréable journée en lui offrant son plus beau sourire. Elle sortit du magasin et reçut le soleil en plein visage. Où avait-elle mis ses lunettes noires ? Sûrement encore oubliées sur sa petite table de nuit ou sur le guéridon dans l'entrée. Ingmar, un grand Norvégien aux yeux d'acier la rattrapa tandis qu'elle s'engageait dans la petite



allée qui menait tout droit à l'arrêt de bus, ensuite elle n'avait aucun changement jusqu'à l'angle de sa rue.

- Tu as oublié ceci, Madame, s'il te plait, prononça métalliquement le grand viking.

Il lui tendait sa paire de lunettes oubliées sans doute lorsqu'elle réglait ses achats avec sa carte bleue. Elle remercia le géant scandinave qu'elle n'avait pas encore croisé et crut un instant que c'était un client avant de repérer le petit logo sur le revers de sa blouse vert bouteille : une planète d'où se tortillait une plante au bout de laquelle une fleur en forme de soleil s'épanouissait : le symbole de ces nouveaux lieux d'échange.

Le bus numéro 27 ne mit que trois minutes à arriver. Elle se hissa péniblement. Quand les concepteurs de ces machines à déplacer urbaines comprendraient-ils que les marches sont bien trop hautes pour des petites vieilles dames toutes frêles comme elle ?

Le bus stoppa au bas de l'impasse de l'Opéra lorsque celle-ci débouche sur la rue Emile Zola. C'était la proche banlieue et on entendait encore la rumeur de la grande ville en bruit de fond, un ronronnement urbain. On finissait par s'y habituer comme on s'habitue à la médiocrité et à la banalité de jours identiques. Elle remonta la petite rue en pente. Elle se rendait compte que son sac à

provisions s'alourdissait de jour en jour ou bien étaient-ce ses forces qui diminuaient d'autant au fil des mois? Enfin elle atteignit la grille en fer forgé qui donnait sur un petit jardin à l'anglaise. Elle y faisait pousser toutes sortes de fleurs parmi des buissons qui se pressaient les uns contre les autres comme une foule déchaînée lors d'un concert de musique pop. Ce maigre jardin était son petit paradis. Elle y passait le plus clair de son temps, bouturant, élaguant, piochant, binant, bichonnant et, par dessus tout, humant le doux parfum des fleurs qui embaumaient ce petit coin de banlieue triste. Elle ouvrit la boîte aux lettres. Une publicité pour une assurance maladie, une facture du central d'électricité et trois lettres d'admirateurs.

Elle gagna son appartement. Un petit deux pièces propre et confortable. Elle déposa ses clés sur le guéridon du vestibule, éclairé seulement par la petite ouverture pratiquée dans l'épaisse porte d'entrée. Elle ôta son manteau et l'accrocha à une patère où pendaient un imperméable, une chaude doudoune d'hiver, un chapeau à larges rebords, une écharpe de laine grise et un ciré jaune pour travailler dans le jardin lorsque l'humidité sur les feuilles risque de tremper mieux qu'une bonne averse. Elle rangea ses escarpins de ville aux côtés d'une paire de bottes, des chaussures hautes, des bottines en daim, deux ou trois paires de mocassins

et de lourds croquenots régulièrement graissés. Elle eut une pensée pour ses escapades passées.

Chaque été, elle mettait un point d'honneur à arpenter quelques-uns des plus beaux sommets des Alpes. Oh, il était bien fini le temps de ses courses en haute montagne ! Depuis une quinzaine d'années, elle se contentait d'admirer les plus hauts sommets que de loin, en cheminant doucement sur des sentiers balcons, des itinéraires de randonnée dûment balisés. L'année dernière, elle avait passé une semaine sur les flancs et les abords du Mont Rose. Ca avait été une fois de plus merveilleux. Une météo parfaite, de petits nuages avançant dans un ciel bleu au même rythme que ses pas sur les sentiers caillouteux. Elle avait eu un peu chaud au milieu des après-midi mais les nuits étaient fraîches dans le petit hôtel situé à 1500 mètres d'altitude. Où irait-elle cette année ? En parcourant ce magnifique coin de l'Italie du nord l'an passé, elle avait revu un sommet mythique et cela lui avait donné une idée. Le hasard avait voulu qu'elle n'eut jamais gravi ce superbe 4000, pas bien difficile de surcroît, juste une marche glacière. Alors, pourquoi pas, avant qu'il ne soit trop tard, avant que ses jambes ne puissent plus la porter, avant que son souffle se réduise à un simple filet d'air dans ses poumons étriqués par une vie citadine.

Elle passa dans la pièce située à droite au bout de

l'étroit couloir. A gauche, c'était sa chambre, un nid douillet et bien aéré. Même en plein hiver, elle mettait un point d'honneur à ouvrir la fenêtre, ne serait-ce qu'une heure en fin d'après midi. On ne peut pas bien dormir dans un univers confiné. Elle se remémora ses bivouacs improbables, accrochée aux parois les plus verticales ou simplement abritée d'un violent orage sous une grosse pierre. La cuisine donnait sur le jardin et les branches d'aubépine venaient caresser les carreaux de l'unique fenêtre. Une lumière rasante grossissait les ombres mais elle se résolut à ne pas allumer. Pas par souci d'économie, mais elle aimait bien cette pénombre d'avant le soir, où le monde paraît s'endormir, où les bruits diurnes s'apaisent. Un moment de calme. Elle s'assit sur la chaise qu'elle avait ramené d'un séjour à Grindelwald pour couronner sa victoire sur l'Eiger. Deux jours dans la paroi la plus rébarbative de toutes les alpes. Elle avait alors trente deux ans. Le bel âge.

Noyée dans ses pensées, elle ne se vit pas s'enfoncer dans le sommeil. Lorsqu'elle se réveilla, il faisait tout à fait nuit. Elle se leva et tira les volets qui gémirent dans l'obscurité de la cité. Les broussailles du jardin masquaient l'éclairage public et c'était aussi bien comme ça. Elle tourna l'interrupteur et une pale lumière éclaira la minuscule pièce. Elle aimait ces nouvelles

ampoules basse consommation car l'intensité allait croissant. On ne recevait pas une clarté éblouissante dans les yeux comme on reçoit une gifle sur la joue. Elle avait lu quelque part que dans les civilisations amérindiennes, les accouchements se pratiquaient toujours sous le tipi, dans l'obscurité complète, juste une bougie en guise de témoin. Le nouveau né ne découvrait la lumière que lors du lent lever du jour, s'accommodant peu à peu à la clarté du monde.

La bouilloire frémissait déjà. Elle versa l'eau chaude sur quelques feuilles de thé qu'elle faisait venir d'une région de l'Inde du nord. Le breuvage fumant embauma soudain la pièce. Alors elle ouvrit délicatement la première lettre. C'était un homme ayant reçu une bonne éducation au vu de l'écriture stylisée et volontaire. Il s'exprimait dans un français emprunté, masquant mal son allemand natal. Des expressions la firent sourire, des tournures mal traduites et la construction germanique des phrases. Il lui disait son admiration pour sa performance. Elle buvait du petit lait en lisant et sirotait son thé brûlant par petites gorgées entrecoupées de quelques lignes enthousiastes.

Elle sourit à l'évocation de quelques détails de son jeu d'actrice et alla même jusqu'à rougir aux maladroits passages où il vantait ses qualités morales ou plastiques mais sans jamais tomber

dans le vulgaire de compliments ou louanges trop appuyés. L'homme se posait davantage en parrain qu'en soupirant. Il devait avoir un certain âge, avoir une grande expérience de la vie. Un protecteur, voilà. Et il était toujours agréable de savoir que quelqu'un, quelque part, songeait à vous conforter. Elle soupira d'aise en décachetant la seconde lettre. Celle-ci était d'une écriture encore juvénile, mal assurée, où ne transparaissait pas encore totalement une personnalité affirmée. Une adolescente sans doute. Les points sur les i étaient de minuscules cercles, preuve de coquetterie ou signe d'un égocentrisme retenu? Les jambes des p et les hampes des b et des d se terminaient comme des crochets. Sens artistique développé ou bien une volonté de se lover dans une enfance qui s'enfuyait déjà? Les m et les n avaient une jambe supplémentaire. Soif de mordre la vie à pleine dents, ambition de tout dévorer ou tout simplement un manque de confiance en soi, volonté d'ajouter un appui supplémentaire? La jeune fille demandait des conseils pour devenir actrice. Ce genre de prose était récurrent. Il n'était pas un jour sans une telle prière. Car on pouvait facilement parler de foi dans ce fabuleux métier. Oui, elle comprenait parfaitement le désir de se montrer au public, la soif de plaire, le souhait de rendre les gens heureux, l'ivresse des applaudissements en récompense du

total don de soi. Tout ça, elle l'avait éprouvé, elle l'éprouvait encore. Ce besoin d'une audience, d'un bain de foule, dut-il s'opérer par écrans interposés, était vital pour elle. Il l'avait toujours été. Elle ne concevait l'existence autrement qu'en attente d'un regard, d'une approbation. Elle ne pouvait vivre pleinement sans.

Si cette détermination était motivée par ces nobles sentiments, elle appuyait ses conseils d'une forte injonction à tout faire pour parvenir à ses fins. Il ne fallait pas se décourager au premier échec, à la première déception qui arriverait forcément trop tôt. Dix fois, cent fois, mille fois, il fallait repartir d'un bon pied, le sourire aux lèvres et la volonté renforcée. On devait persister, travailler encore plus dur, persévérer dans cette voie sans se laisser distraire par des miroirs aux alouettes ni décourager par les mises en garde de moins déterminés ou de plus jaloux. Puisqu'on ne pouvait pas vivre sans réaliser cette passion, il fallait la vivre coûte que coûte. En revanche, si monter sur des planches ou poser devant les caméras n'étaient qu'un moyen parmi d'autres de devenir célèbre et gagner beaucoup d'argent, elle n'hésitait pas à freiner cette ambition qui prenait un mauvais chemin, à calmer des ardeurs qui, tôt ou tard, allaient se retourner contre leur auteur. La réussite, dans ce métier, n'était pas un objectif, juste une conséquence. Il ne

fallait pas se méprendre ou se tromper sur le but ultime de cette vie de bohème. Car, pour un élu, combien d'anonymes, remettant chaque jour leur ouvrage sur le métier et restant dans l'ombre, encore trop heureux de pouvoir exercer leur don. Pour que resplendisse la lumière sur un triomphe, combien d'incognitos restés dans les coulisses? Le succès était l'ampoule sur laquelle le papillon de nuit vient se brûler les ailes. C'était le plus beau métier du monde, elle ne pouvait le nier, mais il était diablement difficile parfois. Les doutes, l'attente, savoir être patient, savoir encaisser et toujours travailler, travailler, travailler...

La troisième missive la fit sourire. Elle en recevait de cette nature, même aux premiers temps de sa carrière, alors qu'elle n'était qu'une enfant, une petite fille qui ne savait pas grand chose de la vie. Il arrivait encore qu'elle en reçoive une de temps en temps. Elle souriait en se disant que ce temps-là était passé depuis longtemps pour elle, mais de savoir que quelqu'un n'avait que faire de ces nombreuses années écoulées qui avaient fini par marquer les êtres de leur empreinte, cela lui réjouissait le cœur. C'était une demande en mariage en bonne et due forme. La lettre était étrangement courte et se terminait par un poème, une ode plus exactement. Le galant était un homme mûr, la cinquantaine certainement, mais pas encore



décrépit. Elle savait que tout cela n'était que flatterie à sa vanité. Elle n'était jamais tombée dans le panneau. Peut-être aurait-elle dû, après tout ?

D'un autre côté, elle constatait avec amertume que les enfants à qui l'on donne la vie ne sont assurément pas des assurances vieillesse. Combien de personnes âgées se retrouvent seules, abandonnées par ceux-là même à qui elles ont sacrifié toute leur vie, donné tout leur amour? Elle conservait l'affection du public après toutes ces années, ces lettres en témoignaient. Non, elle ne regrettait pas une minute de sa vie.

Elle se souvient comment tout cela a commencé :

Un beau jour de printemps où j'étais allée cueillir un joli bouquet de fleurs des montagnes, j'ai croisé un étrange équipage. Il ne venait pas grand monde dans ce petit village perché au cœur de ces montagnes Helvétiques. L'automobile contenait tout un bric-à-brac hétéroclite et je pouvais deviner deux ou trois imposants parapluies noirs comme je n'en avais jamais vu d'aussi grands. Il y avait un trépied comme celui qu'utilisait monsieur le curé lorsqu'il s'adonnait à sa grande passion pour la photographie, mais les appareils photos étaient bien plus gros ici. La décapotable contenait en outre quantité d'autres objets qui m'étaient parfaitement inconnus. Trois personnes se tenaient serrées au milieu de cet attirail. Le chauffeur portait une paire

de lunettes d'aviateur et ne devait pas avoir vingt cinq ans. A ses côtés un homme d'une trentaine d'années semblait donner les ordres qu'une jeune femme notait sur un calepin, inconfortablement calée entre le matériel qui se répandait sur les sièges arrières. Il parlait une langue plus volubile que l'accent un peu traînant des Grisons, et je pensai qu'il devait être italien ou qu'il venait d'un pays plus ensoleillé car sa voix était chaude et douce comme du miel. Le véhicule stoppa à ma hauteur. Celui qui semblait être le chef s'adressa à moi dans un allemand précieux, distinguant chaque syllabe avec difficulté. On sentait bien que ce n'était pas sa langue naturelle et je ne le comprenais qu'à moitié.

- Bonjour mademoiselle. Nous cherchons l'auberge Capriani. Pourriez-vous nous indiquer où elle se trouve?

J'étais tout à coup intimidée, moi la farouche et l'intrépide du village. Jamais encore on ne m'avait vouvoyé. Je risquais à me retourner pour vérifier que c'était bien à moi qu'on s'adressait. Mais déjà la jeune femme avait bondi à terre.

- Vous l'avez effarouchée, Luigi, avec votre allemand d'université.

Puis, en s'accroupissant à ma hauteur, elle poursuivit : quel âge as-tu ma bichette ?

Je répondais que je n'étais nullement affolée, que je

n'étais pas sa bichette et que j'allais avoir huit ans cet été et qu'en plus, je comprenais parfaitement l'italien, en tout cas mieux que cette parodie d'allemand proférée par le vieux monsieur au chapeau mou. Ils se mirent tous à rire et le chef hochait lentement la tête.

- Eh bien, je crois que nous l'avons trouvée notre pépète. Il ne reste plus qu'à faire les repérages.

De quelle pépète voulaient ils parler et qu'étaient-ce donc que ces repérages? Je mettais un mouchoir sur ma curiosité et je les accompagnais chez Capriani que nous appelions plus familièrement il matadore. On racontait partout qu'il avait été dans sa jeunesse un célèbre toréador au-delà les Pyrénées. Il laissait dire. Valait mieux cette réputation de conquistador qu'une autre notoriété moins éclatante ou que la simple vérité.

Le lendemain, je retrouvais le trio insolite et nous passâmes deux jours à parcourir les environs du village. Je leur montrais les plus beaux coins, les meilleurs points de vue, leur faisais découvrir les panoramas les plus impressionnants. En échange, ils me faisaient réciter des textes et se gaussaient d'un air entendu à chaque bonne réplique que je m'efforçais de produire. C'était donc ça ces fameux « repérages » : battre la campagne à la recherche de lieux d'exception. Je me rendais compte que j'avais passé ma vie en « repérage » sans le savoir. Je

compris en outre la fonction du gros appareil photo : c'était une caméra de cinéma. Je n'avais bien entendu jamais encore vu un seul film de ma vie. Les larges parapluies noirs n'avaient aucune fonction météorologique et servaient à conditionner la lumière. Les grandes rames terminées par ce que j'avais d'abord pris pour des marmottes empaillées étaient des perches de micros. Je découvrais tous les préparatifs au tournage d'un long métrage. Au matin du second jour, la jeune femme me demanda, soudain sérieuse :

- Tu n'as pas peur des gros chiens, au moins ?

Je la rassurais avant de m'enquérir de la grosseur du chien en question, un peu mal à l'aise soudainement.

C'est ainsi que trois mois plus tard, au premier jour des vacances, je vis débarquer ces trois-là en avant garde d'une vraie colonie de vacances. On aurait dit qu'un cirque venait planter son chapiteau au village pour tout l'été. Il y avait un gros camion contenant tous les accessoires, et puis plusieurs voitures où se tenaient serrés une armée de techniciens, d'opérateurs, de preneurs de son, d'accessoiristes, de maquilleuses, de coiffeuses, d'habilleuses. Puis vinrent les acteurs. Je n'en connaissais aucun, même sur les rares affiches que j'avais pu voir dans les quelques magasins qui

traînaient sur la table basse du barbier du village ou les portraits à la une des journaux. La jeune femme qui faisait office de première assistante au metteur en scène m'expliqua qu'il n'y avait pas de star dans ce film. Que la seule star, c'était la montagne... et moi-même !

Je n'en revenais pas. Pendant tout le mois de Juillet, tout ce petit monde vécu autour de moi. J'étais leur princesse. Je m'entendais bien avec tout le monde, même le Saint Bernard qui m'accompagnait partout et ce vieux monsieur à l'imposante barbe poivre et sel qui m'avait un peu fait peur le premier jour de notre rencontre. Finalement nous devînmes les meilleurs amis du monde.

Maman et papa étaient d'accord pour que je fasse du cinéma, mais il avait fallu les convaincre. La jeune assistante joua un rôle déterminant. Lorsqu'un jour je lui demandais quel fonction elle avait dans tout cet organigramme compliqué, elle me répondit que sa mission était de régler tous les problèmes qui ne tardaient pas à surgir à tout moment et particulièrement à l'improviste. Quand je lui demandais ce que voulait dire limprossevite, elle éclata de rire.

- Ca veut dire que les ennuis ne préviennent jamais par un coup de fil lorsqu'ils vont se dresser d'un seul coup quand on ne s'y attend pas.

J'étais sous le charme. Je savais dorénavant ce que j'allais faire plus grande. Résoudre les problèmes à l'improvisite.

Maman exigea de m'accompagner pour la suite du tournage qui allait avoir lieu dans un vrai studio de cinéma, là-bas dans la plaine italienne où l'on tournait tous les films à cette époque.

Je découvrais un monde magique. C'était mieux que la vie. Le cinéma embellissait le réel, il ne rendait plus convainquant. Aux yeux d'un enfant, c'est tout naturel et je ne m'étonnais pas qu'on tourne à quelques pas de Rome des scènes qui devaient se dérouler en Allemagne. La petite fille qui joue le rôle de la paralytique avait en réalité le total usage de ses jambes et s'appelait Isa. Pour une petite fille, les studios de cinecitta étaient une usine à rêves, le décor des contes dont on raffole. Je ne regrettais qu'une seule chose là-bas : le gros chien, devenu mon meilleur ami, ne m'avait pas accompagnée. Nous rentrâmes, maman et moi, par le train à la fin du mois. Les vacances étaient terminées et le plus bel été de ma vie par la même occasion. L'année suivante le film sortit sur tous les écrans du pays et aussi partout en Europe. J'assistai à une projection un peu spéciale, ils appelaient ça une avant-première : nous étions les premiers à voir le film avant tout le monde. Il y avait bien entendu Luigi, le réalisateur, tous les acteurs et actrices qui

avaient participé au film, la première assistante aussi et puis maman, assise à côté de moi. Ce fut un tourbillon. Autant le tournage m'avait enchantée par toutes les nouveautés que je découvrais, autant ce vent de folie qui souffla sur mes neuf ans me grisa. J'avais encore changé d'idée sur ce que je voulais faire quand je serais grande. Faire du cinéma. Jouer la comédie. Comme un enfant de huit ans.

Je retournais dans mon village des Grisons, là-haut dans les montagnes. Il ne fallait pas que je me laisse étourdir par cette vie superficielle partagée par des gens frivoles disait maman. La première assistante était d'accord. Il fallait garder la tête sur les épaules.

Très vite la production reçut des quantités de lettres à mon intention. Des millions de spectateurs avaient été émus par cette petite fille nature et toute simple des hautes montagnes qui avait un cœur tendre et était la bonté même. On n'a pas idée de ce que les gens peuvent faire comme amalgames entre un artiste et le rôle qu'il joue. Ainsi un chanteur fredonnant des chansons de charme sera étiqueté chanteur de charme même si dans la vie de tous les jours c'est un vrai goujat doublé d'un misogyne incorrigible ou, mieux encore, un homme préférant les hommes. Le soit disant rebelle dénonçant les travers de la société dans un langage cru peut

cacheur un fils de bonne famille, embourgeoisé jusqu'aux ongles et ne prenant la pose révolutionnaire que pour faire monter le chiffre des ventes.

Je ne prétendais pas être une mauvaise fille mais tous ces compliments auraient pu me tourner la tête comme disait maman. C'est elle qui, le plus souvent, se chargeait de répondre aux lettres d'admiration en faisant crépiter une pesante machine à écrire achetée pour l'occasion. Elle y incluait un cliché du petit prodige que la production nous avait fait faire et qui étaient sagement stockées dans un grand carton. Je devais signer la photo qui me montrait en tenue de bergère posant devant des montagnes enneigées et tenant le gros chien entre mes bras et y ajouter un petit mot gentil. Après les devoirs, c'était ma récréation pendant toutes ces années. On me demanda de tourner deux autres films avant que j'eus quinze ans. Mais la magie avait disparu. Le gentil monsieur Luigi qui avait tant d'attention, d'admiration envers moi avait été remplacé par des metteurs en scène allemands qui se préoccupaient moins de mon bonheur. Les histoires étaient insipides et l'équipe constituée essentiellement de professionnels semblant aller pointer chaque matin. Cela m'avait franchement dégoûtée du cinéma. Ou bien avais-je grandi?



Le thé avait refroidi dans la tasse et elle fit une grimace lorsqu'elle avala une nouvelle gorgée. Elle s'était une fois de plus laissée aller à des rêveries sur sa vie passée. Quelle vie! Passant de palaces somptueux en studios magiquement décorés, allant des bras d'un amant aux dîners donnés en son honneur, parcourant le monde au gré des tournages, visitant les plus beaux endroits, dînant dans des restaurants sublimes en compagnie de la crème de la profession, des gens charmants et passionnants qui la traitaient toujours comme la plus belle, la plus extraordinaire de toutes. Elle avait le monde à ses pieds. Le monde des rêves. Un rêve de cinéma.

Dans la petite pièce, la température a chuté indiquant l'épanchement d'une nuit glaciale. Elle se lève et allume le poêle en y glissant une grosse bûche. Cela devrait suffire pour la soirée. Elle jette un châle bien chaud sur ses épaules et entreprend de répondre à son courrier du jour. Il n'y a rien qu'elle n'apprécie autant que ce moment d'intimité avec ses admirateurs si ce n'est la lecture de leurs délicieuses lettres. Elle s'attable à nouveau, pioche dans un vieux carton une photo d'elle qu'elle dédicace avec application et griffonne quelques phrases de remerciement avant de les glisser dans trois enveloppes bleu ciel qu'elle affranchit au tarif en vigueur. Avant de rejoindre son lit douillet situé

dans l'autre pièce, elle épluche délicatement une orange qu'elle déguste lentement, faisant durer un plaisir infini. Puis elle éteint la lumière. La seule clarté émanant du petit poêle fait danser les ombres de la pièce dans une farandole magique. Le faible éclairage fluctuant laisse deviner les trois enveloppes laissées sur la table. Elles portent toutes les trois son adresse à elle, Elsbeth Sigmund, 3 chemin de la Salésienne, 1255 Veyrier.

5.

Les rayons du soleil levant les frappa en plein visage au sortir du couloir de glace. Aussitôt la température augmenta de vingt bons degrés.

Il aimait bien ces contrastes de la montagne. Des nuits à moins quinze et le même jour le thermomètre pouvait grimper jusqu'à trente. Un grand beau temps pouvait se transformer en pire tempête en moins de deux heures. La neige et la roche le matin et les tendres pâturages l'après midi. Tout était plus tranché en haute montagne. On ne retrouvait ça nulle part ailleurs.

John Bookman était le client idéal. Il ne se plaignait jamais, était toujours de bonne humeur et savait remarquer les beautés du paysage, les bontés de la vie, ces petites choses souvent ignorées qui sont les briques du bonheur. Techniquement parlant, il le valait largement. Partir en course avec un tel équipier était une récréation. Rien à voir avec les jérémiades de clients apeurés, les gémissements des mal préparés, les hésitations des sous entraînés. D'autre part, il n'était pas une tête brûlée comme on en rencontre trop souvent. Des hommes pour la plupart qui, parce qu'ils se payaient un guide, semblaient s'affranchir des élémentaires règles de sécurité et faire n'importe quoi en dépit du bon sens. Il avait tellement confiance en John qu'il lui

avait permis de gravir les derniers mètres de cet étroit couloir de glace tout en sachant que s'il dévissait, il serait incapable de le retenir. Avant que les quatre mètres de corde qui les reliaient ne se tendent il aurait acquis une trop grande vitesse. Mais déboucher ensemble sur l'arête des Droites valaient bien ce petit sacrifice, un risque infime au regard des qualités de son client. D'ailleurs tout s'était bien passé. John était largement capable de se passer de guide et de réaliser en solo toutes les voies les plus osées du massif. Mais une amitié s'était installée entre les deux hommes et John réservait toujours ses services pour un ou deux weekend en pleine saison. Il savait que son emploi du temps était serré.

John dirigeait une des plus importantes multinationales au monde. Les activités du groupe se répandaient dans tous les secteurs : haute finance forcément (l'un des plus large portefeuilles d'actions au monde), médias (presse, télévision, internet), luxe (bijouteries, haute couture), art (galeries, salles d'exposition, musées), transport aérien, téléphonie (l'opérateur en passe de devenir le numéro un dans les pays émergents), mais surtout détenant encore de larges parts dans l'industrie lourde (métallurgie, automobile, composants électroniques, aéronautique, informatique et même une fabrique d'ustensiles de cuisine pour les collectivités qui

prospérait d'autant plus qu'elle venait d'être délocalisée récemment dans un pays où la main d'œuvre ne coûtait rien et où il était facile de détourner les taxes et les impôts par quelques pots de vin judicieusement placés). John Bookman était un requin dans la grande piscine dorée que se partageaient les cent dirigeants les plus côtés et le guide le savait.

Mais en montagne, John n'était plus le même homme. Ses qualités de meneur, de ténacité, une volonté hors normes dans toute action entreprise, un sens de l'initiative et un instinct indéfinissable qui le dirigeait toujours vers la meilleure solution, la voie la plus rentable du moins, toutes ces aptitudes étaient du pain béni en haute montagne, un terrain inhumain par excellence, tout comme l'est devenu le monde des affaires à haut niveau. On ne peut pas tricher avec la montagne disait-il souvent. Le guide lui avait répondu que ça devait le changer de son univers. Pas tant que ça, avait-il laissé échapper après un temps de réflexion. Ce petit moment de flottement était sa marque de fabrique. Jamais très longtemps. Une quinzaine de secondes seulement. Le temps que ses neurones carburent à plein régime et trouvent la bonne solution entre mille. Fort de ce principe, les candidats qui répondaient trop rapidement lors des entretiens d'embauche étaient systématiquement

écartés.

Il avait alors développé une théorie selon laquelle le monde des dirigeants pouvait aisément se comparer à un milieu hostile, comme franchir des océans en furie, traverser les déserts les plus arides, explorer les jungles les plus impénétrables ou évoluer en haute montagne. Les conditions y sont toujours extrêmes et l'urgence récurrente, un peu comme dans une guerre. Cela révèle le vrai potentiel des hommes et met à jour leur caractère.

- Savez-vous comment je recrute mes plus proches collaborateurs, des hommes et des femmes chargés de diriger d'importants consortiums?

Surement pas par hasard répondit le guide. John émit ce rire si particulier qui empruntait davantage au requin qu'à l'humain.

- Non, pas par hasard en effet. Je leur paye un stage commando, rien de moins. Rassurez-vous, tout peut s'arrêter à tout moment selon leur propre volonté. Là, j'examine précisément leurs réactions face au danger, leur comportement dans l'adversité. C'est un formidable terrain d'observation, un peu comme ces courses en montagne. Et je pense que vous feriez un collaborateur de marque.

Ce fut au guide de partir d'un large rire cette fois. Non, sûrement pas.

Il n'avait plus jamais été question de conversations de ce type entre eux.

Assis sur l'arête vertigineuse, les deux hommes profitent du paysage en silence. Un léger vent d'est vient flatter leurs visages burinés de vieux marins des hauts sommets. Soudain le guide se plie en deux, un rictus de douleur déforme son beau visage. John se retourne comme par instinct.

- Qu'est-ce qui se passe? Ca va?

Le guide, la main droite sur l'abdomen fait un simple signe de la main gauche, prétendant que tout cela n'est rien, ce n'est pas grave. D'ailleurs, la crise ne dure pas plus d'une minute.

- Tu ne vas tout de même pas nous faire une crise d'appendicite en plein milieu des Droites? Je sais, l'hôpital le plus proche est à moins de huit kilomètres à vol d'oiseau mais c'est bête, j'ai oublié mon parapente.

- Me fais pas rire, c'est pire.

La course s'est ensuite déroulée normalement. Mais le guide remarqua plusieurs fois John le regarder du coin de l'œil. Au moment de se quitter à l'arrivée du tramway à Chamonix, John étreignant son ami lui glisse délicatement à l'oreille

- Fais-moi plaisir, va consulter un spécialiste avant la fin de la saison.

Le guide hoche la tête et sourit d'une manière aussi rassurante qu'il peut le faire. Oui, il va passer des examens, il le promet.

En vérité, ce n'est pas la première fois qu'il éprouve de telles crises. Au début il avait simplement pensé à une mauvaise digestion dû à des semblants de repas pris à l'emporte pièce. En course, on ne se nourrit pas dans les règles de l'art. On grignote, on absorbe, on ingurgite un peu à n'importe quelle heure. De plus, le corps est soumis à de rudes conditions. Toutefois les crises avaient continué et elles devenaient de plus en plus aiguës. Maintenant il en était arrivé à un déni. Il ne voulait pas savoir, ou retarder le plus possible un mauvais pressentiment. Il se souvint de sa jeunesse.





6.

- Connais-tu l'existence du septième continent?

- Tu sais, je n'ai déjà aucune idée de combien il y a de continents sur la planète, alors un sixième ou un septième...

- Bon, écoute bien.

Le jeune garçon blond posa son index droit sur son pouce gauche.

- L'Amérique, un. Certains la divise en deux continents depuis qu'on a percé le canal de Panama, mais on va le considérer dans sa forme première.

- Mouais, canal de Panama.

- Non! On s'en tape du Panama. Ecoute bien. Et il posa son index droit sur son index gauche tout en gardant le pouce tendu et tous les autres doigts repliés.

- L'Afrique, deux.

- Pas d'histoire de canal, là?

- Si. Mais on ne vas pas tout embrouiller, Suez on s'en tape aussi. L'Afrique n'a rien à voir avec le reste.

Il déplia alors le majeur gauche qu'il toucha encore de son index droit.

- L'Asie, trois.

- Mais c'est collé à Europe, non?

- Très juste, d'ailleurs certaines nomenclatures

parlent d'un seul continent, l'Eurasie. Seulement il ne faut pas tenir compte que de la géologie seule, on se doit de composer avec les civilisations. D'un point de vue strictement géologique, il faudrait parler d'un seul continent Afro-eurasien.

- Mouais. Les civilisations.

- Non, enfin, si. Bref. Il déploya alors l'annuaire gauche qu'il indiqua toujours de son index droit.

- L'Europe, donc, quatre. Devant le silence de son interlocuteur, il haussa les sourcils et déplia son cinquième doigt gauche qu'il pointa de son index droit.

- L'Océanie, cinq.

- Ah bon, c'est un continent, ça? Je croyais que ce n'étaient que des îles.

- Tu as en partie raison. Jusqu'au XIX<sup>ème</sup> siècle, on rattachait l'Australie au continent asiatique. Mais son éloignement et sa taille comparable à l'Europe ont décidé les classificateurs à parler du continent Océanie.

- Mouais. Mais ça ne fait que cinq.

- Tu oublies l'Antarctique.

- L'antar quoi?

- L'Antarctique, littéralement l'opposé à l'Arctique. Le pôle sud, quoi.

- Ah bon? C'est un continent de glace alors.

- Non. C'est au Pôle Nord qu'il n'y a pas de terre, exception faite du Groënland. L'Antarctique est une

masse de roches et de terre sous l'épaisse couche de glace.

L'homme se taisait, semblant assimiler toutes ces informations comme l'eau de pluie pénètre longtemps le sous-sol avant de rejoindre la nappe phréatique. Assis devant leur bière les deux jeunes hommes regardaient dans le vague. Il savait qu'il fallait laisser du temps à une intelligence moyenne pour traiter et analyser ces affirmations livrées telles une rafale de mitraille. Plus elles étaient éloignées de l'entendement de l'auditeur, plus il fallait de temps. L'erreur des grands penseurs, philosophes ou découvreurs fut de trop précipiter les choses. Galilée, Darwin, Newton avaient quelques longueurs d'avance sur la populace, y compris sur la communauté scientifique de l'époque qui n'était pas encore au niveau d'accepter des paradigmes révolutionnaires. En réalité on perdait un temps infini dans ces ajustements. Comme une écluse qui doit se remplir pour que la péniche s'élève au palier supérieur ou comme si pendant un marathon les leaders devraient attendre le gros du peloton, l'aider à l'occasion.

Lorsque les deux bocks furent quasiment vides, il considéra que, tout comme le liquide ambré et mousseux s'était dilué dans l'estomac, les informations relatives à l'agencement de la planète

et de ses étendues de terre avaient commencé à germer dans le cerveau de son interlocuteur. Il put alors porter l'estocade. Mais le buveur de bière allait le devancer en proposant une idée lumineuse. C'était de bonne augure. Il n'était pas simplement passif, il réagissait et s'impliquait dans la conversation, même s'il n'était pas sur la bonne voie.

- Ca y est, je sais! J'ai compris. Ton septième continent, c'est l'Atlantide. J'ai vu ça dans un reportage à la télé. Le continent englouti au fond de l'océan. C'était rudement bien fait, avec des images de synthèse et tout et tout. Parait même que les habitants étaient des têtes, un peu comme toi, qu'ils mesuraient tous trois mètres de haut et qu'ils étaient en relation avec des extra-terrestres. Putain, ça c'est quelque chose. Hein, c'est ça, non, ton septième continent?

Il était touchant comme un enfant qui vient de découvrir une loi de la physique appliquée à sa vie quotidienne, de comprendre la course des planètes, le miracle de la vie, la ronde des saisons, l'effet centripète et centrifuge ou encore quelques réactions chimiques de base. Son œil pétillait comme si ce qu'il venait de dire allait changer la face du monde. Mais, assez vite, il put constater qu'une ombre voilait petit à petit le visage illuminé quelques instants auparavant, à mesure qu'il prenait

conscience que le reportage diffusé à la télé n'était peut-être que de la poudre aux yeux censée captiver des téléspectateurs jusqu'à la prochaine coupure publicitaire. Son air réjouit se fit de plus en plus dépité. Il s'enlisait lentement.

- C'est pas ça, hein? L'Atlantide, c'est pas ça.

Devant une telle déception, il eut pitié de lui.

- Non. Mais, il est probable qu'en plein Atlantique il y eut il y a des milliers d'années, une gigantesque île émergée. En tout cas on appelle le septième continent l'amas de débris qui s'est agglutiné au milieu de l'océan Pacifique. L'homme considère son environnement comme une poubelle, il n'y a qu'à voir les accotements des routes. On a collecté près d'une tonne de débris au kilomètre aux abords de la nationale entre Metz et Nancy. Les déchets emportés par les pluies finissent dans les rivières quand ils ne sont pas directement jetés dedans, qui versent dans les fleuves et finissent dans l'océan. Au large du pacifique, c'est un véritable continent d'amas de débris en tout genre qui s'est formé, grand comme plusieurs fois la France.

Son interlocuteur restait bouche bée. C'était toujours comme ça. Personne ne se soucie de l'environnement s'il n'est pas directement touché. Et qui se balade au milieu du pacifique?

- Il y a pire, parce que en fin de compte ce septième

continent est visible, on peut agir assez facilement. J'ai appris récemment qu'un étudiant américain avait mis au point une bactérie capable de se nourrir de ces montagnes de déchets. Mais le plastique a cette propriété immonde de se désagréger en petites billes qui se mêle au sable des plages. Il devient invisible, polluant en profondeur nos côtes.

Partager une conversation avec lui rendait morose et dépité en moins de cinq minutes. Le buveur de bière ne put finir son bock, déstabilisé et désappointé.

- Et... On ne peut rien faire?

- On pourrait. On peut toujours faire quelque chose. Regarde, le trou dans la couche d'ozone.

Son interlocuteur fit oui de la tête sans bien savoir de quoi il retournait. Il en avait entendu parler de ce fameux trou il y a quelques années, mais il était situé au-dessus du Pôle Nord. Le Pôle Nord, c'est l'Antarctique, heu non, c'est pas ça. Qu'est-ce qu'il vient de m'expliquer déjà? Le Groënland, le sixième continent caché sous les glaces. La banquise qui font. Le Pôle Sud. Les billes de plastique qui se désagrègent.

Bref, il commençait à s'emmêler les pinceaux tandis que l'autre poursuivait.

- ...et sans cette protection, les rayons ultra-violetts sont dangereux pour nous. Hé bien, les pouvoirs

publics ont réagit et interdits les fluocarbones contenus dans les bombes sous pression, la mousse à raser par exemple. Du coup, depuis quinze ans, la couche d'ozone se reforme lentement.

Cette bonne nouvelle ne réussit pas à remonter le moral du buveur de bière. Il se passait machinalement la main sur son menton qui commençait à piquer. Il venait de s'apercevoir qu'il avait oublié de se raser ce matin. Les idées s'entrechoquaient dans son cerveau. Ces mauvaises nouvelles venaient se mélanger aux petits tracas de sa vie quotidienne. Sa journée était foutue. Tout s'emmêlait. Un continent de détritrus, des glaces qui fondent, de la mousse à raser, le canal de Panama... Lorsqu'il se leva et lui tendit la main, l'homme la serra machinalement. Il était avachi au comptoir, ne savait plus où il habitait.

Il rentra chez lui par les rues désertes. L'effervescence de cette grande ville d'Europe se modérait toujours sur le coup des dix heures du matin, on n'en connaissait pas la raison.

Il remonta son col, un petit vent frais courait par les rues, semblant venir droit des sommets encore enneigés dont l'invisible présence se faisait habituellement sentir, en particulier sur les rives du lac. C'est vers cette direction qu'il s'orienta.

Il n'avait pas cinq ans lorsqu'on lui fit passer son



premier test d'intelligence. A cet âge là, il n'était pas question de Quotient d'Intelligence. Trop tôt. La sémantique n'est pas encore assimilée et cela fausse les résultats. Ses parents avaient consulté plusieurs spécialistes du comportement, des psycho-pédiatres. D'où venait cette tristesse insondable chez leur unique enfant? Si jeune. Il ne jouait pas avec ses petits camarades de garderie, restait souvent seul, comme s'il méditait. D'un autre côté, il pouvait avoir des réactions parfois violentes, faire preuve de provocations gratuites. C'est pour cette raison qu'ils avaient contacté des spécialistes de l'asociabilité infantine. Il est suffisamment difficile de diagnostiquer un trouble aussi diffus que ceux liés au comportement chez un individu capable de s'exprimer précisément, imaginez un peu le casse-tête chez un enfant qui ne maîtrise encore le langage que dans ses grandes lignes. Le professeur Tardieu fut le premier à émettre l'hypothèse d'un enfant surdoué. Là où les autres spécialistes voyaient un comportement asocial typique d'hyper activité dont les causes restaient obscures (ses parents ne présentaient aucun trouble, avaient une vie ordinaire de fonctionnaires, sociables et épanouis), lui décelait une importante activité cérébrale.

- Votre enfant s'ennuie, voilà tout.

Pour affirmer ses suppositions, il fit passer un

semblant de test d'intelligence, les grilles du fameux Q.I. ne pouvant être mises en place avant l'âge de huit ou neuf ans.

- Ce ne sera pas précis, juste une indication.

Ainsi, à l'âge de quatre ans et demi, il étonna ses parents et le milieu médical qui le suivait depuis deux ans. A tel point que le professeur Tardieu fut sur le point de remettre ses tests en cause.

- Ce n'est pas possible. C'est un génie!

A ce mot, son père prit peur. Il voyait dans l'œil du spécialiste la petite lueur qui brille devant tout cobaye potentiel. Il n'était pas question de faire de leur unique enfant un sujet d'étude, un animal de foire, un de ces monstres humains qu'on exhibait il y a encore un siècle dans les cirques et les foires. Il prit son fils par la main et quitta le bureau du professeur Tardieu et n'y remit jamais les pieds.

Le seul conseil qu'il retint de tout le galimatias du spécialiste fut d'occuper son gamin. Comme on nourrissait un feu ardent. Il entra dans le premier magasin de jouets et acheta une boîte de Lego. Le gamin s'exerça rapidement. Tous les jours une nouveauté prenait forme. Voiture, maison, vaisseau spatial, plateforme pétrolière, centrale électrique, cathédrale, pyramide, divers ponts et tours avec toujours plus de détails. Il y eut la période puzzles. Celui représentant un paysage de bord de mer et fort de deux cents pièces fut bâclé en vingt

minutes. Le père, interloqué, se mit en devoir de le faire, pensant qu'il était plus difficile que ça. Il lui en prit pas moins de deux heures. Pour s'amuser, le gamin le réalisait maintenant à l'envers, sans plus aucune indication de l'image. Alors on doubla les pièces, on les quadrupla. On choisit des paysages plus délayés, plus vagues. C'était comme si l'enfant ne se souciait pas de l'image pour assembler les morceaux qui semblent tous identiques à ses parents. On redouta alors une certaine forme d'autisme aigüe bien que, par ailleurs, son comportement démentait formellement une telle hypothèse.

On l'inscrit à l'école élémentaire. Très vite, les parents furent convoqués par le maître d'école. On fut rassuré quant au spectre de l'autisme. L'enfant posait des problèmes en classe. Il avait très vite résolu les problèmes posés et terminé les activités qu'il s'ennuyait aussitôt mais n'étant pas réservé par nature, il s'occupait comme il pouvait, confiné dans une salle de huit mètres carrés. Il se levait, parcourait la salle, ignorant les injonction du maître à regagner sa place. Il distrait ses petits camarades, faisait le pitre pour passer le temps. D'autre part, le gamin était charmant, pas du tout agressif. Il fut convenu de retirer l'enfant de l'école publique mais pas question de l'inscrire dans une institution spéciale pour enfants précoces. Son fils

n'était pas une bête de cirque rabâchait le père. Le couple s'arrangea et le gamin grandit à la maison. Avec l'apprentissage de la lecture qui ne prit qu'un bon mois, on passa à la vitesse supérieure. L'erreur récurrente commise par les films mettant en scène des surdoués et les à priori du commun des mortels est de confondre intelligence et savoir. Ce n'est pas parce qu'on a des aptitudes qu'on a la science infuse. Jusque là le gamin avait fait preuve d'un entendement hors du commun, plus sensible, plus réceptif que la moyenne, aux capacités d'analyse et de synthèse décuplées. Son âge mental était celui d'un enfant de dix ans alors qu'il n'en avait pas la moitié. Mais avec la clé de la lecture dans un monde basé essentiellement sur ce mode de communication, il allait faire des pas de géant. Il ne retenait pas tout et c'était sa force justement. Il savait trier le bon grain de l'ivraie, conserver la judicieuse information au milieu d'un océan de signes, d'indications, de matériau.

Tout alla très vite. Il apprit l'anglais en moins de deux mois et, à six ans, pouvait tenir une conversation unanimement dans les deux langues. Il se mit ensuite aux mathématiques, seule science capable de contenter le foisonnement impérieux de son cerveau. Résoudre des équations différentielles le calmait mieux qu'un bon bain parfumé. Ses parents étaient largement dépassés. S'il faisait leur

fierté, parfois il leur faisait un peu peur. Ils se demandaient s'ils n'avaient pas engendré quelque monstre dans une certaine mesure.

Sa vie sociale n'était pas nulle. On ne le gardait pas cloisonné dans l'appartement. Ses parents l'emmenaient en promenade dans les jardins et les parcs de la capitale. Dès six ans, il les suivit dans les diners où ils étaient invités. Leurs hôtes paraissaient surpris de voir débarquer ainsi un mouflet pas plus haut que trois pommes et leur air gêné trahissait une sorte de répugnance à partager leur table avec un chiard qui allait gémir toute la soirée en une succession de caprices divers. Passé le premier quart d'heure où le gamin restait sur sa réserve, se contentant d'observer son entourage, d'emmagasiner des informations qu'il analysait aussitôt, il ne tardait pas à prendre part à la conversation, avançant des idées et des arguments plus pertinents que certaines répliques trop entendues et banales. Avant même de passer à table, il avait conquis toute l'assemblée autour du rituel de l'apéritif où il se contentait de grignoter les amuse-gueules dont il raffolait. Ces petites choses salées étaient, avec l'apothéose du dessert sa seule motivation pour partager une soirée avec des invités qui, bientôt, allaient l'ennuyer tout comme les enfants de son âge.

A sept ans, il se plongea dans la physique et la

chimie. A neuf, il en avait fait le tour, pouvant comprendre et, mieux, tenter d'expliquer le cheminement intellectuel d'Einstein sur la théorie de la relativité restreinte. Il maîtrisait les quatre lois fondamentales de la physique appliquée et pouvait démontrer plusieurs théorèmes à grands coups d'équations. C'est à cette époque qu'il tomba sur un article plus sérieux que la majorité d'entre eux sur le réchauffement climatique. Jusqu'alors, il avait été un petit garçon précoce et enjoué, n'hésitant pas à aller vers les autres, la plupart du temps des gens plus âgés que lui. Après cette révélation que la Terre allait si mal, il devint plus sombre, comme accablé par une préoccupation majeure. Sa compréhension du monde, son discernement lumineux en toutes choses le rendaient plus réceptif aux dysfonctionnements d'une planète qui boitait. Son intelligence annulait toute l'innocence dont jouit normalement un gamin de neuf ans. Il comprenait tout. La lâcheté et l'avidité des hommes, de tout temps et en tout lieu. Il s'intéressa à l'Histoire du monde afin de comprendre comment on en était arrivé là. L'allégorie avec le cancer le frappa comme une évidence : l'homme se multipliait et sa croissance se répandait partout comme une trainée de poudre, une tumeur maligne se développant à l'excès, ne laissant derrière lui qu'une terre ravagée et polluée,

souillée et stérile. Il se concentra davantage sur les mathématiques. Au moins elles ne mentaient pas. Les chiffres étaient des amis fidèles et sur qui on pouvait toujours compter. Ils ne le trahiraient jamais.

A treize ans il fut contacté par un organisme d'état s'occupant de recherche appliquée dans tous les domaines. Ce fut son oasis. Toute la journée, il travaillait avec la fine fleur de la recherche européenne, comparant leurs avancées, allant de concert dans des domaines tels que l'énergie ou l'espace. C'était une fuite en avant dans toujours plus de technologie, de science. Quand il s'aperçut au bout de deux ans que tous les travaux menés par cette équipe hors du commun dont il était la perle, que les conclusions pertinentes allaient servir des projets peu en rapport avec le bien être de l'humanité, que des militaires finançaient et supervisaient les études menées sur la matière et les lois physiques à des fins moins pacifiques, il s'enfuit. Il comprit qu'on s'était servi de lui. Il revoit encore le regard désolé de ses collègues qui voyaient leurs avancées sérieusement ralenties, voire compromises par son renoncement. Il tenta de leur ouvrir les yeux mais partout le discours était le même : il n'y a pas d'autre endroit où les crédits pour la recherche sont si importants. Bien sûr, l'armée était généreuse mais ce n'était pas sans

contre partie. Alfred, un professeur en physique quantique d'une soixantaine d'années, ayant connu les affres de la guerre froide, lui fit une confession emplie d'émotion.

- Je sais pour qui nous travaillons. Je sais comment vont être utilisées nos découvertes. Et alors? C'est dans la nature humaine de se détruire elle-même en massacrant au passage d'innocentes victimes collatérales. Avec ou sans toi, nous ou d'autres parviendront aux mêmes résultats. Il faudra peut-être plus de temps qu'avec ton génie pour associé. Mais c'est inéluctable.

Le cynisme et les désillusions de celui qui avait été son ami, son confident pendant ces deux années le frappèrent durement. Le dégoût de l'humain, sa profonde conviction que le mal l'emportait sur le bien chez cet homme apparemment intègre et jouant si bien le jeu de la toute puissante recherche qui anoblit l'homme et fait progresser la science l'avait plus méchamment touché que l'immoralité affichée des militaires.

Désenchanté par un monde dans lequel il ne se reconnaissait nullement, où il pensait ne jamais trouver sa place, il abandonna la physique, ignora la chimie et ne jongla plus avec les mathématiques. Il trouva un modeste emploi de jardinier paysagiste. Manipuler les plantes, enfoncer ses mains dans la terre, sentir la sève



irriguer les arbustes, respirer la chlorophylle, étaient les plaisirs simples de l'existence, la clé d'un bonheur que les hautes fonctions interdisaient à son trop grand entendement.

Mais ses inquiétudes écologiques sur l'avenir de la planète n'étaient pas en berne. A chaque nouvelle personne qu'il rencontrait, il trouvait toujours un sujet sur lequel s'alarmer. Le réchauffement global de la Terre faisait fondre plus que de raison glaciers et banquises mais dégelait aussi les vastes étendues sibériennes. On nommait ce sol constamment gelé le permafrost. S'il dégelait en surface pendant l'été, il restait glacé sur plusieurs dizaines de mètres de profondeur, emprisonnant un gaz au puissant pouvoir à effet de serre : le méthane. Si le pergélisol fondait définitivement, outre que de grandes forêts de résineux allaient trébucher comme une poignée de Mikado, une grande quantité de méthane allait se répandre dans l'atmosphère, accélérant ainsi le processus. Autre cercle vicieux : la diminution de la banquise et la rareté de la neige en hiver. Il est connu que la couleur blanche renvoie les rayons du soleil mieux qu'un miroir tandis qu'une surface sombre les absorbe. Il fera toujours plus chaud dans une berline noire que dans une voiture blanche. L'augmentation des températures, responsable du déclin des glaciers et du rapetissement de la

banquise allait elle-même créer des conditions favorables au processus. Une cause entraînait des conséquences qui s'ajoutaient à de nouvelles causes.

Taciturne, sombre et morose, il ne pouvait compter sur la bonne volonté humaine qui poursuivait sa soif de croissance et de consommation à outrance provoquant, du même élan, une marée de pollution et de gaspillage lorsqu'il n'avait pas recours aux conflits armés pour régler des problèmes qu'il s'était lui-même imposé. Sans parler du terrorisme, conséquence d'un déséquilibre nord/sud et de réponses trop simples à des questions compliquées ni de la précarité, résultat d'un monde à deux vitesses où la richesse d'une minorité se créait sur le dos d'une majorité corvéable à merci.

Un matin qu'il ratissait des plates bandes autour de marronniers qui étaient dans le viseur du député-maire de la commune afin de gagner quelques précieuses places de parking, tout en devisant avec son collègue Martin sur l'inexorable avancée des déserts un peu partout dans le monde, juste séquelle d'une déforestation à outrance, il remarqua un homme qui tapotait le bord du trottoir d'une canne blanche. Il avançait d'un bon pas droit dans leur direction puis s'immobilisa soudainement, semblant humer le fond de l'air. En réalité il évaluait les distances et l'importance du trafic

avant de traverser l'importante artère. Le paysagiste fut en quatre enjambées aux côtés du non-voyant, lui proposant ses services. Tout en l'aidant à se glisser dans une circulation dense, il lui faisait l'inventaire de toutes les saloperies que l'humain, dans sa grande bonté en ce qui concerne les déchets, rejetait quotidiennement. Dioxydes de carbone (je ne les sens que trop lui répondit l'aveugle), méthane (le ruminement et les pets des vaches ponctua-t-il dans un sourire), hydrocarbures (ces marées noires, quelle peste! souligna-t-il avec moins d'humour), fréons (le réfrigérateur, quelle belle invention mais pas sans risque pour l'environnement hocha-t-il un peu déconfit par la liste qui s'allongeait), dioxine (il faut bien éliminer nos importants déchets en les brûlant, non?), gaz carbonique (moins il y aura d'arbres, plus il sera répandu dans l'atmosphère), oxydes de sulfure (?), oxydes d'azote (??), et ainsi de suite. La liste n'avait, semble-t-il, pas de fin. La traversée de l'avenue si. Au moment où des deux hommes se serrèrent la main, chacun sut qu'ils seraient amenés à se revoir. Adrien Voisin allait ouvrir les yeux de Philibert Merlier.

## Entracte (1)

*La cordée fit une pause.*

*Le soleil commençait à réchauffer la pente, amollir la neige qui devenait plus glissante, plus traite aussi. Le guide avait recommandé la plus grande prudence dès les premiers signes de crevasses dans le raidillon au bas du glacier, de bien veiller à tenir la corde tendue entre les deux clientes. Il progressait maintenant lentement, régulièrement, sans même ressentir les effets de l'altitude. En revanche pour sa cliente la plus âgée ce train de sénateur était juste limite. Il veillait à ce que la dame conserve suffisamment de ressources pour atteindre le sommet. D'ici deux petites heures, si tout allait bien. Et comment en aurait-il été autrement? La seconde cliente, plus jeune, était entravée dans sa progression par un manque flagrant d'entraînement. Qu'importe? C'était un sommet facile, peu exigeant et affichant tout juste les 4000 mètres à l'altimètre. Il savait que c'est au-delà de cette symbolique limite que les problèmes survenaient le plus souvent. Juste faire attention à ces maudites crevasses qu'une chute récente de neige masquait mal. Il repéra quelques marques plus sombres et fit un détour exagéré pour contourner le danger. Pour l'instant tout allait bien.*

7.

Le premier contact animalier de Patrick Bonfils avait eu lieu sous les traits angéliques de Méphisto, le petit chat noir de l'étudiante du sixième. Le félin aimait à faire reluire sa douce et ténébreuse fourrure sur les toits du quartier, déployant sa souplesse et son agilité bien au-dessus de la vulgarité ambiante. Un chat digne de ce nom ne s'abaisse jamais en dessous d'un certain seuil de dignité. Cependant, sous des aspects résolument aristocratiques et un maintien distingué, Méphisto n'en cachait pas moins un puissant instinct de chasseur. Il advint que, par une belle journée d'été, Patrick Bonfils laissa la haute fenêtre de son trois pièces entrouverte avant de rejoindre les hautes tours où il passait toutes ses journées à jouer avec l'argent des autres pour son profit bien à lui.

L'instinct animal est commandé par deux choses primordiales. En premier lieu se reproduire, et dans cette optique il n'est pas d'espèce qui ne fasse preuve d'originalité, d'audace et parfois d'un certain talent pour séduire sa belle. Ensuite, se nourrir et tous les moyens sont bons pour se procurer de la nourriture.

Le moineau repéra instantanément l'assiette de

graines de soja que Patrick avait laissé à demi pleine sur la table du salon lors de son frugal petit déjeuner. L'oiseau se posa d'abord sur le chambranle de la fenêtre, guettant tout danger potentiel. Il s'avéra bien vite que l'appartement était vide de toute présence hostile. La petite boule de plumes voleta jusqu'au buffet style Louis XV, héritage d'une vieille tante qui jurait dans cet appartement moderne mais dont Patrick ne pouvait se résoudre à abandonner à quelque antiquaire affamé. De là, dernier coup d'œil aux environs puis, d'un battement d'ailes, l'oiseau était sur la table où un pot de yaourt de chèvre ne contenait plus que la petite cuillère qui avait permis son ingestion, un grand verre qui embaumait encore l'orange pressée et un trognon de pomme où l'oiseau donna quelques coups de bec avant de se régaler d'un festin peu commun : un océan de véritables graines de soja dont il raffolait.

Le plaisir endort les sens mieux qu'un long sommeil; tous les animaux le savent et c'est pour cette unique raison qu'ils écourtent au plus vite leurs ébats sexuels. Pendant ce feu d'artifice des sens ils savent qu'ils sont vulnérables, leur vigilance est réduite au minimum. Tout à son festin, les puissantes endorphines du plaisir endormant sa vigilance, le moineau ne vit pas Méphisto se glisser entre les battants de la fenêtre qui, dans un

mouvement de balancier, se referma doucement sans le moindre bruit. Il n'entendit pas davantage le félin aux pattes de velours sauter sur le buffet Louis XV, empruntant sans le savoir le même itinéraire que l'oisillon avant lui. Il ne sentit point le danger s'approcher à pas de loup dans son dos. Ces graines étaient un régal cinq étoiles, sûrement l'une des meilleures tables de Paris. Mentalement, il nota l'adresse.

Ce qui alerta l'oiseau c'est l'impatience du chat qui déploya ses griffes tandis qu'il s'avavançait toujours sans bruit. Elles crissèrent sur le bois laqué de la table au moment même où le matou allait bondir sur sa proie.

La suite est aisément facile à deviner. Enfermés dans le superbe trois pièces, ce fut une course poursuite entre la bête à plumes et celle à poils digne des meilleures poursuites jamais tournées pour le cinéma. Le moineau pouvait évoluer dans les trois dimensions mais le chat n'était pas en reste, déployant ses muscles souples sous sa fourrure ébène dans de majestueux bonds, toutes griffes dehors afin d'immobiliser le petit oiseau. Plusieurs fois, des plumes volèrent, mais l'oiseau tenait bon, fatiguant inlassablement le minet qui commençait son travail de sape : ce fut d'abord un lourd vase de l'époque Ming (une copie heureusement) qui chancela avant de subir les

indiscutables lois de la gravité et s'abattre dans un fracas terrible sur le carrelage du vestibule. Le vaisselier ne fut pas en reste lorsque le moineau se crut en sécurité perché sur l'armoire Louis XV qui en avait vu d'autres mais certainement pas un tel combat. Les rideaux aux fenêtres furent copieusement lacérés par les attributs tranchant du chat. La plante verte posée sur le guéridon face à l'évier de la cuisine dut rendre les armes dans une chute fatale. Le plus beau coup du félin fut de s'appuyer sur le long balais afin de prendre son envol à la suite des péripéties du moineau qui voltigeait comme un insecte dans toutes les pièces du studio. Le plumeau s'appuya un instant sur la huche à pain qui s'effondra à son tour, entraînant une réaction en chaîne qui, d'une simple armoire à chaussure aboutit à la télévision 16/9° du salon en passant par une petite bibliothèque vitrée, une paire d'enceintes séparées par le rangement de la collection complète de DVD de films de karaté qu'affectionnait Patrick lorsqu'il voulait se détendre. L'apothéose fut atteinte lorsque l'écran plat 160cm vacilla entre deux états : ou rester dans cette position verticale bien pratique pour visionner Chuck Norris aux prises avec une bande de trafiquants ou alors s'allonger horizontalement dans son linceul qui fut le magnifique tapis d'orient. Après une courte hésitation, le dernier cri



en matière de télévision opta pour la seconde option et cela aurait été sans grande conséquence que sa pure perte si, dans son plongeon, elle n'avait rencontré la fabuleuse cave à vins disposée sur sa trajectoire. Un meuble sobre fait de tiges d'aluminium savamment entrelacées pour supporter quatre vingt grands crus parmi les plus prestigieux du marché œnologique. L'échafaudage se répandit au sol, abreuvant un parquet qui ne sut, malheureusement, pas apprécier un tel nectar à sa juste valeur.

La frayeur du fracas apocalyptique immobilisa un temps les deux animaux. Chacun contemplait le désastre d'un appartement ravagé sans bien se rendre compte de leur implication dans le carnage. Méphisto fut le premier à réagir.

Lorsque Patrick Bonfils pénétra dans son studio après une journée remplie de transactions diverses ayant pour unique but d'enrichir davantage les riches sur le dos du travail des plus démunis, s'octroyant une confortable commission au passage, juste salaire de sa prescience sur un marché à court terme (le plus juteux), il attribua le capharnaüm intégral à quelques cambrioleurs peu scrupuleux avant de découvrir le chat de la voisine, trônant majestueusement sur le buffet Louis XV, seul rescapé du cataclysme, quelques plumes encore accrochées à ses moustaches victorieuses.

Mais tous ces souvenirs appartenait dorénavant à un passé révolu.

Il faut croire qu'une rencontre, fut-elle avec un ursidé, change radicalement la façon de voir et l'entendement d'un homme. Lorsque Patrick Bonfils avait regagné sa vie d'avant, il s'était aperçu du profond vide qu'elle enfermait. Une jolie coquille avec tous les appareils du succès, une apparence trompeuse qui ne renfermait que le néant d'une vie où tout s'achète et où plus rien n'a de valeur. Sa première décision fut de tout plaquer. Changer du tout au tout. Il n'était pas question de modifier de façon homéopathique son train de vie. Les petits arrangements n'avaient plus cours. Il envoya balader ce boulot qui ne lui correspondait plus; il s'étonnait d'ailleurs d'y avoir consacré toutes ces années à raison de dix à douze heures par jour. Il ne put continuer à vivre dans cet appartement, devenu trop luxueux à ses yeux désormais décillés. Il comprit qu'il fallait mettre de la distance entre son ancienne existence et la nouvelle vie qui débutait. Il partit donc franchement vers le sud. On ne change pas de vie en claquant des doigts. Il lui fallut apprendre de nouveaux gestes, se former à un nouveau métier. Puisqu'un ours brun l'avait épargné dans un moment de commisération animalière peu probable, il s'emploierait à soigner ses congénères

à quatre pattes, à plumes ou écailles.

Il fit ses armes dans un zoo à deux pas d'Arles. Il commença au bas de l'échelle, autrement dit en ramassant les déjections quotidiennes des rhinocéros, zèbres et éléphants. On apprend beaucoup à collecter la merde des autres. C'est dans les services d'assainissement de la ville qu'on rencontre les plus grands philosophes des temps modernes. Récolter les ordures ménagères semble ouvrir l'esprit à une certaine sagesse. D'un point de vue plus large, tous les métiers où il n'est pas nécessaire de trop réfléchir pour les accomplir avec rigueur sont profitables pour l'évasion des pensées qui, dans une activité plus cérébrale, sont canalisées dans le seul but de mener à bien d'intenses ouvrages intellectuels.

Patrick eut l'occasion de beaucoup réfléchir pendant ces heures au service des animaux. Du reste, on ne peut pas tricher avec les bêtes. Elles ont un instinct qui les prévient des feintes, les alerte contre les dissimulations et les faux-semblants. Elles ne connaissent pas le mensonge, la duperie. Ce monde empreint de vérité, d'innocence virginale et d'honnêteté totale combla Patrick au-delà de ses espérances. Il avait besoin d'authenticité après des années de mensonges, d'artifices et d'hypocrisie.

Ses premiers soins, il les effectua sur un pélican qui

avait eu la mauvaise idée de s'empêtrer dans du fil de fer barbelé, puis il s'occupa de blaireaux victimes de l'inconscience d'automobilistes avides de vitesse. Il y eut des rapaces aux ailes cassés, des renards aux pattes brisés, des tortues neurasthéniques, des lamas déprimés, des poulains et des ânes demandant une pratique de kinésithérapie, un couple de pigeons souffrant d'obésité. La liste serait trop longue pour le peu de place qui nous est imparti. Patrick Bonfils était entré comme homme-crottes dans un zoo à proximité d'Arles, il en sortit rééducateur d'animaux.

Il avait rapidement compris que panser les blessures n'était pas son truc. Lui venait ensuite. L'handicap physique ne l'intéressait pas. Ce qui le passionnait en revanche c'était de permettre à l'animal de retrouver sa dignité. Il devint un spécialiste du comportement animalier, un véritable psychologue des bêtes à poils ou à plumes. Il recueillait des animaux bancals, autant physiquement que psychologiquement. Il est frappant de constater que les animaux, à notre contact, développent des pathologies exclusivement humaine. Patrick Bonfils aurait largement pu remplir son agenda en soignant chiens, chats, chevaux et toute une faune domestique qui souffrait de pertes de repères naturels. Mais il lui fallait quelque chose de plus

exotique. Il intervint dans ses premières années sur les nouveaux animaux de compagnie.

Il tira un boa de sa léthargie en lui permettant à nouveau de chasser des proies dans un grand parc, le tout étant mis en scène pour que le reptile ne s'échappe pas tout en lui laissant croire qu'il avait rejoint un semblant de milieu naturel. Il soulagea un varan de douloureuses crampes en modifiant son régime alimentaire et en pratiquant l'ostéopathie. Il rééduqua un caïman qui vivait dans une piscine en plein Paris des suites d'une chute de plusieurs mètres. Il calma un babouin rendu fou furieux par l'absence d'une femelle babouine. En fait, Patrick se rendait bien compte que c'étaient d'abord les propriétaires qui devaient sérieusement consulter. La grande majorité traitaient leurs animaux de compagnie comme de véritables êtres humains, ignorant totalement leurs besoins et leur façon de vivre en milieu naturel. Il fut témoin de scènes surréalistes où l'on se serait mis à rire si le bien être des animaux n'était pas constamment menacé. Un jour, il en a eu marre de rééduquer des animaux victimes des désordres psychologiques de leurs maîtres. Il poursuivit vers le sud. Le grand sud. Au-delà de l'Equateur.

Dans la savane et au plus profond de la jungle, les animaux n'ont besoin de personne pour trouver leur équilibre. Une blessure se guérit en moins d'une

semaine ou devient fatale. Il n'existe pas de convalescence prolongée. Manger ou être mangé, voilà la seule règle.

Patrick Bonfils était employé dans plusieurs zoos d'Afrique du Sud où les animaux sont suffisamment en contact avec les humains pour en présenter toute une batterie d'affections diverses et variées. Patrick ne chôlait pas. Il soigna un éléphant dépressif, un zèbre trop émotif et une girafe développant un complexe d'infériorité. Il trouvait dans ces grands animaux le support dont il avait toujours rêvé. Fini les petits toutous asthéniques, les chats schizophrènes et les poulets anxieux. Il avait dorénavant en charge de solides gaillards. Il avait besoin de cette sauvagerie, de muscles puissants, d'un instinct immémorial. Parfois, au soir d'une journée où il avait donné de sa personne (traiter un rhinocéros atteint de rhumatismes ou une autruche désaxée demandait une certaine énergie physique et un total don de soi), il se souvenait de sa vie d'avant, face à quatre écrans en permanence, passant des coups de fils à l'autre bout du monde, jonglant avec les marchés, faisant fructifier des portefeuilles bien garnis, en un mot : brasser du vent. Et il ne pouvait que remercier la providence qui l'avait fait rencontrer cet ours un soir d'automne.

Phil Van Hijls, le directeur d'un important zoo de Johannesburg le contacta un beau matin. Ce qu'il avait à lui proposer était tout simplement le rêve de tout comportementaliste animalier. On allait déménager l'ensemble du zoo pour une destination plus au nord. Quatre cents kilomètres d'escorte. Cela revenait moins cher que le transport motorisé et cela détendrait certainement les animaux sauvages. Une migration grandeur nature. Une transhumance d'animaux sauvages. On allait voir ce qu'on allait voir.

Outre une armée d'accompagnateurs, Phil Van Hijls avait besoin d'un spécialiste en psychologie animale, ses animaux n'étant pas, n'étant plus habitués à de longues marches. Leur naturel nomade s'était dilué dans toutes ces années clôturées, même s'il pouvait s'enorgueillir d'accorder à ses pensionnaires tout l'espace possible.

Toute la troupe se mit en mouvement à l'aube d'un jour radieux. On avait simplement installé les cages des fauves sur un semi-remorque qui allait ouvrir la piste, il n'était pas question de prendre des risques inconsidérés, d'autant que lions et jaguars n'avaient pas la fibre migratoire dans leurs gènes. Tout ce passa à merveille lors du premier jour. Quelques animaux furent distraits par ces nouvelles circonstances dans leur vie, bon nombre d'entre

eux étaient nés en captivité et l'ivresse d'une liberté toutefois contrôlée les laissait un peu groggy. Il fallut motiver quelques pachydermes nonchalants qui s'attardaient à l'arrière du flot, baguenaudant parmi la savane qui n'avait pas connu tel transport animalier depuis les antiques migrations.

Patrick Bonfils chevauchait une monture dont les muscles saillaient sous une superbe robe poivre et sel. Il se sentait dans la peau d'un cow-boy chargé de canaliser un vrai troupeau, à cette différence près qu'ici chaque animal avait sa propre façon de réagir.

Les tapirs et les fourmiliers partaient comme des furies, à la manière un peu stupide des sangliers au milieu des bois. Ils filaient droit devant sans s'arrêter jusqu'à ce que le leader plonge dans une mare de boue ou s'effondre dans la brousse pour on ne sait quelle raison. La meute stoppait automatiquement. Les points d'eau, judicieusement placés sur le parcours, étaient autant de lieux de ralliement. Les girafes étaient les plus indisciplinées, s'égayant dans toutes les directions puis flânant parmi les buissons et les rares arbres qui offraient une pitance à leur hauteur. On avait hésité quant à inclure dans ce voyage si particulier les quatre rhinocéros. Compte tenu de la sagesse que leur accordait leur grand âge on avait pensé



qu'ils pourraient aisément de mêler au gigantesque troupeau qui s'étalait sur quatre bons kilomètres lorsque tout se passait à merveille - ce qui ne fut jamais le cas et ce, dès le deuxième jour. Les mastodontes semblaient retrouver une seconde jeunesse et n'avaient pas leur pareil pour partir dans la mauvaise direction.

Il fallut aller repêcher une bande de babouins particulièrement farceurs qui mettaient un zèle tout particulier à désorganiser l'ensemble de la troupe; inciter sans relâche les éléphants à poursuivre leur chemin, pensant être déjà parvenu à destination et grattant le sol desséché à la recherche d'on ne savait quoi. Les zèbres se montraient particulièrement dissipés. De plus, ils excitaient les montures de la bonne centaine de gardes qui encadraient cette ménagerie hors pair.

Un soir, à la faveur d'une éminence de la savane, Patrick Bonfils se tenait sur son cheval, embrassant d'un même regard un troupeau hétéroclite de plusieurs centaines de bêtes. Le soleil couchant révélait des contrastes saisissants. Les rares baobabs et eucalyptus projetaient leurs ombres comme pour délimiter leur territoire.

Mieux qu'une carte postale. Les odeurs de terre retournée par les sabots des animaux mêlées aux puissantes effluves de la brousse africaine l'enivraient autant qu'une dose d'opium. Les sons

qui s'échappaient du rassemblement autour d'un point d'eau invoquaient la vie originelle. Le paradis perdu. Tous les cris, les appels et les clameurs de la meute se rassasiant lui rappelaient son union avec la nature, plus forte que jamais auparavant. Il faisait partie du monde sauvage, les pieds bien plantés dans le sol aride et la tête dans les nuages avec pour seul chapeau l'immensité du ciel.

Le huitième jour un orage s'abattit sur cette gigantesque plaine africaine. On craint le pire pour les plus petits animaux de la troupe. Le fracas implacable du tonnerre et les zébrures des éclairs terrifiaient la plupart des animaux, en particulier les gazelles et les antilopes qui d'ordinaire se montraient d'un calme surprenant. Seuls la famille de rhinocéros semblait à l'aise parmi les éléments qui se déchainaient. Les gardes eux-mêmes n'en menaient pas large pour leur propre sécurité. Cet épisode fit néanmoins perdre quelques spécimens. On retrouva quelques semaines plus tard une poignée de singes perdus qui s'étaient réfugiés dans les fermes des environs. Les fermiers avaient donné l'alerte, ayant aperçu cette arche de Noé un peu particulière soulever un nuage de poussière à quelques lieues de leurs propriétés.

Les pertes demeuraient raisonnables et bien moins importantes que le stress d'un transport par camions n'aurait manqué de provoquer. Ce que

préférerait le plus Patrick c'étaient ces longues après-midi où il caracolait à la tête d'un immense troupeau de zébus, de gnous, de bêtes à cornes. Il avait le sentiment d'être revenu au temps magique du far-west où nul barbelé n'entravait des espaces sans limites. Souvent au cours de ces journées rythmées par des accélérations motivées par la poursuite de gazelles s'échappant de l'itinéraire ou de zèbres zélés puis de longues plages d'un calme d'avant tempête où l'on n'entendait plus que la rumeur de milliers de pattes foulant le sol et le souffle de centaines de museaux qui humaient l'air de la liberté, souvent Patrick stoppait sa monture et observait toute cette expédition peu banale, une équipée biblique, l'aventure d'une vie avec un sentiment de réconfort. C'est exactement là qu'il souhaitait être. Dans la poussière que la cohorte disparate élevait suite à leur passage, parmi les odeurs fortes, animales, vitales, ponctué de sons où l'homme n'était plus qu'un mammifère parmi d'autres. A égalité parfaite. Le paysage défilait lentement, au pas des bêtes. Un voyage vers les premières aubes de l'humanité, un retour aux valeurs primordiales, éternelles.

Durant ces journées sans problèmes majeurs, il repensait à sa seconde vie, commencée il n'y avait pas dix ans et qui lui avait offert des moments si intenses qu'aucun homme ne pouvait se glorifier

d'avoir vécu, dut-il vivre cent cinquante ans.

Six ans auparavant, tandis qu'il effectuait une plongée au large des Maldives, une crampe l'immobilisa par vingt cinq mètres de fond, entouré d'un paysage sublime habillé de coraux de toutes les couleurs et d'une multitude de petits poissons qui tournaient autour de lui sans comprendre. Il ne dut son salut qu'à l'intervention philanthropique d'un dauphin dont la curiosité l'avait poussé à venir renifler ce que ce poisson étrange fabriquait dans ces eaux transparentes. Le mammifère s'approcha jusqu'à toucher de son museau arrondi l'épaule droite du plongeur qui commençait à suffoquer. L'animal doté de l'une des intelligences les plus avancées du monde animal comprit que quelque chose ne tournait pas rond. La vraie intelligence tient davantage à la sensibilité qu'au raisonnement pur. Cela vaut pour n'importe quel mammifère, homme compris.

Les delphinidés ont une capacité d'empathie extraordinaire. Un delphinarium à Miami se sert de leurs dons particulièrement développés en matière d'euphonie et de consonance pour soigner les pathologies de doute de soi, les troubles de la personnalité et les dépressions. Ce même institut utilise ces animaux comme compagnons aux trisomiques et déficients mentaux divers. Dotés d'une sensibilité plus élevée que la moyenne, ils

s'accordent parfaitement avec les animaux marins, comme si un sixième sens les reliaient au-delà d'une simple connexion verbale ou même gestuelle. Les autistes se sentent en confiance avec eux, comme si un échange profond s'établissait en se passant du langage humain, source de tant d'incompréhensions.

Patrick Bonfils fut soulevé par quatre cent kilos de muscles, ramené et maintenu à la surface jusqu'à ce qu'il reprenne de lui-même ses esprits. Le dauphin appuyait doucement sur l'estomac du naufragé afin de vider ses poumons d'eau salée. Il sortit de sa léthargie dans une quinte de toux qui lui irrita la gorge tandis que l'animal veillait à le sauvegarder à flot. Il en avait gardé une impression de trouble, juste nuancée par le souvenir de sa rencontre avec l'ours. Il savait maintenant que les animaux étaient une chance pour l'homme et que, au sein de la nature, la coopération primait sur la compétition.

La troupe avançait lentement plein nord parmi la savane et la brousse sud africaine. Les nuits étaient fraîches et il n'était pas question de profiter de la chaleur des buffles qui dormaient en cercle. Les ruminants pouvaient se retourner pendant leur sommeil, écrasant celui qui aurait eu la mauvaise idée de venir se blottir contre eux. Emmitouflé sous

trois épaisseurs de couvertures, Patrick se souvint d'un hiver sibérien quatre ans auparavant. Il tentait de suivre une meute de loups afin d'en comptabiliser les effectifs et, au passage, étudier leur comportement face au réchauffement climatique, particulièrement prononcé dans ces grandes étendues gelées du nord de la Russie.

Il faut croire que sa rencontre avec l'ours lui avait conféré un sixième sens avec les animaux. Une journée où les vents tourbillonnaient en de puissantes bourrasques, sa tente, mal arrimée avait été emportée dans l'immensité des lieux. Sans cette protection, impossible de survivre à une nuit glaciale. Il avait aussitôt contacté la base située à plus de trois cent kilomètres. Les conditions météorologiques ne permettaient pas un décollage d'appareil. On allait envoyer deux motos neige en attendant que le ciel se calma. Il fallait tenir jusqu'à leur arrivée. Quelques heures par des températures de plusieurs dizaines de degrés inférieures à zéro, même à l'abri des rafales glaciales dans une excavation qu'il était parvenu à creuser tant bien que mal. Patrick fit des mouvements afin de ne pas se laisser engourdir. Mais le froid est un puissant anesthésiant. Sa conscience commença par se relâcher, son cerveau ne tarda pas à abdiquer et il s'endormit à quelques pas de la meute qu'il observait depuis deux semaines.

Chaque jour les loups se laissaient approcher davantage, tout en maintenant une distance de sécurité. Ce soir-là, alors que Patrick Bonfils laissait ses membres s'engourdir inexorablement dans la neige gelée que le blizzard égrenait en de minuscules billes de glace et qui allait devenir d'ici peu son linceul, la mère louve s'approcha. Toute la meute suivit, lentement. Repérant l'être inanimé qui la suivait depuis une demi lune, elle se coucha contre son flanc, ses fils et ses filles entourèrent cette forme bizarre, perchée sur ses pattes antérieures toute la journée et qui disparaissait sous une étrange toile vert bouteille la nuit venue. La chaleur des canidés avait empêché une fois de plus le nouvel ami des animaux de succomber à son imprévoyance. Au petit matin, les deux motos neige stoppèrent à moins de cent mètres de la meute. La louve s'était dressée sur ses pattes, son poil hérissé, les oreilles plaquées, montrant les crocs. Il aurait été impossible de venir secourir Patrick si celui-ci ne s'était pas levé et avancé vers les secours. La meute entendait bien le protéger face à tout envahisseur comme s'il faisait partie de la famille.

Au matin du seizième jour, cette migration inédite atteint une zone boisée. La contourner rallongeait d'au moins une semaine un parcours déjà

conséquent. Il fallait traverser coûte que coûte. On redoutait ce changement de cadre allait peut-être stresser les animaux, mais les boys qui encadraient le troupeau redoutaient une tout autre menace. Cette singulière arche de Noé allait pénétrer sur le territoire des hommes mangeurs d'hommes, tant redouté par quelques gardes africains qui avaient été bercés dans leur enfance par tant de contes ayant attiré aux dangereux cannibales. Les mangeurs d'hommes remplaçaient avantageusement le loup dans ces fables pédagogiques : apeurés, les gamins n'osaient trop s'éloigner des cases de la tribu. Patrick savait que tout cela n'était que légendes et galvaudage de l'esprit.

La forêt résonnait de cris inhabituels. Des oiseaux de la famille des psittacidés lançaient leurs imprécations face à ce remue ménage dont les éléphants et les deux rhinocéros étaient les plus ostensibles visiteurs. Des singes volaient de branches en branches, scrutant avec un mélange de méfiance et de curiosité cet improbable ménagerie. On avait bien eu raison de ne pas emmener les babouins, chimpanzés et autres primates parmi la troupe. Même les tapirs se tenaient à carreau. On avait même craint un moment que l'imposante troupe mette à sac un lieu riche en biodiversité. Toutefois tout semblait se dérouler à merveille. Les



animaux ont parfois de cette délicatesse qui fait faute à l'humain le plus distingué.

Juste après la pause de quatorze heures où les animaux ralentissaient habituellement, certains allant jusqu'à s'arrêter s'ils trouvaient un point d'eau, tandis que Patrick et ses deux collègues responsables du cortège étaient vaguement assoupis, on entendit un cri déchirant la torpeur de la mi-journée. Housman, les yeux exorbités et une frayeur inconnue le faisant trébucher comme un pantin parmi les racines des arbres, alertait d'une façon peu équivoque d'un danger imminent et sérieux. Avant même que Patrick Bonfils eut le temps de démêler les incohérences du discours haché du boy, les hommes étaient cernés par vingt cinq guerriers. On chuchota parmi les gardes qu'il s'agissait d'une tribu peu connue attachée aux Tsongas, vaste peuplade qui s'étend de l'Afrique du Sud au Mozambique et reconnaissable, outre leurs longues tuniques colorées ne reposant que sur une épaule et les magistraux colliers de perles de leurs femmes, à leurs scarifications sur le visage. Pratique héritée d'un lointain passé où la chasse au sauvage par les maitres négriers était courante, ces entailles et ces incisions les protégeaient d'une capture assurée. Aujourd'hui, elles sont un symbole de beauté et perdurent donc.

Les avis allaient bon train quant à la tribu qui

encerclait les quelques dizaines de gardes. Certains restaient confiants, mais la grande majorité se laissait envahir par les fables qui les avaient accompagné toute leur jeunesse.

On essaya de parlementer. Visiblement les sauvages ne comprenaient rien à rien, ne parlant entre eux qu'un idiome jusqu'ici inconnu (John, l'un des collègues de Patrick, avait des notions de linguistique assez sérieuses) et vociférant des imprécations envers les gardiens du troupeau qu'on se résigna à suivre ces prétendus mangeurs d'hommes. Les boys s'étaient déjà résignés à leur sort fatal. Les deux gardiens avaient encore l'espoir de s'entretenir avec le chef du village qui parlerait peut-être une langue connue, du moins qui les écouterait sûrement.

On déboucha dans une petite clairière où une demi-douzaine de huttes circulaires faites de branchages grossièrement entrelacés entouraient un petit espace de terre battue où était suspendue une marmite démesurée qui chauffait sur un feu vigoureux. Un vieil homme tournait inlassablement une sorte de longue pagaie, remuant un ragoût qui n'attendait plus que les morceaux de choix dont la petite troupe allait fournir l'essentiel.

Patrick regarda ses collègues avec appréhension. Ainsi c'était donc vrai, toutes ces légendes de mangeurs d'hommes? Il n'arrivait pas à y croire

mais l'intransigeance de celui qui paraissait être le chef ne leur laissait que peu d'espoir. Les six boys se répandaient déjà en vagues prières et lamentations diverses sur leur destin stoppé de la plus bizarre des façons. Fermement attachés à des pieux enfoncés dans le sol, les prisonniers attendaient le dénouement, à savoir que le bouillon qui allait les cuire fut tout à fait prêt. Déjà les mangeurs d'hommes s'étaient peint le visage et commençaient quelques danses annonçant de fabuleuses ripailles. Les femmes restaient calfeutrées à l'intérieur des huttes. Pas une qui ne montra le bout de son nez ou ses bracelets. On ne voyait pas un seul enfant courir non plus. Peut-être avaient-ils été emmenés par leurs mères dans un endroit écarté pour leur éviter le spectacle ignoble qui allait avoir lieu d'ici peu de temps.

Le vieux qui tournait inlassablement son imposante spatule stoppa tout net son mouvement. Il y eut une clameur parmi les sauvages. Les danses s'interrompirent. On vint, deux par deux, détacher les prisonniers et les emmener devant le chaudron. En le contournant, Patrick vit, horrifié, une large table posée sur deux tréteaux, dissimulée à leurs yeux par l'énorme chaudron jusque là. Un sauvage, le plus musclé de la troupe, aiguissait sur une large lanière de cuir bien tanné une machette dont la lame brillait au soleil de la fin de journée. Il n'y

avait plus d'échappatoire. Ils allaient tous finir dans l'estomac de ces hommes mangeurs d'homme. Patrick espérait juste que ses abattis leur donne une sérieuse indigestion suivie d'une dysenterie carabinée. Il eut l'insigne honneur d'être le premier à être allongé sur la table de bois où l'on pouvait encore distinguer les marques de machette et des stigmates de sang mal nettoyé. Il ne serait pas leur première victime. Le robuste sauvage leva sa machette dans un sourire de mauvaise augure. Il allait donner le premier coup fatal lorsque Patrick s'évanouit.

8.

Julie Charrier suivait l'avancée des événements par le biais de la presse locale. On en avait même causé dans le journal télévisé national. Juste une brève en fin de journal, coincé entre quelque récurrent massacre au moyen orient et les résultats sportifs qui semblaient réjouir hautement le présentateur. On peut le comprendre, l'excusait Julie. Toutes ces mauvaises nouvelles à longueur d'année. Ca doit miner le moral. Penses-tu lui rétorquait Simone, ses 80 000 euros par mois chassent les idées noires mieux qu'un tranquillisant.

Un collectif s'était créé pour tenter de comprendre l'incompréhensible. Comment pouvait-on délocaliser à la sauvage de la sorte? Deux délégués avaient été élus pour représenter l'ensemble des 150 employés de la fabrique face aux administrations, aux avocats de la firme. Maître Lefort représentait les plaignants. Il y eut un procès en l'absence remarquable et remarquée des principaux responsables. On appelle ça en langage judiciaire être jugé par contumace. En dehors de ce nouveau mot, Julie n'apprit rien de tangible. Tout le monde, y compris même le juge, semblait outré par l'attitude pour le moins cavalière des prévenus évaporés on ne savait où. En réalité, le montage financier de la manufacture compliquait

singulièrement les recherches. Rachetée il y a huit ans, cette entreprise familiale appartenait à un consortium international qui se ramifiait dans toutes les directions, passant par des états peu scrupuleux en matière de déclaration au registre du commerce et d'imposition. On fit citer quelques témoins qui n'avaient pas grand-chose à révéler. Même le gérant, Monsieur Van De Minck, semblait n'être au courant de rien. Et c'était bien probable. Il n'était qu'un rouage de plus dans cette machine opaque que sont devenues les entreprises dirigées par une simple signature au bas de documents obtus. Tout comme les trois cadres qui faisaient tourner l'usine, il semblait dépassé par les événements. Julie qui l'avait toujours vu enrobé d'une arrogance à la limite du mépris, se pavaner dans les ateliers aux côtés de clients à qui il fallait montrer le meilleur (prévenus de leur visite, on astiquait toutes les machines la veille et même les allées étaient frottées à un tel point qu'on aurait pu y manger à même le sol). Le jour de son témoignage devant la quatrième chambre de justice de Roubaix, Armand Van De Minck était chiffonné, mal rasé, le cheveu désordonné et la cravate de travers. Son regard lointain et arrogant au temps de sa splendeur n'était plus qu'une faible lueur de bougie sur le point de s'éteindre tout à fait. On lisait sur son visage plusieurs nuits d'insomnie et sa

silhouette de buveur de bière avait fondu en l'espace de quelques semaines. C'était le seul point positif. Lui non plus ne comprenait pas ce qui était arrivé.

En somme, le procès ne donna rien de tangible. Et tout continua comme avant, avec 150 personnes au chômage de plus sur la commune. Et c'était une assez mauvaise nouvelle pour Jean Louis Rudier, le maire communiste, à moins d'un an de nouvelles élections. Mais, pas plus que les instances de l'état, il ne se révéla de la moindre utilité pour le collectif qui luttait pour faire entendre ses droits. La presse, même locale, abandonna l'affaire au bout d'une semaine lorsqu'elle eut un nouvel os à ronger, en l'occurrence un nouveau projet autoroutier et son cortège de manifestants écologiques, une déclaration à l'emporte pièce du ministre des transports déclenchant ipso facto une réaction de transporteurs routiers entendant bien défendre leur morceau de steak et la venue d'un cirque qui posait quelques problèmes sanitaires. De son côté, Raymond Pelletier, le journaliste qui avait paru s'engager durablement aux côtés des nouveaux sans emploi, partit enquêter sur un drame lié à la pédophilie dans un évêché situé dans les toutes proches Ardennes et dont tous les médias se repaissaient déjà. On ne le vit plus et les appels téléphoniques restèrent lettre morte. Apparemment

les gens préféraient qu'on leur parle d'abjects faits divers et de football que de combats sociaux dépassés. Un secrétaire de mairie leur conseilla même d'empocher la prime de 15 000 euros que leur avocat avait réussi à négocier avec le groupe financier apparemment en charge du dossier.

L'ensemble des ex employés refusa tout net à l'annonce de ce pot de vin déguisé. Un temps de réflexion avait fait émerger une autre idée, solidaire et pleine d'espoir : 15 000 euros multiplié par 150 employés, cela donnait 2 millions 250 mille. De quoi investir dans un nouveau projet. Tout le monde applaudit ce projet collectif qui respirait la camaraderie et l'union des faibles face au mépris des puissants, entouré d'un relent post soixante-huitard. Puis une voix demanda timidement quel en serait l'objet. A part façonner des gamelles, personne ne savait rien faire d'autre parmi la troupe. On répondit, outré, que des savoirs faire existaient en dehors des heures travaillées. Mais les hobbies étaient trop disparates pour constituer un plan d'ensemble, trop hétéroclites pour s'unir dans une force commune. On opposa quantités d'égoïsmes face à ce beau projet qui tomba tout naturellement l'eau. Il semblait que rien ne pouvait se résoudre dans ce coin oublié de la marche du monde et les laissés pour compte allaient grossir les rangs des désenchantés qui mûrissaient de forts



ressentiments sans rien tenter pour s'en sortir. Finalement, une bonne moitié des ex-employés acceptèrent la prime revue à la baisse et 60 intentèrent un nouveau procès. Mais leur brillant avocat venait à son tour de les laisser tomber, jugeant que la cause ne valait plus la peine de prolonger le combat. Au milieu de toute cette déliquescence programmée, Julie ne savait plus quel parti choisir. Fallait-il se résigner? Accepter que quelques uns décident pour l'ensemble? Était-ce vraiment ça, la démocratie? Courber l'échine et donner ses plus belles années pour que les richesses du monde finissent dans les poches d'une minorité qui était bien née? Finalement, il n'y avait pas beaucoup de différence entre ce monde globalisé et l'époque des rois et des seigneurs d'avant 1789.

Elle se mit en quête de travail. Mais la situation avait changé. Les conditions n'étaient plus les mêmes que lorsqu'elle était entrée dans cette usine, sa jeunesse pour tout bagage. Elle n'avait même pas passé d'entretien d'embauche, cela c'était fait tout naturellement. En moins de vingt ans, tout était bouleversé. Elle courut d'une agence d'intérim en agence d'intérim; elle envoya quantité de lettres, toujours sans réponse. Elle faisait face à un mur. Trop vieille, pas assez qualifiée, n'ayant pas le profil, pas les diplômes, pas la motivation. Comme s'il fallait montrer que passer huit heures par jour

dans un atelier était la panacée, l'idéal de tout être humain.

Dégoûtée par ce monde dans lequel elle ne se reconnaissait plus, elle s'enferma pendant deux semaines. Elle grignotait, vautrée devant la télé. Là non plus, ce n'était pas une vie. Alors, elle prit sa première grande décision. Elle fourra une brassée de vêtements dans un grand sac de voyage et remplit toute une valise à roulettes de ce qui avait de la valeur à ses yeux dans ce petit appartement triste, sombre et médiocre.

En partant, elle ne prit même pas soin de fermer à clé. Elle n'avait plus besoin de clés dans sa nouvelle vie. Juste d'une résolution sans faille. Elle gagna la gare et prit un billet sans retour. Jamais plus elle ne remettrait les pieds dans cette cité où la grisaille et la désolation se partageaient un quotidien écrit d'avance.

A Paris, elle changea de gare et s'enfuit plein ouest. En gare de Brest, les embruns venus du grand large faillirent la faire suffoquer. De grandes rafales de vent l'ébouriffait, mais elle savait qu'un nouvel épisode de sa vie commençait. Elle loua un petit bateau en se rappelant les conseils de sa sœur en ce qui concerne la navigation. Elle reconnut Ouessant et l'île où elle allait commencer une nouvelle vie. Son île.

9.

Lorsque Elsbeth reçut une lettre qu'elle ne s'était pas envoyée elle-même, elle fut saisie, comme pétrifiée d'effroi. Sa routine quotidienne venait d'être bousculée et elle n'imaginait pas toutes les conséquences que cela allait engendrer. Une simple lettre peut parfois métamorphoser durablement la vie d'une personne.

Elle était assise à sa petite table, décachetant les trois lettres quotidiennes, se repaissant de ses propres mots; ce jour-là une étudiante qui venait de la découvrir dans un film magnifique, un industriel lui proposant de l'engager pour jouer le rôle de sa compagne lors de diners d'affaires et une vieille dame à qui elle fleurissait les derniers jours. Puis il y avait eu une quatrième lettre. L'enveloppe, bleue ciel, était de la même texture et aux mêmes dimensions que celles qu'elle utilisait mais elle ne reconnaissait pas son écriture sur l'enveloppe. Elle l'ouvrit avec une pointe de crainte, les battements de son cœur s'étaient imperceptiblement accélérés comme lors d'un rendez-vous important, sa gorge était devenue sèche d'un coup et ses doigts commençaient à trembler légèrement.

Elle déplia délicatement les deux feuillets de la taille d'une demi page. Une écriture fine et élégante aux jambages déliés, souple, aux beaux arrondis. Il

y avait de la grâce dans cette calligraphie, de la distinction et du maintien. Une écriture royale. Ce qu'elle disait n'en était pas moins troublant. Les phrases, bien tournées, laissaient entendre que cet admirateur n'était pas simplement un courtisan. Il n'attendait rien en retour, ne proposait pas davantage. Juste quelques phrases distinguées offertes en un bouquet de mots choisis. On sentait une bienveillance à mille lieues de toute compassion ou obséquiosité qui sont l'apanage des missives de groupie naïve ou de flagorneur intéressé. Elle laissa retomber la lettre et resta immobile, fixant le mur de la petite cuisine. Elle se sentait tout à coup épuisée, comme vidée de l'intérieur. Il n'y avait pourtant rien de significatif dans cette simple lettre. Sauf qu'elle émanait d'une autre personne qu'elle. Ce constat tout bête la plongea dans d'étranges pensées.

Elle voulut chasser ces idées de sa tête en vaquant à ses occupations quotidiennes. Elle rangea les quatre enveloppes dans son armoire à correspondance. Elle prépara son déjeuner : de la lotte aromatisée de citron frais, d'épices orientales et de quelques amandes accompagnée d'une salade de saison : laitue, radis, carottes râpées, tomates en fines lamelles. Son dessert était tout simple. Un yaourt fermier qu'elle démoulait de son pot sur une soucoupe puis qu'elle inondait de coulis de

framboise fait maison. Surveillant la cuisson du poisson en papillote, elle feuilletait un magazine américain traitant du théâtre. Elle dégusta son appétissant déjeuner en jetant de furtifs coups d'œil par l'étroite fenêtre qui laissait voir le fameux jet d'eau du Lac. Elle distinguait les allées et venues des habitants de ce quartier bien tranquille. Madame Lampion qui revenait de son travail à la maternité, garait sa petite voiture bleue devant le portail de sa maison située plus haut sur le trottoir d'en face. Le père Simon qui rentrait de sa balade à pied quotidienne qu'il vente, qu'il pleuve à seaux ou même qu'il neige. Elle l'imaginait parcourant exactement le même circuit, ponctuel comme une montre Suisse. Il y avait les deux enfants Da Cruz qui rappliquaient du collège. Un grand dadais à qui l'on aurait donné aisément trois ans de plus que son âge et sa petite sœur qui n'avait pourtant que un an et demi de moins que lui. Lui marchait toujours trois pas devant elle, vouté sur un cartable volumineux. Elle accompagnait les grandes enjambées de son frère en trottinant de son mieux, l'air concentré et ses nattes battant la mesure. Elsbeth sourit. Elle aimait la régularité de ses voisins, comme des horloges qui vous rassurent, des points de repère immuables qui l'enchâssaient dans une vie sans trouble. La nouveauté, l'inconnu, l'inattendu la mettaient mal à l'aise.

Bien qu'elle se forçait à ne pas y penser, la lettre incongrue ne cessait de déverser ses mots inoffensifs, délicats et ses phrases élégantes, idéalement tournées dans sa tête. Même lorsqu'elle se rendit au parc au bord du lac en début d'après-midi tandis que le soleil semblait prendre le dessus, elle ne pouvait s'empêcher de ressasser les termes simples et amicaux de la lettre. En rentrant, elle s'arrêta devant la boulangerie Culoz pour acheter un mille feuille, la seule pâtisserie qu'elle ne parvenait pas à réussir à la perfection mais dont elle raffolait.

Il était maintenant dix huit heures quarante. Elle s'était attablée comme à son habitude pour répondre à ses admirateurs; en réalité elle écrivait les trois lettres qu'elle posterait le lendemain et qu'elle recevrait deux jours plus tard selon cette routine postale mise en place depuis des années. C'était un rituel. Ce soir, elle allait se glisser dans la peau d'une femme du grand monde qui lui confierait son admiration pour son talent non galvaudé, son intégrité en toutes choses comme de n'avoir pas succombé aux sirènes du mercantilisme ambiant, de ne s'être pas avilie à associer son nom et son talent à de vulgaires publicités et autres marchandages de bas étage, d'être restée par delà toutes ces années une femme digne et respectable. Ensuite, elle se métamorphoserait en un ancien

colonel de l'armée britannique qui, au soir de sa vie, lui avouerait sa passion dans une lettre enflammée qui la ferait rougir une première fois quand elle allait l'écrire et une seconde fois quand elle la lirait, le cœur battant. Enfin, elle pensa devenir le temps d'une simple missive un jeune pensionnaire de la comédie française qui lui demanderait conseils et recommandations sur son métier, son art dans une prose empesée et timide.

La nuit se répandait déjà au dehors lorsqu'elle mit un point final à cette correspondance à sens unique. La lettre incongrue restait sur la table, semblant la narguer. Que faire? Comment réagir. Tel cas ne s'était jamais produit en définitive puisque les dernières véritables lettres d'admirateurs bien réels, elle les avaient reçues lorsqu'elle n'était encore qu'une enfant. D'autres personnes se chargeaient d'y répondre à sa place. On lui demandait simplement de parapher quelques photos prises lors d'une séance particulière. Une étrange bouffée de nostalgie vint recouvrir ses pensées comme une première neige.

Le premier film connaissait déjà un joli succès partout en Europe et les lettres parvenaient par sacs entiers. Lorsqu'on présentait le film en province, on demandait toujours à voir la petite Heidi, on voulait sa photo en souvenir.

On l'avait faite venir en studio toute une matinée.

Là, devant un paysage de montagnes suisses peint, foulant une herbe synthétique et devant caresser un chien qui n'était pas celui du film même s'il lui ressemblait étrangement, elle avait posée pour l'éternité. Elle conservait encore quelques clichés dans un vieux carton. Elle se rappelle avoir été déçue à l'époque que l'on puisse ainsi bernier ses adulateurs qui devaient penser que la photo avait été prise tout là-haut sur la montagne avec le vrai chien qui partageait ses aventures.

Ce soir, mal éclairée par une faible ampoule cacochyme, elle méditait. Que fallait-il faire? Ignorer purement et simplement cette lettre insolite? Poursuivre ses habitudes comme si de rien n'était? Y répondre? Mais que dire? Il lui semblait ne plus maîtriser un pan de sa vie et cela la déstabilisait. Elle se rendit compte que, tout compte fait, sa vie roulait sur de bons rails. Un petit train-train quotidien que rien ne venait déranger, à part un léger retard du père Simon, un changement d'horaires de madame Lampion ou une nouvelle tenue chez les enfants Da Cruz. Elle s'était endormie dans une routine qui la berçait doucement. Sa vie n'était aventureuse que dans ses rêves. Et encore! Ne rêvait-elle pas de gloire mondiale, de tournages au bout du monde, donnant la réplique aux acteurs les plus en vue, aux actrices les plus resplendissantes, voyageant d'un bout à



l'autre du monde en avant-premières, diners de galas et soirées en grande pompe. Sa vie, elle la vivait par le biais de ses songes et de lettres écrites par elle-même à raison de trois par jour. Pas une seule dérogation à cette habitude idiote.

Elle chercha un nom, une adresse. Il n'y en avait pas. L'inconnu (l'inconnue?) avait-il oublié ou tout simplement ne désirait-il pas de réponse? Cela la troubla davantage. A la relire une nouvelle fois, elle se rendit compte que ce n'était pas une lettre d'admirateur banale. C'était plutôt une lettre d'un ami qu'on a perdu de vue et qui demande simplement des nouvelles. Le correspondant inconnu ne la dressait pas sur un piédestal pas plus qu'elle lui demandait une faveur. Elle ne lui voulait que du bien.

Une semaine passa, sans histoire. Une semaine de bruine, de lourds nuages, puis, brusquement, d'un soleil éclatant, brûlant, stoppé net par une averse glacée. Le temps se dérégla. Ils l'avaient dit à la télévision. Mais tout ce que disent les journalistes... Elle était bien placée pour savoir que cela ne vaut pas parole d'évangile.

Un Mardi matin, il y eut à nouveau quatre lettres dans sa boîte. Prise d'une curiosité de midinette, elle ouvrit aussitôt cette intruse. Son auteur restait toujours dans les mêmes dispositions, ne demandant rien, offrant simplement sa sympathie

sans condition. Ses termes étaient généraux et interchangeables, une prouesse de tournures qui n'impliquaient jamais son auteur, une vraie performance ne dévoilant rien des intentions de ce mystérieux anonyme. Comme un discours politique qui ne froisse personne et fait l'unanimité. Seul changement : elle était cette fois signée et portait une adresse.

Elsbeth ne put chasser de son esprit cette lettre tout l'après midi. Ses mots et ses phrases ricochaient dans sa tête pendant qu'elle arpentait un parc de la ville lors d'une promenade machinale, dictée par aucun besoin si ce n'est celui de prendre l'air. Elle ne remarquait plus le temps qu'il faisait, les enfants qui se coursaient dans les allées, les mamans poussant leur landau d'un air réjoui, ce vieux couple attendrissant qui marchait au ralenti bras dessus bras dessous. Elle ne faisait pas attention aux pigeons et tourterelles qui venaient picorer dans les plates-bandes et ne s'envolaient dans un bruyant bruit d'ailes qu'au moment où vous alliez mettre le pied dessus.

Il était maintenant dix neuf heures. Attablée comme chaque jour, elle n'avait pas décacheté les trois autres lettres. Elle n'avait pas entamé son rituel de fausses réponses. Elle restait assise devant la lettre de l'admirateur mystérieux ne sachant que faire. La demi feuille était dépliée devant elle.

Le jour déclina. La nuit vint. Ce soir-là, elle ne mangea pas. Ni la pomme de la variété Gala (les meilleures à son goût), ni le yaourt aromatisé à la vanille qu'elle prenait chaque soir, en buvant à petites gorgées une infusion tilleul/menthe bouillante.

Sans qu'elle ne s'en aperçoive, sa vie avait commencé à changer.

Le lendemain elle reçut ses trois lettres quotidiennes. Elle avait toujours l'esprit obnubilé par cette missive qui attendait désormais une réponse puisqu'une adresse avait été lâchée. Elle vaqua à ses occupations habituelles sans y attacher la moindre importance comme un automate vaquant à ses occupations sans s'en rendre compte. Toutes ses pensées se focalisaient sur cette mystérieuse Annie Sirvodi, habitant sur les hauteurs de Genève.

Le lendemain, elle ne reçut aucun courrier, n'ayant pas sacrifié au rituel de sa correspondance boomerang depuis deux jours. Elle se leva très tôt. Prit un copieux petit déjeuner à la place de son thé et ses trois biscottes quotidiennes. A 8h30, elle attendait le bus numéro 27, celui qui desservait la grande banlieue Genevoise. Elle descendit à Divonne les Bains, place de l'église. L'adresse stipulait rue du Maréchal Joffre. A cet intitulé elle se rappela qu'on était côté français dans la célèbre

ville d'eau. Elle marcha un bon quart d'heure avant d'entamer une rue qui donnait plutôt l'air d'une belle allée, bordée d'une rangée de tilleuls en fleurs qui parfumaient un air calme et tranquille. Il y avait une ambiance suisse qui régnait ici, à quelques hectomètres de la frontière. De part et d'autre de la chaussée aux larges trottoirs, d'imposantes haies, parfois un muret, entrecoupées de hautes grilles dissimulaient des demeures qu'on imaginait majestueuses et régnant sur des parcs dont seule une fontaine venait troubler la paix profonde. Le numéro 58 ne détonnait pas de l'ensemble.

Une grille en fer forgé qui avait vécu, les écailles d'une peinture demandant à être rafraîchie lui donnaient un certain cachet. Un muret servait de base à une haie touffue dont Elsbeth ne put deviner la composition. Elle jeta un timide coup d'œil au travers des barreaux décrépits. Cela ne la renseigna pas davantage. Une allée sillonnait entre de beaux pins, séquoias et châtaigniers. Le manoir, puisqu'il ne pouvait en être autrement, se déroba à la vue du premier venu. Pour vivre heureux, vivons cachés. C'est ce que pensa immédiatement Elsbeth. Elle revint à son arrêt de bus. Elle n'était pas plus avancée. Une richissime lady, sûrement aussi âgée qu'elle, avait entamé une correspondance. Mais pourquoi? Et dans quel but?

Ce soir là, elle contempla les deux lettres reçues à

une semaine d'intervalle. Elle ne savait que faire. Répondre? Oui, mais pour dire quoi.

Le lendemain, elle ne cessa de penser à sa vie. Un rapide succès à l'aube de l'adolescence et, elle devait bien l'avouer, pas grand-chose ensuite. Son ambition de devenir une grande actrice dirigée par les plus prestigieux metteurs en scène, donnant la réplique au gratin du monde du cinéma, n'avait pas été concrétisé. Elle avait bien participé à deux ou trois tournages mais jamais en qualité de vedette. Elle avait joué une poignée de pièces de théâtre, en amateur. Elle devait se rendre à l'évidence : elle avait rêvé sa vie. Ne l'avait pas vécue vraiment. Par procuration du jadis succès d'une petite fille qui lui était devenue étrangère. Mais elle n'était pas encore prête à le reconnaître. Elle fit cependant un premier pas en prenant sa plume et tenta de répondre aux deux lettres provenant d'une cité voisine.

Son cœur battait plus fort que d'habitude lorsqu'elle glissa l'enveloppe bleue dans la fente de la boîte postale. Cette fois, elle savait pertinemment qu'elle ne recevrait pas cette missive, ni dans deux jours, ni jamais. Elle se sentit soudain seule et affolée. Qu'allait-il advenir? Qui était cette Annie Sirvodi? Que lui voulait-elle?

En ayant tout cela en tête, elle avait rédigé une réponse passe partout, un peu dans le style des

lettres reçues. Elle remerciait cette amie (oui, elle avait pesé le pour et le contre et avait décidé de lui accorder son amitié, sans contrepartie) de l'intérêt qu'elle lui portait. Elle lui souhaitait le meilleur dans ses projets et pour sa vie. Elle n'ajouta pas une photo dédicacée. Elle n'en voyait pas l'utilité. C'eut été un peu déplacé même. Juste quelques lignes et advienne que pourra.

Il se passa une longue semaine avant qu'Elsbeth ne découvre une nouvelle lettre dans sa boîte. Elle était à peine plus longue que les deux premières et toujours écrite dans le même style, toute de sympathie à peine retenue, comme lorsqu'on donne une poignée de main distraite ou un baiser où les lèvres se contentent de simuler, comme si on l'étreignait sans vouloir la serrer, de peur de l'étouffer.

Ainsi débuta une correspondance qui, à l'instar d'une amitié naissante, allait prendre de la place. Toute la place. Et forcément, changer de fond en comble le quotidien d'Elsbeth et sa façon de voir les choses, les gens, le monde et en premier lieu sa manière de vivre.

10.

Le cerveau humain n'est pas une machine à penser et calculer qu'un simple interrupteur permet de mettre sous tension ou d'arrêter selon notre bonne volonté. Les neurones s'activent même quand on ne veut rien faire. Se débrancher totalement est impossible, à moins d'avoir recours à une méditation très poussée. Certains chamans indiens sont capables, dit-on, de ralentir leurs pulsations cardiaques jusqu'à quelques battements par minute. Ils peuvent, au prix d'un entraînement régulier, chasser toute pensée impure, se concentrer sur une infime idée, mais ne peuvent pas annihiler la raison. S'il est donc possible de réduire au minimum l'activité cérébrale, il n'est aucunement question de la supprimer totalement. Il est impossible de ne penser à rien.

Philibert Merlier avait un moteur de Ferrari sous son crane. Jardiner à longueur de journée pour la commune ne résolvait en rien ses préoccupations écologiques. C'était un bien piètre dérivatif. De plus, chassez le naturel il revient au galop. Il ne pouvait s'empêcher de calculer, d'analyser, de synthétiser. Ainsi il avait décidé de s'amuser un peu puisque, à ses yeux du moins, tout espoir pour la sauvegarde de l'humanité était consommé. Etant donné que nous avançons à une vitesse effrénée

vers notre propre cataclysme, autant passer ces derniers siècles du mieux que l'on pouvait. Puisqu'on s'était engagé dans la voie du progrès, du toujours plus, depuis deux siècles et qu'on en constatait chaque jour l'impasse tout en s'enlisant davantage dans les inégalités, la pollution et le gâchis, pourquoi ne pas tenter autre chose?

Il reprit ses notes et ses recherches en physique et mit au point un appareil tout simple qui transformait l'humidité contenue dans l'air en eau potable. L'appareil pouvait produire deux litres d'eau par nuit même dans une atmosphère particulièrement sèche, celle d'un désert par exemple. L'idée était géniale. Tous les industriels le reconnaissaient mais pas un ne voulait investir dans cette solution simple contre le manque d'eau dans les pays africains. Produire certes, mais qui allait payer? Tous étaient d'accord pour vendre, pas pour donner.

L'argent, toujours l'argent.

Il s'était découvert un intérêt pour les bactéries après avoir suivi un reportage au milieu d'une nouvelle nuit d'insomnie sur une chaîne câblée. En quelques manipulations, il était parvenu à mettre au point un germe capable de dissoudre les matières plastiques. Facile à cultiver, simple d'emploi : il suffisait de pulvériser une solution aqueuse comme n'importe quel pesticide sur les déchets plastiques.



Les industriels seraient ravis : peu d'investissement (la mise en culture des bactéries serait du ressort de la recherche publique, financée par l'état), un marché aussi vaste que l'océan (souillé) et des marchés miraculeux. Cette fois-ci, c'est Philibert qui abandonna sa géniale idée. Cela ne ferait que renforcer la boulimie de matières plastiques en offrant un prétexte à ne rien changer à notre façon de vivre en surrégime. Réparer n'était pas la solution, rafistoler ne résolvait rien. Il fallait agir à titre préventif. S'occuper des causes plutôt que soigner les conséquences.

Dépité, il s'était alors tourné vers la répression. Avec quelques outils informatiques qu'il manipulait avec autant d'aisance qu'un joueur de basket peut driller avec un ballon ou qu'un équilibriste met à évoluer sur un fil, il avait lancé une sorte de réseau de piraterie. Ses cibles : les pays et les entreprises qui polluaient la planète. Eco-warrior nouvelle formule. Lui ne s'enchaînait pas aux arbres pour préserver les forêts primaires. Il ne libérait pas les animaux maltraités dans les zoos ou promis à un avenir incertain dans les laboratoires de recherche. Il n'organisait pas de boycott envers les sociétés polluantes. Il ne faisait pas signer de pétition contre le laisser aller des institutions étatiques. Il était le justicier informatique de ceux qui subissaient la pollution au

quotidien.

Il était un nouveau genre de mercenaire : on le contactait pour qu'il venge ceux et celles qui étaient spoliés. Il agissait donc masqué et anonyme. Personne ne devait savoir qui il était ni d'où venait sa vengeance. Les armes de ce guérillero écologique étaient toutes simples. Soit il infectait le système informatique de l'entreprise peu scrupuleuse en matière d'environnement par un virus qui s'attaquait principalement à la comptabilité, mais cette solution s'avérait la plupart du temps archaïque. Les établissements s'étaient tous dotés d'anti-virus efficaces et la menace était trop visible. Soit il effectuait des mouvements bancaires qui s'entrechoquaient, mettant la comptabilité dans une situation de détresse. Un simple leurre car l'argent n'était que potentiel, mais qui avait puissance de réalité dans ce monde de plus en plus virtuel. Le maquisard anti-pollution s'avancait donc masqué. Impossible de remonter jusqu'à lui. Il avait le pouvoir de l'anonymat, de l'irréalité dont jouissait tous les réseaux informatiques. Il frappait quand il voulait, où il voulait. Sans adresse, comme un fantôme, partisan effectuant ses sabotages dans l'ombre, au bénéfice d'un trouble organisé. Mais tout cela ne le rendait pas davantage joyeux. User de la répression ne lui procurait pas de satisfaction. La vengeance n'a

jamais apporté le bonheur. Œil pour œil, dent pour dent était une maxime trop simpliste pour des cerveaux évolués comme les nôtres, à fortiori pour le sien. Son esprit était toujours autant sombre. Il ne comprenait plus le monde tout simplement parce qu'il le comprenait trop bien.

Sa plus grande fierté était la mise en route d'une association qui agissait, elle, au grand jour et à grand renfort de publicité, d'articles élogieux et de reportages enthousiastes.

Rando-Net proposait des circuits de marche un peu particuliers. Tel jour à telle heure, habituellement aux aurores, on se donnait rendez-vous à un point précis : la place d'une église, un parking au centre-ville, une aire de pique-nique... Il n'y avait pas de chronométrage, aucun classement. Il ne fallait surtout pas courir. Chaque participant recevait un énorme sac poubelle lors de son inscription. On répartissait les bénévoles sur une dizaine de circuits qui s'entrecoupaient, se rejoignaient, de dédoublaient, quadrillaient un secteur donné. L'ordre était donné de remplir de déchets son sac. Le gagnant était celui qui avait réalisé la meilleure collecte, la plus volumineuse. Une balance était érigée comme seul juge de paix à l'arrivée. Des points bonus étaient accordés aux découvreurs d'objets les plus polluants. On se dispersait pour deux, trois, quatre heures. Parfois plus. Les plus

valeureux revenaient avec deux sacs gonflés de bouteilles plastique en tout genre, de paquets de cigarettes de toutes les marques, une vraie collection de cannettes de bière ou de soda, de divers papiers et journaux dignes d'une véritable maison de la presse moderne, d'emballages de fast-food bien gras, des cassettes magnétiques déroulant leurs rubans tels des serpents minuscules se lovant au soleil. Une foule d'objets parfois en très bon état, parfois carrément insolites. Les revues porno n'étonnaient plus. En revanche, une petite mamie avait déniché une télécommande en bon état de fonctionnement, un jeune homme une édition en poche d'A la Recherche du Temps Perdu de Marcel Proust, un cadre particulièrement dynamique avait mis la main sur un robot mixeur, un gamin avait dégoté toute une série de figurines Pokémon pour son plus grand bonheur. C'était mieux que les vide-grenier organisés régulièrement à longueur d'année. Une mère de famille avait même trouvé un joli billet de cinquante euros.

Rando-Net ne se contentait pas de dépolluer sentiers de randonnée et rives de ruisseaux, l'association revendait les recyclables à une usine de retraitement. Elle pouvait alors offrir des cadeaux somptueux aux meilleurs de ses adhérents, aux plus valeureux de ces chasseurs-cueilleurs modernes : vélos fabriqués en France avec des

matériaux respectueux de l'environnement aux plus jeunes, bons de réductions pour isoler sa maison, s'équiper d'un chauffage intelligent, parfois même offrant entièrement ces améliorations dans un seul et unique but : moins polluer.

L'association était un succès mais Philibert restait toujours aussi taciturne. Son trop grand entendement et une sensibilité aussi pointue que son intelligence entraînaient un état d'insatisfaction, un air morose, une attitude amère. Il se rendait bien compte que ni ses actions en faveur de la dépollution des sentiers et chemins (goutte d'eau dans un océan de détritiques - à chaque objet récolté, dix, vingt, cent autres étaient jetés sans scrupule ni état d'âme) ni ses représailles masquées contre les sociétés, les consortiums, les multinationales, parfois les états qui agissaient contre l'environnement ne pouvaient lui apporter un bonheur dont tant de ses semblables jouissaient. Heureux les simples d'esprit. Et c'était parfaitement vrai dans le cas de Philibert.

Rando-Net et Feeloo (inspiré par le Phil de Philibert et la sonorité « ou » en anglais - « philou » pour filou, pirate moderne oeuvrant pour un monde meilleur, Robin des Bois de l'écologie) ne comblaient pas ce cerveau qui réfléchissait trop, qui calculait même en dormant, qui était sa punition d'être sur Terre.

Il avait revu cet aveugle à qui il avait donné le bras un matin il y a deux mois. Le personnage l'intriguait. Dans sa courte vie, il avait déjà été amené à croiser des handicapés et un trait revenait en commun : ils étaient tous, à un degré plus ou moins élevé, dépendants des autres moralement, toujours en attente, en demande d'affection ou simplement d'une présence, d'un soutien. Particulièrement en ce qui concernait les déficients visuels ou encore les malentendants. Ils donnaient l'impression, la plupart du temps avérée, qu'ils s'accrochaient aux autres, qu'ils accaparaient le peu d'attachement qu'on pouvait leur procurer. Philibert les voyait comme autant de sangsues prêtes à aspirer toute votre énergie, exiger tout votre temps.

Adrien Voisin était la fameuse exception qui confirmait cette règle. Il n'était pas en manque d'attention de la part des autres. Tout au contraire, c'est lui qui offrait son temps, ses services, sa sollicitude et son obligeance à tous ceux et celles qu'il avait le bonheur de croiser. Il ne s'agrippait nullement à la moindre main tendue. Il donnait le sentiment de n'avoir besoin de personne, qu'il ne pouvait s'épanouir qu'en rendant service, en s'impliquant. Il existe des individus qui ne peuvent s'empêcher de faire des cadeaux pour exister aux yeux des autres. Lui offrait sa sollicitude et son

aide. C'était sa façon d'être. Ce n'était pas lui l'handicapé mais le monde entier et il mettait un point d'honneur à combler les lacunes de chacun. S'il ne voyait pas les gens comme la majorité, il les discernait mieux encore. Privé de vue, mais pas de générosité, d'altruisme. Le monde entier souffrait, pensait-il, d'un handicap bien plus sérieux : celui du manque de cœur. Indifférence et égoïsme largement répandus dans toutes les couches de la population, des moins riches aux plus nantis.

Philibert n'arrivait pas à bien cerner Adrien. Son entendement du monde s'avait rien à envier à celui du malvoyant. Il partageait cette sensibilité, cette perspicacité qui lui permettait de cerner au plus juste une personnalité et de comprendre les comportements les plus étonnants. Il laissa tomber et se laissa porter par la formidable joie de vie du malvoyant.

Fidèle à son habitude, Philibert dissertait sur le probable inversement du Gulf Stream, ce courant marin qui permet à l'eau polaire de descendre le long des côtes américaines, de se chauffer au soleil équatorial avant de remonter plein nord et baigner les côtes de l'Europe de l'ouest d'un courant chaud. Cela expliquait qu'à latitude égale, New York subissait des hivers rigoureux tandis que Bordeaux jouissait d'une tiédeur méditerranéenne. Avec la fonte massive de la banquise, les eaux de

l'Atlantique allaient se modifier en salinité. L'eau douce et froide, plus lourde que l'eau salée, s'enfoncerait dans l'océan, modifiant cet important courant marin. Adrien, voyant toujours le bon côté des choses, se réjouit que la côte Est des Etats-Unis bénéficie d'un climat plus doux mais Philibert enchainait déjà sur les conséquences désastreuses pour le plancton, nourriture de base des poissons. Toute la chaine écologique allait en pâtir une fois de plus et, au final, l'homme en subirait les désastreuses conséquences. Adrien n'avait pas eu le temps d'émettre la moindre objection que l'écologiste convaincu repartait en campagne. Les fameux alizées soufflant d'Afrique vers le Brésil pourraient, eux aussi, être touchés. L'importante déforestation en Amazonie perturbait déjà le cycle des précipitations : il pleuvait moins dans cette partie nord du sous-continent américain. Cela affectait les courants d'air qui, à leur tour, jouaient sur les courants marins entre l'Amérique et l'Afrique. Une fois de plus ce que la nature avait mis des millions d'années à mettre lentement en place allait être modifié en quelques dizaines d'années, quelques centaines tout au plus par la soif de l'homme à vouloir réguler son environnement et à considérer la planète comme un gigantesque citron qu'on pressait à volonté. Les animaux et toute la flore ne pourraient s'adapter aussi



rapidement. On courait à la catastrophe.

Pour toute réponse, Adrien Voisin posa sa main sur l'épaule du jeune prodige.

- Ecoute, je connais ton problème. Si tu n'as rien de prévu la semaine prochaine, je pense pouvoir y apporter une solution.

Adrien était resté très mystérieux sur ce rendez-vous, ce qui attisa la curiosité de Philibert. Quel était ce remède miracle? Pourquoi cela prendrait-il toute une journée? Ils avaient convenu de se retrouver gare de Lyon ce Mercredi à 6h30 du matin. Ils allaient donc forcément prendre un train. Pour aller où? La gare de Lyon desservait tout le sud est, de la Bourgogne à Marseille en passant par les Alpes et la vallée du Rhône. Les destinations ne manquaient pas. Toutes ces interrogations rebondissaient dans sa tête et, pour une fois, il n'y trouvait pas de réponse satisfaisante. Peut-être cette énigme faisait-elle partie du plan?

Deux jours plus tard, Philibert endormi retrouvait Adrien tranquillement assis sur un banc du hall de la gare. A cette heure si matinale il n'y avait pas grand monde, à part quelques visages absents qui allaient rejoindre leur travail, déjà résigné à devoir s'activer toute une journée dans un boulot qui les répugnait ou, au mieux, ne les concernait pas. Adrien avait une étrange manière de serrer la main. Il accompagnait la pression de sa

main droite en apposant sa main gauche sur l'avant bras à la manière de certains hommes politiques lors de rencontres clés de chefs d'état, voulant témoigner leur estime à leur précieux invité.

- Allez, suis-moi, on a juste le temps d'attraper le premier Tgv.

Une fois installés dans un compartiment silencieux, Adrien entama une conversation qui n'avait rien à voir avec l'objet du voyage qu'ils entreprenaient. Aux questions de Philibert concernant leur destination, il répondait avec un sourire moqueur que c'était une surprise. Ils descendirent du train à grande vitesse en gare d'Orange, prirent un taxi et Adrien sorti un bandeau noir de sa poche.

- Pour être à égalité, je souhaiterais que tu te bandes les yeux.

Tous ces mystères intriguaient le surdoué, mais il avait compris qu'il était inutile de chercher à savoir où Adrien l'emmenait, ce qu'ils allaient y faire et quelle était cette thérapeutique si obscure.

Privé du sens primordial, Philibert se réfugia dans un discours déjà bien rodé sur l'appauvrissement des sols, gorgés des nitrates et pesticides de l'agriculture industrielle. Lorsque tous les vers de terre auront disparu, je ne donne pas cher de notre survie, assénait-il l'air dépité. Du reste, il faut savoir que 1500 milliards de tonnes de carbone sont contenus dans les sols à moins d'un mètre de

profondeur. Une agriculture intensive non seulement appauvrit les sols mais libère cette bombe à retardement. Il enchaina sur la diminution drastique des insectes pollinisateurs. Adrian crut bon de faire un commentaire sur le miel et les abeilles.

- Le problème est bien plus vaste, les abeilles ne représentent que la face émergée de l'iceberg. D'une manière générale, l'humain est responsable de la disparition de quantités d'espèces, dont la plupart n'ont pas encore été découvertes et recensées. La sixième grande extinction.

Philibert glosait maintenant sur l'emploi à outrance des antibiotiques qui, d'ici peu, allaient se révéler inefficaces puisque les virus avaient eu le temps de s'y adapter. Qu'allions nous faire si plus aucun médicament ne serait efficace?

Ils roulèrent deux heures durant. La conversation s'était tarie et Philibert pouvait imaginer les routes empruntées à la vitesse du véhicule. Ils avaient d'abord emprunté une importante artère, pris un moment l'autoroute, puis à nouveau une large route aux virages imperceptibles. Depuis trois quart d'heure, les sinuosités étaient plus marquées, la voie de plus en plus étroite. Tout cela Philibert le ressentait sans avoir besoin de ses yeux. A l'oreille, il percevait le paysage. Les échos provoqués par le véhicule n'étaient pas les mêmes selon qu'on

passait dans un sous-bois, que l'on traversait d'immenses étendues totalement dégagées ou que l'on descendait dans des gorges étriquées. Le croisement d'autres véhicules le renseignait sur la largeur de la route. Les bruits d'eau l'informait de la présence d'une rivière, d'un torrent, de cascades. Quelques clochers indiquaient les demies et les heures lorsqu'on franchissait des villages de plus en plus exigus.

Enfin, le véhicule stoppa. Adrien l'enjoignit à garder son bandeau. Le chauffeur du taxi les accompagna quelques dizaines de mètres. Philibert avançait en trébuchant sur quelques petits cailloux. Allaient-ils entamer une randonnée?

Soudain, il nota un changement dans la consistance de l'air, dans le bruissement des buissons qui parsemaient le lieu inconnu dans lequel ils avançaient lentement. Le taximan ne disait rien. Philibert tentait d'y voir clair en se concentrant sur ses impressions sensorielles. Le vent avait changé, il semblait venir de sous ses pieds, véhiculant de nouvelles odeurs, un parfum d'herbes aromatiques. Il se doutait qu'il devait être au sommet d'une montagne. Peut-être s'étaient-ils arrêtés à un col. Après avoir quitté Orange, il lui avait semblé qu'ils avaient roulé vers l'ouest mais il n'en était pas si sûr.

Selon toute probabilité ils devaient se trouver

quelque part dans les Cévennes. Les gorges de l'Ardèche, un col dominant des croupes boisées. Ou, à l'inverse, allait-il découvrir la Provence de Pagnol sous ses pieds? Toutes ces questions géographiques se percutaient sans fin dans son cerveau pour une fois lavé de toute pensée écologique, de toute réflexion sur l'état actuel et à venir de la planète, de toute idée noire sur l'avenir de l'humanité.

Adrien lui prit le bras droit et dans un murmure lui susurra :

- C'est le moment. Tu peux ôter le bandeau.

## Pause

*Les trois hommes se trouvaient maintenant au milieu du glacier après avoir longé son flanc droit. Ils progressaient en suivant une trace qui se perdait par moments lorsque la récente neige avait été soufflée par des vents violents. Heureusement, ce matin l'air était calme, même commençait à se réchauffer sérieusement, augmentant les risques liés aux crevasses. Aucun des trois ne connaissait cette montagne, à vrai dire aucun ne connaissait la montagne dans son ensemble. C'était leur première ascension. Un sommet facile, envisageable par des novices, ne nécessitant qu'un peu de prudence. Après avoir évité les larges crevasses de la première partie glacière, les trois néophytes eurent une frayeur lorsque la jambe droite du premier à marcher s'enfonça jusqu'en haut de la cuisse. Il perdit l'équilibre et fit une roulade lui permettant de se rétablir sur la glace. Le trou laissé dans la neige molle ne laissait rien voir, juste imaginer un gouffre insondable, avide comme une bouche d'ogre. Les trois randonneurs reprirent aussi vite leur progression.*

11.

C'est une femme en tailleur couleur prune, à la démarche assurée, balançant à peine un sac à main imitation daim qui débarque dans la capitale. Ses hauts talons claquent sur le parvis de la gare au rythme de sa marche volontaire. Le regard lointain et un air déterminé lui donnent un air d'executive woman énergique. Si les quelques hommes se retournent sur son passage c'est davantage pour regretter de ne pouvoir jamais être à la hauteur d'avoir une chance de séduire cette femme qu'espérer qu'elle puisse leur succomber dans un aléatoire moment d'abandon.

Deux mois s'étaient écoulés depuis la fuite de Julie Charrier. Deux mois pendant lesquels elle s'était reprise en main. Quatre fois le tour de l'île au pas de course, une séance de quinze minutes d'abdos intensifs au réveil, une nourriture équilibrée et saine, des nuits d'un sommeil naturel et profond l'avaient remodelé. Elle avait perdu ces douze kilos avait lesquels elle se battait habituellement le reste de l'année, mais surtout elle avait gainée sa silhouette. Loin de ressembler aux fils de fer qui défilaient sur les podiums, elle affichait un aspect de femme d'affaires de quarante cinq ans, au

maquillage subtil et au carré impeccable que lui avait concocté la coiffeuse de Plouzané. Deux mois surtout à potasser le droit international, à étudier les organigrammes des grandes sociétés, à fouiller le moindre détail sur quelques-uns des consortiums qui régissaient la planète. Maintenant, elle était prête. Prête à entrer dans la danse. Une valse qui allait l'emmener bien au-delà de ce qu'elle n'aurait pu imaginer dans son ancienne vie. Et ça commençait par cette tour d'acier et de verre qui se dressait avec arrogance dans le quartier de la Défense. Le quartier des affaires avec un grand A. Elle avance d'un pas assuré, s'arrête un instant devant la façade entièrement vitrée, bleutée, réfléchissant un matin d'automne sur l'esplanade et, au premier plan, une femme d'affaires, se tenant droite dans un tailleur parfaitement ajusté, une coupe de cheveux ni trop long ni trop courte et un air volontaire, bien décidée à que rien ne lui résiste. Ne surtout pas sourire, juste pour marquer une ponctuation dans un échange, appuyer une argumentation, forcer une barrière, le regard aiguisé de ceux qui savent ce qu'ils veulent et se donnent les moyens de l'obtenir. A ses côtés, deux hommes, la trentaine, typés asiatiques, arborant costumes Armani et Weston impeccables, tenant chacun une petite mallette.

Le trio s'avance vers la réception.



- Monsieur Lormeuil. Nous avons rendez-vous. Asian industries corporation limited, Josiane Lefort représentant messieurs Chang et Wang, investisseurs.

L'hôtesse ne se laisse pas démonter par l'aplomb de cette femme directive. Elle en a vu d'autres. En encaisse le coup lorsqu'au bout de cinq secondes, la visiteuse s'impatiente.

- Nous avons un emploi du temps minuté, messieurs Chang et Wang sont attendus à la City en début d'après-midi. La réplique est jetée d'un ton cassant avec ce petit sourire carnassier qui assassine mieux qu'une insulte grossière.

- Monsieur Lormeuil sera là dans un instant. Nous vous prions de nous excuser. Si vous voulez bien vous asseoir un court moment, ajoute l'hôtesse en faisant un geste de la main gauche vers quatre fauteuils en cuir disposés face au comptoir de réception.

Mais déjà un homme d'une cinquantaine d'années, aux tempes grises et au costume chiffonné s'avance, un sourire rayonnant sur un visage où peut se lire l'excès de cholestérol et un début de diabète.

- Jacques Lormeuil, enchanté, annonce-t-il en tendant une main pâteuse.

Julie déchante tout à coup. Ce sous-fifre risque de ne lui être d'aucune utilité. Elle n'a pas tapé assez

haut. Tout en lui dénonce un manque cruel de responsabilités au sein du groupe franco-suisse de gestion d'entreprises. Bedonnant, début de calvitie, dents crème, pas de menton ni de cou, noyé dans une masse graisseuse qui évoque parfois l'hippopotame.

Le rendez-vous se déroule comme prévu. Josianne Lefort joue au millimètre un rôle écrit et répété tant de fois. Elle sert d'interprète au duo chinois qui représentent une importante société de Shanghai aux nombreuses ramifications. Messieurs Chang et Wang désirent s'implanter dans notre beau pays et souhaitent s'associer avec un groupe reconnu et économiquement sain. Des courbes, des listes de chiffres, des rapports et surtout des contacts, des numéros de registre, des informations capitales sont étalés sur la large table d'un bureau situé au 26<sup>ème</sup> étage. Les hommes d'affaires chinois marmonnent de temps en temps des remarques sur la conduite à tenir. Josiane traduit quelques propos sous l'œil inquiet de Jacques Lormeuil, visiblement dépassé par l'ampleur du sujet. Très vite, il demande qu'on lui apporte d'autres dossiers et joint un certain Monsieur Dupont. Josianne se retient de pouffer. De mieux en mieux. Dupont, maintenant! Quelle tronche peut-il avoir celui-là?

Deux minutes plus tard, un jeune loup débarque dans le bureau de Lormeuil, une liasse de

documents sous le bras.

- Anthony Dupont, fondé de pouvoir de la Parisienne d'Investissement. Josianne est éberluée. Ce même n'a pas trente ans et occupe déjà une place tout en haut de l'organigramme d'une des plus importantes sociétés de gestion du pays. Surement bardé de diplômes et une réussite à faire des envieux. Habite-t-il toujours chez ses parents? L'entretien se déroule sans soucis et Josianne repart des documents plein les bras tandis que les deux chinois saluent respectueusement leurs hôtes. Le jeune Dupont pousse même la condescendance jusqu'à les raccompagner à l'accueil. Josianne a soudain une appréhension : pourvu qu'il ne s'aventure pas sur l'esplanade. Elle a tout bien prévu, excepté de louer une limousine : ils devront repartir à pied. Mais le fondé de pouvoir a surement d'autres chats à fouetter et il s'évanouit dans les couloirs avant même que le trio ne franchisse la porte d'entrée. Protégés par un abribus, Julie remercie ses deux complices en leur remettant cent cinquante euros chacun tandis qu'ils lui remettent costumes, cravates et chemises amidonnées tout en réintégrant leurs frusques d'origine planquées sur le toit de l'arrêt des cars.

- Vous avez été très bien. Merci.

La veille, elle avait parcouru quelques rues du XIIIème à la recherche de deux hommes typés, leur

promettant trois jolis billets contre une heure de leur temps. Ils devaient simplement se tenir dignes et sérieux - surtout ne pas rire - et murmurer quelques phrases de leur langue natale, elle se chargerait de traduire - peu importait ce qu'ils diraient -

La première partie de son plan a très bien fonctionné. Elle n'en menait pas large pourtant, surtout lorsque ce jeune requin avait débarqué au pied levé. Dans toute sa réussite il n'était pas exclu qu'il parle et comprenne le mandarin. Il fallait compter sur une part de chance dans son entreprise. Encore deux ou trois communications téléphoniques et elle pourrait mener à bien son projet. Ce n'était cependant pas gagné.

Lorsqu'elle avait pris le parti de remonter jusqu'aux responsables de la délocalisation sauvage de son ancienne entreprise, elle s'était cognée à des montages de sociétés pour le moins alambiqués, complexes et passablement embrouillés. Comment y retrouver son latin? Le gérant de l'usine n'était qu'un pion, ça elle le savait très bien. En grattant un peu dans les registres du commerce qu'elle avait consulté à la chambre d'industrie de Lille, toutes les pistes aboutissaient à des impasses. Elle s'était égarée dans un labyrinthe que la cour de justice chargée d'y voir clair avait elle-même expérimenté quelques mois plus tôt. Qu'il était facile pour ces

anguilles de la finance d'échapper au fisc, aux juges et de pouvoir faire ce que bon leur semblait. Impossible de trouver un responsable dans tout cet imbroglio.

Mais une première fois, elle avait eu de la chance. Un nom, une adresse bien physique celle-là, étaient apparus. La Parisienne d'Investissement semblait être la société tampon qui relayait des consortiums planétaires sur le sol français. Plusieurs entreprises devaient leurs fonds à des investisseurs étrangers qui avançaient masqués mais n'hésitaient pas à récupérer les dividendes et, à l'occasion, fermaient des ateliers moins rentables au gré des évolutions constantes du marché. Pour pouvoir accéder aux informations cruciales pour la suite de son projet, elle avait besoin d'inspirer confiance aux cadres qui régissaient cette importante société. Elle y avait travaillé d'arrache-pied pendant plus d'un mois, peaufinant son aspect, ajustant son discours et surtout jouant tout sur l'apparence. Dans ce monde sans foi ni loi, l'étonnement et l'à peu près n'existaient pas, du moins étaient-ils immédiatement démasqués en n'accordant aucun crédit aux éventuels émissaires qui se proposaient d'obtenir un rendez-vous. Il lui avait fallu apprendre à parler le langage entendu de la haute finance, la clé d'un monde à part, celui qui régit l'autre monde, bien réel celui-là, où l'on prenait les

décisions pour des millions de gens qui n'avaient plus qu'à suivre, consommant ce que la publicité et le marketing leur dictait d'acheter à crédit proposés par les banques soumises aux mêmes obligations de rentabilité et d'efficacité. Il n'y avait aucun secteur qui ne fut touché.

Elle avait ainsi appris que la majorité des grands trusts mondiaux investissaient dans les plaines d'Ukraine, mettant la main sur une agriculture qui échappait jusqu'alors à leurs tentacules. Certains poussaient le vice jusqu'à financer une rébellion de pacotille dans des actions altermondialistes qui ne visaient jamais vraiment les vrais responsables, soupape de sécurité permettant au citoyen lambda de se sentir utile dans un monde cadenassé. La nouvelle économie prenait en compte les velléités écologiques en jouant sur cette vague verte qui ne remettait nullement en question le principe de toujours faire plus de fric.

Elle avait réussi jusqu'ici à se jouer des embûches qui jonchaient son long et difficile chemin. Elle avait pris confiance en elle et arborait maintenant l'air entendu de ceux qui savent tout connaître ou le croient du moins.

Maintenant, elle allait passer au second volet de son plan. Et pour ça, il lui fallait l'aide d'un boutonneux d'à peine dix-sept ans.

12.

Sabine Mortefond est un petit bout de bonne femme bien sympathique. De celles qu'on aime avoir comme copine pour faire les boutiques ou papoter un moment. Seulement Sabine n'aime ni faire du shopping ni partager ou colporter ragots et potins. Elle passe toutes ses matinées à vélo par n'importe quel temps. Pas par goût ni par envie de maintenir sa ligne, pas davantage dans l'optique de s'entraîner à une quelconque épreuve sportive.

Elle est postière.

Depuis que les postes suisses ont investi dans des bicyclettes à assistance électrique, son quotidien est changé. Sa tournée devient alors une gentille promenade parmi les quartiers les plus calmes de Genève, sillonnant les rues et enchainant les petits raidillons comme on prend l'ascenseur. Du haut de son mètre cinquante six, elle voit le monde à sa façon. Comme une fourmilière qui s'éparpille, grignote du terrain sur la nature sauvage et détruit tout sur son passage. Quelques milliards de gens qui s'agitent en tous sens sans vraiment connaître le but de leur vie. Elle, elle sait. Elle est le lien entre les gens, le ciment qui tient le tout ensemble. Elle distribue le bonheur, la surprise et, parfois, quelques factures, jamais de rappel d'impôts. Dans

le canton de Genève, la contribution est prélevée à la source. Il paraît que ces arrogants de Français ont décidé de s'y mettre à leur tour. Les bonnes idées finissent toujours par régner.

Elle est positive, Sabine Mortefond. Elle voit toujours le bon côté des choses et n'hésite pas à rendre service. Elle distribue le courrier mais ne rechigne pas à récolter les envois de ceux qui ne peuvent pas se déplacer jusqu'au bureau de poste le plus proche. Elle vend des timbres, distribue de temps en temps les médicaments aux personnes âgées, aide les moins futés à remplir des formulaires administratifs complexes, accepte une tasse de café, un verre de lait ou un grog bien chaud au cœur de l'hiver. Elle n'hésite pas à parler de la pluie et du beau temps et rentre chez elle en milieu d'après-midi alors que ses collègues ont fini leur tournée pour midi. Elle s'en moque. Sabine vit seule dans un petit studio planqué sous les toits. On l'apprécie tellement qu'on se moque de l'heure tardive de son passage. De toute façon, elle inverse chaque jour le déroulement de sa tournée. Ainsi les premiers servis la veille se retrouvent les derniers de la liste le lendemain; il n'y a guère que ceux qui se trouvent au milieu de son itinéraire qui reçoivent leur courrier à heure fixe. La direction des postes l'avait convoquée suite à une plainte d'un tatillon ou la médisance d'un collègue aigri (ça, on ne le



saura jamais). On lui rappela que la distribution du courrier devait s'effectuer entre huit heures et quatorze heures et qu'aucun débordement ne serait toléré.

Elle se plia de mauvaise grâce à cette remontrance pendant une semaine, pensant déjà envoyer à son tour une lettre : celle de sa démission. Les habitants, rapidement frustrés de ne plus retrouver leur Sabine enjouée et prête à leur rendre menus services ou accepter un brin de causerie agrémenté d'une boisson chaude ou fraîche l'avaient précédée. Ce n'est pas une lettre que reçut le bureau de poste central, mais pas loin de trois cent protestations de la part des administrés dépendant de la tournée de Sabine qui demandaient un peu de souplesse dans les horaires de leur préposée préférée.

Depuis, Sabine Mortefond prend son temps et en est récompensée par de nombreux cadeaux. Les beaux jours, elle croule sous les fruits et légumes qu'on l'oblige à emporter (cela me fait plaisir, vous êtes si gentille), l'hiver par des napperons brodés main par de vieilles dames esseulées, au printemps par des truites toutes fraîches pêchées le matin même par les spécialistes du lancer. On lui offre quantité de babioles, parfois des bijoux qu'elle ne peut accepter, le plus souvent des gâteaux faits maison, des recettes succulentes. Toute l'année, elle ne se préoccupe jamais plus de ses repas. Il lui

arrive très souvent d'accepter une partie de Rami, de Tarot, de Scrabble quand elle a fini sa journée bien entendu. Pour rien au monde les habitants ne voudraient d'autre postière que Sabine.

Depuis un an, sous l'impulsion de Madame Lafeuille, veuve de garde Suisse du Vatican, elle transporte autre chose que lettres, journaux, imprimés divers et sa cargaison de légumes et repas tout prêts en échange de la bonne humeur qu'elle répand autour d'elle à son corps défendant.

Elle sert de bibliothèque ambulante. Elle s'est rendue compte qu'il y avait une petite trentaine de lectrices assidues parmi ses habitués (très peu d'hommes, eux préfèrent jardiner, bricoler dans leur atelier ou pêcher) et elle sert de lien entre elles, recommandant tel ou tel titre, connaissant maintenant les goûts de ses abonnées mieux qu'une vraie libraire.

Elle avait déjà remarqué depuis qu'elle est assignée à ce poste que la vieille dame du 37 rue Emile Zola recevait quotidiennement trois lettres. Trois enveloppes bleues. Toujours les mêmes. Cela l'avait intrigué. Elle avait mené sa petite enquête et s'était aperçue que trois enveloppes bleues apparaissaient chaque jour au tri central. Les correspondants qui selon toute vraisemblance n'étaient qu'une seule et même personne postaient leurs envois depuis le quartier. Elle eut

confirmation de ce qu'elle présumait déjà : la vieille dame s'envoyait elle-même du courrier.

Un soir où la petite troupe de ses amis s'était réunie pour fêter un anniversaire, elle n'avait pu s'empêcher de raconter l'anecdote. Autour de la table, Brigitte sa meilleure amie depuis le collège. Dans ce cercle d'éclopés, elle était l'infirmes la plus voyante. A vingt et un ans, un chauffard l'avait privée de ses deux jambes. Le banal accident, pas même une belle cascade.

- On m'a fauchée comme les blés, se souvient-elle. Le coupé Mercedes piloté par un notable passablement ivre n'avait pu l'éviter. Il y eut un bruit mat, comme un morceau de bois qu'on broie. Elle fut projetée par-dessus la calandre et le capot de la sportive allemande.

- J'eus l'impression de monter au ciel. Mais cet état mystique ne dura pas. La chute fut fatale.

En effet, Brigitte se brisa la colonne vertébrale. Elle dû porter un corset pendant neuf mois.

- Drôle de grossesse, souriait-elle après coup.

Mais sur le moment, elle avait passé de longs moments de doute et de désespoir. On ne lui avait pas caché que les fonctions motrices étaient touchées : elle ne remarcherait jamais plus. Depuis, elle était devenue l'as du fauteuil roulant. Lorsqu'on lui avait proposé un appareil électrique, elle s'était offusquée :

- Il ne me reste que mes bras et j'ai bien envie de m'en servir!

Brigitte était une battante au fond d'elle-même et elle ne le savait pas. Il avait fallu ce drame pour qu'elle se révèle.

- Sans cet accident, j'aurais peut-être végété toute ma vie. Maintenant, je dois en faire une force.

Etudiante en design d'entreprise, elle avait tout laissé tomber et s'était lancé dans la décoration et l'agencement de magasins. Elle n'avait pas son pareil pour imaginer la disposition idéale selon les souhaits et les aspirations des propriétaires.

- On n'aménage pas un salon de coiffure comme une épicerie fine et un show-room de meubles comme une fromagerie.

Thibault portait sa blessure sur son visage. Il s'y était habitué. Bien obligé. Une erreur génétique l'avait affublé d'une tache de vin sur toute la joue gauche, dessinant le continent africain et se prolongeant dans le cou pour finir sur la nuque en un continent inédit. On l'appelait familièrement l'africain et il revendiquait haut et fort son appartenance au continent premier par cette particularité capillaire à défaut d'y être né ou d'en avoir la couleur de peau. Pour couronner le tout, la teinte bordeaux virait au rouge vif lorsqu'il gelait à pierre fendre, prenait des tons orangés en réaction au pollen printanier, se parait de minuscules points

vermillon quand le temps était à la pluie tandis qu'un air sec brunissait cette coloration aux airs de caméléon. Il lui arrivait parfois et sans raison apparente de constater que la tache virait au violet. Mais cette particularité avait pour effet de dévoiler aux autres ses états d'âme. Ses amis et relations savaient en conséquence s'il était gai, triste, apaisé ou en colère, détendu ou stressé, préoccupé ou désinvolte. On pouvait lire sur sa joue gauche ce qu'il ne pouvait cacher de son humeur. La couleur changeait selon ses dispositions. Bien plus que le continent africain imprimé comme un tatouage, c'était cette particularité qui l'handicapait auprès de ses proches. Il avait l'impression d'être à nu devant eux.

Christophe luttait contre un cancer de l'œsophage depuis quatre ans. Ses médecins lui avaient donné deux ans à vivre. Il allait fêter ses quarante deux ans.

- J'ai déjà autant de sursis. Et je compte bien doubler la mise.

Sabine avait rarement vu autant de force morale que dans ce petit homme au crane rasé et au regard volontaire.

- Les séances de chimio agissent sur la pilosité mais chez moi, ça pousse n'importe comment. Plutôt que d'avoir deux ou trois touffes sur le sommet du crane, je préfère prendre les devants et

je me rase ce qu'il reste de cheveux. J'économise une fortune en shampoing!

L'humour de Christophe était un sacré allié dans sa lutte contre la maladie. Ce qui le désolait le plus n'était pas ces séances chimiques qui le mettaient à plat pendant une semaine, ni ce traitement médicamenteux qui faisait apparaître régulièrement de nouveaux effets secondaires. Non, le plus dur avait été de renoncer à une alimentation normale. Il ne pouvait ingurgiter que certains aliments et il devait mâcher jusqu'à la bouillie sous peine de fausse route. Possesseur d'un robot mixeur dernière génération, il était passé maître en préparations diverses.

Jacqueline avait intégré le groupe il y a peu et d'une manière singulière : petit à petit.

Son handicap à elle ne se voyait pas, il était avant tout psychologique. Elle avait hissé l'ochlophobie à son point le plus ultime. La plupart des gens confondent cette peur de la foule avec l'agoraphobie qui concerne les grands espaces ou les lieux clos. Il lui avait fallu des mois pour parvenir à accepter ces invitations de diners entre amis. Face à une seule personne, même inconnue, elle était parfaitement à l'aise. Les entretiens professionnels, les séances orales lors d'examen, bref toute situation normalement stressante ne lui posait aucun problème. C'est à partir d'une

troisième personne que ça se gâtait. Comme si son cerveau avait décrété qu'il ne pouvait plus maîtriser une conversation qui dépassait le simple dialogue, elle rejetait la foule dès le basique trio. Il lui était impossible de se fondre dans la cohue d'une vie urbaine, prendre le train ou le bus lui était insensé. Elle n'avait jamais diné dans un restaurant, jamais assisté à un concert ou à n'importe quelle manifestation sportive. Même le simple fait de regarder des images de foule compacte à la télévision lui donnait la nausée. Elle ne participait à aucune réunion familiale, elle rencontrait sa famille et ses rares amis un par un lors de rendez-vous savamment préparés. Elle voyait Sabine assez souvent, étant voisines séparées d'une rue seulement. Un soir, elle avait rencontré Thibault dans l'ascenseur. Il se rendait aussi chez Sabine. Ils avaient fait connaissance et, sur le palier, elle lui avait saisi l'avant bras et lui avait raconté brièvement son problème. Ils avaient devisé ainsi vingt bonnes minutes devant la porte de l'appartement avant de sonner. Lorsque Sabine avait ouvert la porte, Jacqueline se sentit mal à l'aise. Elle réussit toutefois à passer une bonne soirée, à trois. Ils avaient réitéré ce processus pendant des semaines et des mois. Elle parvenait dorénavant à supporter la présence et les conversations entremêlées des six convives autour

d'une bonne table, dans un environnement apaisant et rassurant. Mais il lui était impossible de sortir dans la rue avec ce même groupe. Cela la déstabilisait et son corps réagissait aussitôt : vomissement, vertiges, nausées, bourdonnements, migraine. La panoplie complète.

Elle n'avait pas toujours souffert de cette phobie extrême. Elle se souvenait d'une enfance tout à fait normale. Il s'était passé quelque chose vers ses douze/treize ans mais son inconscient refusait de laisser transpirer le moindre indice. Elle n'avait le souvenir d'aucun traumatisme, pas le moindre choc affectif. Ses parents vivaient toujours ensemble et visiblement dans une tendresse amoureuse que les années ne semblaient pas avoir entamée. Elle n'avait subi aucun drame lié à la sexualité, ni inceste, ni viol. Peut-être lui fallait-il entreprendre des séances de psychanalyse pour mettre enfin le doigt sur la cause de tout ce désordre. Mais le voulait-elle vraiment? La vérité révélée serait peut-être plus dérangeante encore qu'une vie passée, recluse, entre son chez elle et le laboratoire où elle travaillait depuis bientôt cinq ans. Scientifique née, elle avait suivi le cursus classique des surdoués en maths, à cette différence près qu'elle n'avait jamais mis les pieds dans le moindre amphithéâtre de faculté. Elle avait étudié seule et son mérite n'en était que plus grand. Les jours d'examen, elle avait



trouvé la solution. Se faisant accompagner d'une amie qui la guidait, elle arborait des lunettes noires qui la rendaient aveugle et des boules Quiès annulant tout contact avec l'extérieur. Persuadée qu'elle était seule, elle parvenait à surmonter sa phobie. Attablée à son pupitre, elle levait discrètement ses lunettes et remplissait des pages d'équations différentielles.

Sa spécialité était la recherche génétique, cependant bien loin des savants fous qui ne juraient que par le clonage et la modification de l'Adn. Elle était convaincue du danger de la manipulation du cœur du vivant.

- A force de jouer les apprentis sorciers, cela va nous retomber lourdement sur le dos. On ne n'en apercevra que lorsqu'il sera trop tard. Comme toujours.

Adrien sourit en pensant à son ami Philibert. Ces deux là sont faits pour s'entendre se fit-il la réflexion.

Le non-voyant faisait partie de cette troupe d'éclopés qui avaient tous un don pour le bien d'autrui. A croire qu'il fallait souffrir d'un handicap pour connaître la chance d'être une personne capable de ressentir les choses. Tout comme l'absence révèle des sentiments puissants que le quotidien noie sous des strates d'habitude, éprouver un manque renforce l'assurance que nous sommes

tous des privilèges de la vie. Qu'il faut en profiter et en faire profiter les autres. On a souvent observé des personnes frôlant la mort de si près qu'elles ne peuvent s'empêcher alors d'y voir toute la beauté du monde là où des yeux trop habitués au confort ne remarquent plus, la richesse des rapports humains trop souvent négligés par une couche d'indifférence, la magie des petits détails qui sont autant de portes donnant sur le bonheur.

Ce petit groupe faisait le bonheur des gens qu'ils rencontraient, souvent malgré eux. Au final on se méfie du bonheur, on en a peur. Comme de vouloir grimper une paroi. Pourtant, bien que l'on s'éloigne du sol, le risque de tomber n'est pas plus grand. C'est l'idée que nous nous faisons d'une chute plus sérieuse mais pas nécessairement plus probable.

Lorsque Sabine eut fini de raconter le petit manège de la vieille dame de la rue Emilie Zola, Adrien eut une idée.

13.

Ca faisait maintenant un an et demi que Philibert sillonnait le monde à la découverte de sites remarquables, absolument fabuleux et hors des sentiers battus. Il n'était pas question de tourisme. C'était sa drogue, son opium.

Il était parti en Pologne s'immerger dans la dernière forêt primaire d'Europe, la Bialowezia. Tant de verdure produisait un effet oppressant. Il sentait instinctivement que l'homme n'y avait plus sa place, qu'il s'était définitivement coupé de cette sauvagerie à l'état brut, rejeté à son tour par cette nature exubérante qu'il avait lui-même condamnée. D'abord la terre.

Il visita Chamarel à l'île Maurice, la terre aux sept couleurs qui révélait en particulier au couchant de nouvelles tonalités minérales. Un grand artiste n'aurait pas fait mieux. Il se sentit si petit dans le canyon Antelope en Arizona, oppressé par des arabesques de pierre façonnées pendant des millénaires par l'eau et le vent. Toujours sur le sol américain, le désert de Sonora proposait une intrigante alliance du rouge et du blanc comme un corps privé de peau exposant ses muscles et sa chair mis à l'air pur, quelque chose d'indécent. Encore des pierres au Liban, à Tannourine, dans le

gouffre des Trois Ponts où la terre semblait percée à plusieurs reprises, dentelles de roche en suspension. La grotte de Hang Soon Doong au Vietnam, l'une des plus profonde au monde où les couleurs rivalisaient de beauté avec les stalactites et les stalagmites, lent travail de l'eau sur la roche pour aboutir à une véritable œuvre d'art. Celle de Postojna en Slovénie regorgeait de sculptures si délicates qu'on s'osait bouger de peur qu'elles ne s'effondrent à la moindre respiration. L'Idol Rock défiait les lois de l'apesanteur. Cette colonne de rochers de plusieurs tonnes tenait en équilibre sur une simple pierre. Il semblait qu'un géant s'était amusé à empiler ces mastodontes pour passer le temps. En Irlande, il trébucha sur la Chaussée des Géants, véritable empilement de rocs aux arêtes vives, comme des morceaux de sucre rous géants, des dominos de pierre amoncelés selon un ordre connu de la seule nature.

Puis l'eau.

Les immensités océaniques bien sûr, sans aucune limite, pas de repère, une vague idée de l'infini, de l'éternité. Mais aussi les cascades qui brassaient des millions de mètres cubes d'eau dans un fracas d'apocalypse. Les chutes d'Iguazu sur la frontière entre le Brésil et l'Argentine étaient de véritables escaliers d'eau se fracassant avec une telle force qu'on en tremblait. A l'opposé, les chutes Godafoss

en Islande, le pays de la glace et du feu, semblaient provenir d'un monde figé dans le gel. En Croatie, dans le parc de Plitvice, l'eau semblait dégorger de toutes parts comme un tuyau qui fuit à de multiples endroits. Il visita les plus beaux lacs du monde. Le rose «petite fille princesse » du lac Hillier à un jet de pierre des côtes Australienne avait quelque chose de surnaturel. Une étendue de lait fraise. Une injure à la discrétion. Le lac Abraham au Canada proposait les sculptures les plus énigmatiques : tout ce que pouvait le gel et l'eau s'était accompli dans une ordonnance insolite. Ce fut le chaos complet en revanche au lac Baïkal aux portes de la Sibérie. Impossible d'avancer en traineau, des blocs de glace hauts comme des maisons, un Mikado de séracs, des vagues figées dans leur élan, le tout recouvert d'une couche de neige comme une meringue sur un gâteau immense. Il pénétra dans une authentique carte postale aux abords du lac Louise au Canada. Quelque chose d'irréel, comme inventé. Il fit le tour du mont Romaima au Vénézuéla, carcasse massive comme un gratte-ciel tronqué d'où s'échappait des dizaines de cascades comme un cageot immense qui s'égouttait. Il plongea dans le lac Luzon, le lac dans le lac. Il trempa ses pieds dans les eaux transparentes de Whitehaven Beach. Même chose à Manila, Umgebung. Il admira les jeux d'eau du Fly Geyser

aux Etats-Unis.

L'eau et la terre.

Il contempla le majestueux naturel sauvage des Iles Féroés. Le Leitisvatn Sorvagsvatn qui, au passage, le mit au défi d'une prononciation correcte, avait l'air d'une illusion d'optique. Anamorphose naturelle. Le lac semblait en lévitation au-dessus des côtes, une falaise abrupte retenait les eaux qui se déversaient lentement par une cascade de plusieurs centaines de mètres. Il fit le tour de l'île Tromelin en moins de trois minutes, simple tache de sable où survivait quelques touffes d'herbe, scarifié en son centre par une piste d'atterrissage.

Le feu.

A Bali, l'Agung soufflait une fumée opaque, bleutée, si belle et si mortelle. Sur les flancs du Mérapi en Indonésie, les paysans continuaient de cultiver le riz entre deux éruptions. Au Japon, le Sakurajima cachait bien son jeu, « l'île aux fleurs de cerisier » est une bouche de l'enfer qui ne lésine pas sur les explosions. Quand la foudre zèbre ses fumées noires, ça devient magique. Le célèbre Popocatépetl impose son immense carcasse dans un ciel sombre, même au milieu du jour mexicain. En Colombie, le Galeras saupoudre régulièrement les villages à l'entour d'une fine poussière de cendre. Le Taal aux Philippines est d'une violence pouvant entraîner des tsunamis. En Ethiopie, le volcan de

Dallol, plus clément, avait érodé les rives d'un lac asséchées par le vent et brûlées par le soleil par ses eaux acides, jouant sur les couleurs, allant du jaune citron à l'orange abricot.

Il arpenta les rives escarpées du volcan Aogashima, situé sur une petite île au large du Japon, un baba au rhum fait de verdure et de brumes stagnantes dans la dépression centrale de l'île. Rendu sur l'île nipponne, il profita du printemps en admirant les cerisiers en fleurs, véritable fête nationale. Le volcan dormant des Trois sœurs aux États-Unis proposait lui aussi des molures, des enjolivures, des ornements dignes de Léonard de Vinci.

La glace.

Il assista à la construction du Winter Wonderland en Chine : une ville de glace érigée au milieu de nulle part. Éphémère et reconstruite chaque année. En Nouvelle Zélande, pays sauvage par excellence, le Mont Aspiring ressemblait étrangement au Cervin à cette différence près qu'il était entièrement recouvert d'une couche de neige gelée. Un pic pétrifié dans le glacial mortel. Un séjour en Alaska faillit lui coûter l'amputation de tous ses doigts après avoir laissé s'échapper ses gants dans une rafale de vent. Il brassa des tonnes de neige dans le Yukon, effaçant le moindre bruit. Ce fut, en revanche, un concert de gémissements, de plaintes, de soupirs, de lamentations et de jérémiades

lorsqu'à bord d'un brise-glace il assista à cette blessure infligée à la glace. Les sons étaient amplifiés si l'on se tenait à l'intérieur du bateau. On aurait cru un dragon en train de mourir.

Les couleurs.

A Zhangye Danxia, il eut l'impression qu'un arc-en-ciel s'était déposé sur ces collines déchiquetées ou qu'un peintre monumental avait laissé trainer ses pinceaux de toutes les couleurs sur les flancs des modestes cimes. Il survola les champs infinis de tulipes Hollandais à bord d'une montgolfière tendrement ballotée par le vent, véritable patchwork multicolore, renvoyant la lumière d'un pâle soleil de Mai. Les ruelles d'Agueda au Portugal recouvertes de parapluies multicolores. Des arcs-en-ciel par dizaines, jamais identiques. Des centaines de lever et de coucher du soleil, artiste peintre par définition, jouant mieux que quiconque sur la lumière rouge, orangée, jaune, pourpre, rose... Tous les tons de vert de la canopée. Tous les bleus maritimes.

La spiritualité.

Une gigantesque statue du Bouddha veillait depuis des millénaires dans la province Chinoise de Guiyang. Envahie par la végétation, elle donnait l'impression d'émerger des entrailles de la Terre. Il grimpa par quelques échelles de cordes et de lianes jusqu'au monastère bouddhiste de Taktshang au



Bhoutan. L'île de Socotra poussa ses sens au paroxysme. Il ne pouvait concevoir autant de beautés d'un seul regard. Il devenait ivre. Les baobabs, l'arbre qui ne sert à rien et qui devient ainsi indispensable, du moins aux yeux des peuples premiers, les seuls qui savent encore respecter les beautés naturelles pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire n'ayant aucune utilité pratique, juste spirituelle.

Il se reposa dans le magnifique village de Kotor, situé dans un cirque de douces montagnes et baigné par des eaux turquoises.

Il y eut des destinations moins spectaculaires mais tout aussi charmantes. Il flâna dans les rues de Jerez de la Frontera en Espagne où une treille faisait parasol, laissant filtrer telle une mosaïque une lumière trop abondante. Il traversa sur une bicyclette de location la fameuse allée des Dark Hedges à Ballymoney. La mine de carnallite située à Yekaterinburg valait bien les peintures de Lascaux.

Lorsque Adrien lui avait enlevé son bandeau, Philibert avait faillit perdre l'équilibre au bord de la falaise qui surplombait un cirque parfait. La végétation rabougrie typique du maquis du sud des Cévennes donnait un aspect désolé aux pentes qui, tel un entonnoir convergeaient toutes vers un amas de bâtisses de pierres sèches aux toits de tuiles en

demi lune, d'un rose orangé qui cuisaient sous un soleil pesant. Là où ils se tenaient, le vent robuste donnait l'impression de fraîcheur, mais au centre de cette dépression, la chaleur était étouffante. Ils étaient à moins d'une heure de Nîmes et de Montpellier, dans cet arrière pays constitué d'un plateau battu par les vents où les rares arbres se courbent pour pouvoir survivre, où les genévriers et les buis sont assez résistants pour supporter les rigueurs d'un hiver qui sait se faire respecter, même à moins d'une centaine de kilomètres de la Méditerranée et surtout au cruel manque d'eau. L'élément liquide se faufilait dans les fissures et les crevasses de ce sol calcaire où rien ne pousse, il façonne de jolies sculptures, alimente d'importantes nappes phréatiques mais n'abreuve pas à leur juste mesure les plantes qui ont jeté leurs graines sur ce sol aride, stérile.

Philibert regardait ce spectacle en silence tandis qu'Adrien humait l'air, se laissait imprégner des odeurs poussées par le vent, des relents mélangés qui parvenaient de toutes parts. Il tendait une oreille affutée pour percevoir quelques indices soufflés et aussitôt effacés par les rafales. Il proposa à Philibert de faire quelques pas sur le sentier qui tombait en de beaux lacets vers cet écrin qui renfermait l'un des plus beaux villages de France. On distinguait le ruban tourmenté de la

route qui virevoltait le long de la pente. Le vent s'était calmé et les deux hommes descendaient sans se presser, rendus tout à leur contemplation, Philibert utilisait ses yeux, Adrien tous les autres sens. Parfois, il le faisait arrêter et disait à voix basse, comme un souffle, un chuchotement : écoute! Ou bien encore, il stoppait, l'air concentré et soufflait : respire! Parvenus au village, Adrien passait ses mains sur les vieilles pierres, sur les portes épaisses, sur l'écorce de pins maritimes qui s'élevaient là, sur la place de l'église, comme deux gardiens. La chaleur était partout. Les rares touristes présent en ce milieu de journée se réfugiaient à l'ombre des ruelles, toutes en pente. La majorité de la foule se reposait sous les parasols des terrasses des restaurants, auberges. On entendait des cris et des rires d'enfants. La majorité trempait ses pieds dans l'eau limpide du ruisseau qui avait mis quelques centaines de milliers d'années à creuser cette dépression et s'en allait, par de fabuleuses gorges, rejoindre une rivière, un fleuve et se mêler à la grande bleue, si proche et si lointaine à la fois.

Il avait été convenu que le taxi viendrait les récupérer au village de Navacelles. Ainsi, ils n'auraient pas à escalader un rude sentier muletier sous une chaleur qui réfrénait les meilleures ardeurs des randonneurs les plus acharnés. Tandis

que la lourde berline s'élevait au long des ondulations et des sinuosités de la route, Philibert se rendait compte que, loin des pollutions, des spoliations, des blessures que l'homme infligeait à la Terre, il existait des lieux d'exception encore préservés de la folie humaine.

C'est ce jour-là, alors qu'Adrien venait de lui ouvrir les yeux sur les splendeurs du monde, qu'il avait contracté ce virus si particulier de vouloir aller chercher la beauté au milieu de tant de laideur. Bien qu'il lui arriva encore de pérorer sur les troubles et les dérives de la société de consommation, il était moins virulent. Depuis cette journée chaude du sud des Cévennes, il sillonnait le monde comme un junkie va chercher sa dose quotidienne. Mais Adrien n'en était pas resté là. Après les lieux superbes : la vue panoramique au sommet du Puy de Dôme alors que les brumes de Septembre stagnaient encore autour de Clermont; le crique de Gavarnie, écrasant de sa masse le moindre spectateur, gouffre à ciel ouvert; les châteaux forts Alsaciens, ou ce qu'il en restait de ruines le plus souvent, posés sur les flancs du massif Vosgien comme des sentinelles moyenâgeuses, notamment le Haut Koenigsbourg et le Fleckenstein tout en pierres rouges; la baie du Mont Michel, trop souvent mutilée par l'homme qui conserve cependant toute sa magie et son

attraction; les champs de lavande en Provence et le souffle du mistral faisant frissonner les petites feuilles des plantations d'oliviers, un séjour aux Baux de Provence.

Après avoir guidé Philibert par tous les sens où la vue n'était plus l'essentielle, il lui avait fait rencontrer des hommes, des vrais. Pas de ceux qui tuent la planète à petit feu, pas de ceux qui ne pensent qu'à leur petite personne, à leurs profits, à leur standing, pas de ceux qui pensent que le bonheur se cache derrière les chiffres à plusieurs zéros d'un compte en banque, pas de ceux qui sont convaincus que pour réussir il faut écraser l'autre et se repaître de l'environnement, pas de ceux qui agissent sans foi ni loi, excepté la foi du Dieu argent et la loi du plus fort ou du plus malin. De vrais artistes qui n'étaient pourtant que des artisans. Un tailleur de pierres qui oeuvrait à remettre en état des murets séculaires, à restaurer des monuments historiques qui possédaient une âme faite de la sueur et du sang de ceux qui les avaient érigés à partir de ce qu'ils pouvaient trouver à proximité et de la vie faite de joies et de peines de milliers de personnes pour qui ils avaient été des repères, donnant un sens et un but à leur vie. Il lui avait fait rencontrer un producteur de fruits à côté d'Orange qui laissait venir ses abricots, ses pêches, ses fraises, ses melons et ses prunes (vingt trois

variétés différentes!) à maturité. Il fallait voir Adrien mordre à pleines dents dans un abricot juteux. Il était au paradis. Philibert commençait à partager cet amour du pays et des gens qui croyaient encore en ce qu'ils faisaient.

- Il ne faut pas oublier que l'on travaille, tous autant que l'on soit, pour les autres. Jamais pour soi. On est payé en retour. C'est la conséquence de notre labeur, jamais la cause. Trop de gens ont oublié ceci.

Adrien prenait des airs de philosophe, de sage bouddhiste, de chaman indien et cela faisait rire Philibert. Il y avait bien longtemps qu'il n'avait pas ri d'aussi bon cœur.

Dès lors, dans ses lointains voyages, il privilégiait le contact avec les hommes (et les femmes) qui construisaient le monde et non plus se focaliser sur ceux qui le détruisaient à grand coup de pesticides, de bulldozers, de pétroliers se répandant en plein océans, de banquiers peu scrupuleux, de politiciens véreux, de toutes les mafias du monde et de ce genre d'hommes qui sont convaincus que les femmes leur sont inférieures ou que d'autres hommes, parce qu'ils ont une couleur de peau différente, des habitudes contraires aux leurs, qu'ils vénèrent d'autres Dieux, ne méritent pas de vivre.

Au détour d'une conversation qui roulait, comme d'habitude, sur les désordres écologiques

provoqués par la volonté destructrice de l'homme, Philibert demanda à brûle pourpoint :

- Et toi, y a-t-il un lieu dont tu aimerais t'imprégner?

La plupart des personnes malvoyantes utilisent les tics de langage courant. Sans s'en rendre compte, ils se coulent dans le parler des autres, ceux qui utilisent leurs yeux, rien que leurs yeux. Ainsi, très sérieusement, ils parlent d'aller « voir » un film (en audio description, cela va de soi). Si on y pense, il est surprenant d'entendre un aveugle affirmer « je vois ce que tu veux dire ».

Adrien n'était jamais rentré dans ces conventions faites pour et par les voyants. Il utilisait un vocabulaire plus en rapport avec ce qu'il estimait accomplir par ses quatre sens. Il reniflait, flairait, sentait des ambiances, des atmosphères, des environnements. Il dégustait, goûtait, savourait, appréciait une situation, une conjoncture, des circonstances. Il palpait, tâtait, touchait des lieux, un voisinage, des environs. Il éprouvait, il examinait, il estimait, il jugeait, il épluchait, il sondait, il fouillait, il explorait, mais jamais il ne voyait ni ne regardait quoi que ce soit.

- Ma foi, j'ai pas mal visité de coins magnifiques, mais il y a un endroit qui me plairait bien. Son seul nom est une invitation.

- Ca se trouve où exactement?

- Pas très loin d'ici. En Italie. Juste de l'autre côté de la frontière.

- Tu veux dire qu'il nous faudra prendre le tunnel du Mont Blanc?

La catastrophe de 1999 restait encore dans toutes les mémoires, spécialement dans la vallée de Chamonix, touchée de plein fouet par l'accident routier. Au-delà du drame humain, Philibert y voyait la démesure de l'homme dans son élément, voulant régir une fois de plus la nature.

- Pas obligé. J'aime assez les virages du col du Petit Saint Bernard.

Philibert considéra l'idée quelques secondes puis, animé d'un nouvel enthousiasme, il s'exclama :

- Samedi prochain, ça te va? Si la météo est bonne, bien entendu.

Adrien sourit pour toute réponse. Il savait qu'il avait, une fois de plus, gagné.



## *Intermède*

*Le sommet était en vue. Un amas de rochers comme posés par la main d'un géant, Dieu lui-même peut-être, sur le faite de la montagne. On l'apercevait à quelque trois cent mètres à peine. Il faisait maintenant bien chaud et le guide avait dû déconseiller à ses clientes en nage de trop se dévêtir. La réverbération du soleil aurait de fâcheuses conséquences sur des peaux qui ne connaissaient pas l'altitude. Encore une paire de crevasses que seul un habitué savait discerner dans toute cette blancheur. Il se fit la réflexion qu'il faudrait être doublement prudent à la descente qui aurait lieu aux heures les plus chaudes de cette magnifique journée.*

14.

Julie Charrier avait découvert de nouveaux mondes dont parfois elle ne soupçonnait pas l'existence. Recluse dans son île au large de la pointe du Finistère, à quelques vagues d'Ouessant, elle s'était transformée. Par la force des choses, elle était devenue une spécialiste en droit des entreprises. Elle s'était métamorphosée en golden woman, respectant une hygiène de vie impeccable. Nourriture saine, biologique, débarrassée de toute alimentation carnée, sans gluten et uniquement de produits frais. Une précision d'horloger Suisse dans son emploi du temps, particulièrement ce qui concerne son sommeil. Et du travail. Beaucoup de travail. Eplucher le droit des entreprises, décrypter au travers de la presse économique les fluctuations d'un monde qui ne dort jamais.

Elle jouait un rôle et cela l'amusait. Traquer les responsables de la délocalisation de son atelier et de tant d'autres la propulsait dans des sphères jusque là inconnues. Cela la grisait. Souvent elle engageait des collaborateurs pour de faux mais qui devaient jouer, eux aussi, un rôle écrit sur mesure. Elle s'improvisait metteur en scène. Pour la

première fois de son existence, elle dirigeait sa vie. Elle, la timide ouvrière là-bas dans le nord, employée à façonner des plaques d'aluminium pour en faire des gamelles de toutes les dimensions, elle la lourdaude ménagère de plus de quarante ans au physique avachi, à la coiffure terne et aux vêtements flasques. Tout ça n'était plus qu'un souvenir lointain.

Elle était devenue une femme résolue qui prenait son destin entre ses mains. Et cela l'amusait. L'amusait beaucoup. Elle se sentait dans la peau d'une aventurière du XXIème siècle.

Il n'y avait plus rien à explorer sur cette Terre devenue trop étroite depuis l'invention de l'aviation qui pouvait vous en faire faire le tour en moins d'une journée. Les seules péripéties modernes étaient cette chasse aux délinquants en col blanc, ceux qui dirigeaient le monde à leur manière, dans la seule optique de remplir les poches d'actionnaires peu scrupuleux. Une nouvelle mafia. Plus terrible encore que la Camorra Sicilienne puisqu'elle n'était ni hors la loi ni au-dessus des lois : elle était la loi même qu'elle peaufinait chaque jour davantage en accord avec la Banque Mondiale, le Fond Monétaire International et l'Organisation du Commerce. D'analyses structurelles en plans de redressement, tout était manigancé pour que les entreprises privées

prennent l'avantage sur les marchés publics, que le monde du tout commerce devienne un gigantesque supermarché où une poignée de nouveaux esclaves produisaient à bas prix les artifices qui réjouissaient une minorité de nantis, eux-mêmes exploités sans qu'ils s'en rendent vraiment compte. Voilà la force du système. Impossible de lutter contre ce puissant Goliath. Fomenteur une révolution était comme lancer des petits cailloux contre un blockhaus.

Alors Julie avait décidé de traquer ceux qui jouaient avec les lois, qui tentaient de les modifier à leur avantage chaque jour un peu plus avec l'aide de leurs conseillers, siégeant dans des commissions qui dictaient aux politiques la bonne façon de se comporter.

Les documents extorqués par la persuasion dans les bureaux de la Française d'Investissement n'étaient que la base d'un chemin de croix qui allait l'emmener autour du monde.

Elle perfectionna son anglais. Elle s'envola pour Tokyo, première étape de son périple. Là-bas, elle rejoua son numéro de commissionnaire d'un grand groupe chinois qui désirait investir dans les technologies modernes. A sa grande surprise, cela marcha. Elle s'attendait à chaque instant à voir débarquer des policiers en civil qui allaient l'arrêter, la traduire en justice et l'enfermer dans

une cellule de trois mètres carrés pour le restant de ses jours. Mais non. Rien. On la laissait faire. Et elle prit de l'assurance. Dans ce monde d'artifice, celui qui donne l'air, qui a l'apparence, qui semble sûr de lui, qui maîtrise son sujet, celui-là parviendra toujours à ses fins.

Elle apprenait. Ces scènes d'esbroufe la motivaient, l'excitaient. Elle collecta des informations. Elle prit des rendez-vous avec des directeurs de plus en plus cruciaux, primordiaux, essentiels. Elle se constitua un dossier solide. Elle gravissait une échelle dont elle ne pouvait voir l'aboutissement. Souvent, elle pensait au Grand Paradis, cette montagne Italienne dont elle avait embarqué le poster avec elle : il se déployait maintenant dans le vestibule de la bicoque bretonne. Comme un alpiniste, elle enchainait les voies, humant l'ivresse des hauteurs tout en se gardant de prendre trop de risques. Elle s'assurait toujours. Et poursuivait son ascension irrémédiable.

Sa vie n'était plus qu'une longue file d'aéroports et d'escales dans les grandes capitales de l'argent. New-York, Londres, Pékin, le Caire, Toronto. Bientôt, elle fricota avec ceux qui régentaient ce monde basé sur la toute puissance de l'argent. Bruxelles, Washington, Bonn, Sydney, Genève. Plus elle s'immisçait dans les arcanes de la haute finance, plus elle prenait confiance en elle. On la

respectait comme une dame de fer. On la craignait parfois. Son aplomb l'étonnait elle-même. Elle en riait. Tokyo, Luxembourg, Moscou, Shanghai, Rio, New Dehli. Les hommes, même les plus séduisants, se retournaient sur son passage. On lui faisait des avances, savamment discrètes, enrobées de sous-entendus, jamais franchement exprimées. Dans ce milieu de requins, tous savaient que les lois contre le harcèlement sexuel ne plaisaient pas.

Elle en jouait comme d'une arme. Julie Charrier était méconnaissable. Sans la moindre once de chirurgie esthétique, elle s'était transformée mentalement et physiquement mais gardait sa morale pour elle. Elle seule. Son objectif était clair : venger ceux qui n'ont rien.

Elle ouvrit son ordinateur portable qui ne la quittait plus et qui contenait maintenant un an et demi d'informations assemblées dans plus de vingt capitales. Il était temps. Elle envoya un message au mystérieux Feeloo.

15.

Lorsque Patrick Bonfils s'éveilla, il crut sincèrement qu'il ressuscitait au pays des morts et que tous ces bobards véhiculés par vingt siècles de catholicisme n'étaient finalement que la pure vérité. Oui, il existait bien une vie après la mort. Un passage obligé en quelque sorte. Pas très plaisant mais pas plus douloureux qu'une crise de foie ou une gueule de bois et moins long qu'une traversée du désert. Il n'avait même pas froid. Comment se fait-il alors que les corps des cadavres étaient si glacés? Il comprit aussitôt. Dans cette nouvelle vie qui commençait, Patrick Bonfils n'avait plus besoin de son enveloppe charnelle. Elle ne lui serait d'aucune utilité dans un monde quasiment virtuel, fait de pensées et de sentiments. Il ouvrit les yeux et ce qu'il vit du paradis le combla parfaitement.

C'était exactement tel qu'on le décrivait dans les livres religieux. Un ciel pur, d'un bleu à peine voilé. La cime des arbres frissonnait sous une légère brise qui lui chatouillait les orteils par la même occasion. Il sentait le doux vent sur sa peau et s'aperçut qu'il n'avait plus de vêtements. A quoi bon, après tout? S'il n'avait plus de corps, il n'avait pas besoin de le couvrir par confort ou par pudeur. De toute manière, dans ce monde-ci, des sentiments

tels que la pudeur, la honte, le dédain, le mépris, tout cela n'avait plus cours. Ces idées vagabondaient gentiment lorsqu'il constata que ses orteils le démangeaient atrocement. Comment se fait-il que, privé de corps, je ressente comme une délicieuse douleur au bout de mes pieds? Surement un effet de mon imagination puisque tout n'est plus que symbole et concept ici. Il releva la tête. Ce qu'il vit le renversa. Une chèvre léchait consciencieusement le bout de ses orteils. Lorsqu'il se rendit compte d'où venait cette impression de douleur exquise, il fut parcouru d'un fou-rire qui s'amplifia à tel point que si, alerté par ses cris, halètements, hoquets, une femme n'était pas intervenue pour chasser le gourmand animal, Patrick Bonfils aurait certainement succombé pour de vrai cette fois.

Sitôt la chèvre écartée, il vit autour de lui ses compagnons de route. Ils affichaient tous un grand sourire. Ces grands noirs avaient une dentition de requin, d'une blancheur d'albâtre. Alors tout lui revint. La tribu cannibale. L'immense machette qui allait s'abattre sur sa nuque et l'envoyer dans les différentes marmites, savamment coupé en petits morceaux et assaisonnés au goût de l'appétit d'ogre de ces sauvages.

Comment avait-il pu leur échapper?

Les gardiens du troupeau, ses propres collègues, se



fendirent davantage dans leur hilarité.

Tout n'avait été que pure mise en scène. Une sorte de bizutage.

La première pensée de Patrick fut pour les animaux. Où étaient-ils et dans quel état. On le rassura : il n'y avait eu aucune perte à déplorer pendant les quelques heures qu'avaient pris cette comédie bon enfant et l'évanouissement du guide qui avait suivi.

Pour le requinquer, on offrit à Patrick un véritable festin en laissant planer quelques doutes sur la provenance des morceaux de porc qui accompagnaient maïs, mangues, bananes, riz et patates douces. Bonne pâte, il n'était pas le dernier à rire de son infortune. Il en était d'autant plus apprécié par la communauté bantoue.

Vingt quatre heures plus tard, Patrick Bonfils, entouré de ses gardes, livrait un troupeau hétéroclite dans leurs nouveaux appartements : une aire plus grande que deux départements français réunis, faite de brousse, savane, lande et d'une forêt impénétrable, le tout traversé par une rivière qui ne s'asséchait jamais et bordée par un lac aux eaux virant turquoises au couchant. La petite facétie dont il avait été la victime l'amusait maintenant. Cela lui avait même donné des idées. Puisque le parc qui accueillait tous les animaux du zoo était à vocation touristique, il allait proposer à son propriétaire de

nouvelles activités aux visiteurs, incluant une simulation d'attaque de Zoulous.

Le bureau de Zloran Dimitriévitch Constantin ne payait pas de mine. Le milliardaire russe non plus. Quiconque l'aurait croisé aux abords du parc l'aurait facilement confondu avec un palefrenier ou un soigneur. Jean taché de boue et autres substances plus difficilement identifiables, paire de bottes ou rangers selon le jour ou l'humeur, chemise à carreaux à moitié ouverte sur un torse halé par des expositions récurrentes au soleil mais pas dans l'optique de bronzer idiot. Il portait la plupart du temps un chapeau de cow-boy qu'il laissait pendre sur ses omoplates lorsque la température dépassait la limite autorisée. Petit, râblé, le cheveu noir et le visage buriné, il recevait ses interlocuteurs sur la terrasse en planches de sa cabane, donnant sur un plan d'eau où il n'était pas rare de voir éléphants, girafes et quantité d'autres quadrupèdes s'abreuver au coucher du soleil.

L'entretien se déroulait donc en présence de deux hippopotames débonnaires, une poignée de gazelles sur le qui-vive et une paire de gnous aux oreilles battant la mesure.

- Mon cher Patrick, je suis totalement satisfait de votre travail. Les animaux sont arrivés sans stress et en parfaite santé, excepté une infime partie qui n'a pas supporté le voyage. Je vous rassure, bien en

dessous du quota que nous avons fixé.

Zloran Dimitriévitch Constantin roulait les R en bon citoyen russe et allait jusqu'à cultiver les stéréotypes les plus éculés de son pays d'origine. Il buvait de la vodka avec ses invités ou partenaires mais ne s'abreuvait que du meilleur champagne en privé. Cet accent slave, il le perdait instantanément dès qu'il se trouvait seul ou avec sa famille proche : une belle Ukrainienne de vingt ans sa cadette et deux enfants d'un premier mariage qui entretenaient des rapports de copain à grande sœur avec leur nouvelle belle-mère. Seule son apparence restait immuable et il se faisait violence pour endosser la panoplie de rigueur (smoking, nœud pap', souliers vernis et pantalon de la meilleure coupe) pour frayer avec le grand monde : chefs d'entreprises, ambassadeurs, ministres, hauts fonctionnaires, parfois un prince ou un chef d'état.

Là, assis nonchalamment sur un coin de son bureau, il arborait un sourire bienveillant face à Patrick qui ne savait ni ne comprenait pourquoi il avait été convoqué. En principe, on n'accordait jamais de rendez-vous lorsque tout se passait bien, seulement pour un remontage de bretelles les fois où les immanquables problèmes rencontrés n'avaient pas trouvé de solution et qu'il fallait rendre des comptes à celui qui signait les chèques.

- Vous le savez, j'ai une passion pour les parcs

animaliers et je ne vous cache pas que j'ai la chance d'en posséder quelques-uns un peu partout sur la planète. Je souhaiterais que vous vous chargiez de mettre un peu d'ordre dans toute cette ménagerie. Moi, je n'ai pas le temps d'aller sur le terrain en profondeur. J'aimerais que vous inspectiez tous mes sanctuaires afin que les animaux s'y sentent chez eux, ce qui n'est apparemment pas le cas d'après les informations que je reçois.

Il poussa vers Patrick de la pointe de son index gauche une carte Gold valable dans n'importe quel pays du monde et au solde illimité.

- Ne comptez pas, évitez simplement d'acheter des buildings à tire larigot s'exclama-t-il dans un rire tonitruant. Il ne savait pas exprimer un bon mot ou une plaisanterie autrement qu'en émettant une exclamation qui faisait vibrer les murs.

Puis, d'un geste grandiloquent, il extrait de la poche intérieure de son blouson de cuir marron une sorte de laissez-passer constitué d'un document qui lui ouvrait les portes de tous les parcs comme s'il en était lui-même le propriétaire et une autre carte lui permettant de voyager sur l'ensemble des lignes aériennes de la planète.

- Maintenant, considérez le monde comme le vestibule de votre appartement et mes parcs comme votre salon. Bienvenue dans le monde des

milliardaires, Monsieur Bonfils.

Il ponctua cette réflexion d'une autre salve de rires dont il avait seul la recette et le secret.

C'est ainsi que Patrick Bonfils devint un globe-trotter arpentant les plus prestigieux parcs animaliers du monde. Et il fit des merveilles. En moins de deux ans, le taux de mortalité des résidents diminua de 15 à moins de 2 %; les frais de fonctionnement se réduisirent sensiblement tandis qu'il n'avait même pas l'idée de profiter outrageusement de la fameuse carte de crédit. Il subvenait largement à ses besoins, cela lui suffisait. En outre, il s'accordait quelques belles plages de détente, allant à la rencontre des plus impressionnants mouvements et concentrations animaliers du monde. Il accompagnait un temps la migration des baleines bleues dans l'Atlantique sud, celle des papillons Monarques au Mexique, millions de paires d'ailes savamment dessinées. Il surveillait le voyages des grues cendrées, des cigognes sous nos latitudes. Grâce à sa carte le présentant comme un spécialiste de la psychologie animale, ce qu'il était du reste, il effectuait des séjours dans les sanctuaires les plus reculés et les plus gardés au monde. Il étudia les lémuriens à Madagascar aux yeux démesurés semblant examiner l'âme de leur observateur, les prouesses athlétiques et les facéties comiques des Maki Catta,

les cris perçants non dénués d'harmonie de l'Indri, véritable peluche et vocalisateur hors-pair rivalisant avec les cantatrices les plus en vogue.

Il rencontra les marsupiaux Australiens, notamment le Dasyure, autrement nommé chat marsupial, qui ressemble à une chimère : une tête de rat posée sur un corps de chat. Il se fit très discret face aux ours polaires dans le Yukon, chevaucha les chevaux Mongols, moins vifs qu'il ne le craignait. Au Chili, il croisa des troupeaux entiers de Lamas, de Guanaco et d'Alpagas. Il prit dans sa main un petit tatou apeuré. Aux Galapagos, il fut enchanté d'un spectacle sauvage hors normes, en particulier ces tortues géantes qui, une fois dans l'eau, ont la grâce de ballerines et, en même temps, il fut horrifié de constater les ravages du mode de vie de l'homme, la pollution qui allait, sous peu, condamner ce petit paradis.

Il parcourut tous les continents, rencontra les animaux les plus insolites, les plus mystérieux, les plus rares, au prix d'une patience infinie, d'une attente interminable.

Il devint un spécialiste en ornithologie jusqu'à imiter le chant d'une cinquantaine d'oiseaux. S'il était ému par les milliers de kilomètres avalés par les oiseaux migrants, il avait une passion pour le murmure des oiseaux. Ces concentrations de petits étourneaux au crépuscule qui dessinent dans le ciel

orangé des figures au gré de leur vol groupé comme ces sardines qui se rassemblent pour ressembler à un requin et éviter de se faire happer par leurs prédateurs. Cela dit, cette explication concernant les oiseaux ne le satisfaisait pas. Qu'avaient-ils à craindre dans le ciel? Pourquoi ne pas considérer cela comme un jeu. Il savait, par l'expérience, que les comportements animaliers ne sont pas toujours commandés par l'exigence de la survie. Souvent, la plupart du temps d'ailleurs, l'animal aime jouer. Tout simplement.

16.

Les premiers souvenirs du guide de haute montagne Antoine Charlet le ramènent dans un minuscule appartement coincé dans un immeuble Lyonnais un peu vieillot. Là, il vivait avec sa marraine, une amie de ses parents qui l'avait recueilli après un terrible accident de voiture qui les avait emporté tout les deux. Il n'avait pas de famille à part de lointains cousins qui n'avaient aucune envie de s'occuper d'un mioche d'à peine quatre ans. Ainsi, il avait vécu toute son enfance entre ces murs étroits, toujours sujet à des problèmes de santé. Il ne se souvenait pas de grave maladie, ni même de virus insistant, pas davantage rougeoles et rubéoles. Non, c'était un état permanent de faiblesse, encouragé d'une certaine façon par sa marraine qui le bombardait régulièrement de médicaments « à titre préventif ». Avec le recul, il s'était rendu compte qu'il n'avait jamais été réellement malade, c'était plutôt une impression d'impuissance davantage liée aux prescriptions médicamenteuses. A trop vouloir le protéger, sa marraine l'avait réduit à un être cacochyme et valétudinaire. Un petit garçon en mauvaise santé présumée.

Il ne sortait presque jamais de l'insignifiant



appartement, ne participait à aucun club, ne faisait pas de sport hormis l'heure hebdomadaire obligatoire à l'école et encore, sa marraine avait signalé sa mauvaise constitution et ses penchants maladifs pour l'exempter de piscine ou tout autre activité un peu athlétique. Il s'était reclus au fil des années, petit garçon sans amis et se liant difficilement. Il aimait bien lire et se rendait utile dans les tâches ménagères. C'était un petit garçon serviable, un enfant modèle. Du moins l'était-il pour sa marraine.

A l'âge de quinze ans, le petit être chétif qu'il fut toute sa jeunesse, grandit subitement de presque vingt centimètres en un an. Il était devenu un véritable fil de fer au corps décharné et toujours autant bombardé de médicaments prophylactiques. Les rares fois où il sortait du même minuscule appartement, rendu encore plus exigü par ces vingt centimètres gagnés en si peu de temps, c'était pour s'enfermer dans un studio de radio libre. On lui avait offert une tranche horaire quotidienne suite à de vraies dispositions pour l'animation, à condition que ce soit anonyme et à l'abri d'un micro : il n'aimait pas la foule, il s'en méfiait, les attroupements l'angoissaient. Le reste du temps, il restait des heures dans l'immense bibliothèque municipale. Sa marraine approuvait ces deux activités où il ne risquait pas grand-chose

physiquement. Ce régime dura exactement trois ans.

Devenir majeur ne changea absolument rien à son environnement. Si certains de ses aînés avaient attendu avec tant d'impatience ce jour béni comme un détenu compte les jours avant sa libération, d'autant plus qu'à l'époque l'âge d'émancipation était porté à vingt et un ans, lui n'avait aucune envie de changer quoi que ce soit dans ses petites habitudes. Il continuait de divertir les foules, bien planqué derrière son micro et se gardant bien de participer aux diverses soirées organisées par la station dans les boîtes de nuit de la région. Bac en poche, il allait intégrer une grande école d'ingénieur, toujours à Lyon. S'il avait fallu déménager pour aller à Paris ou dans quelque autre grande ville, sa marraine était prête à le suivre. Elle le couvrait comme un nouveau né mais il ne s'en formalisait pas. C'était tout naturel et cela ne lui pesait absolument pas. Il n'avait pas fait sa crise d'adolescence. Cela viendrait plus tard.

Cela allait arriver très vite. Cela arriva un Jeudi, peu avant la rentrée scolaire qui allait le propulser dans un prestigieux lycée formant l'élite scientifique de demain. Fidèle à ses habitudes de rat de bibliothèque, il hantait les allées silencieuses où le simple chuchotement était fortement réprimé quand Sylvie lui ouvrit les yeux.

Sylvie était un vrai copain de régiment. Il la considérait comme tel, n'apercevant même pas les différences physiques entre eux ni les atouts alléchants d'une jolie demoiselle de dix-huit ans. Il la connaissait depuis la sixième où ils s'étaient retrouvés dans la même classe. Sylvie était tombée instantanément amoureuse de lui, ce petit garçon malingre qu'elle voulait à toute force protéger. Cet amour avait grandi et s'était renforcé au cours des années où le corps se modifie en profondeur, où l'esprit s'ouvre au monde et le reçoit soit comme un formidable terrain d'exploration et de découverte ou, au contraire, comme un champ de bataille. Lui ne semblait pas changer d'un pouce. S'il avait poussé d'un seul coup comme une plante verte, il avait conservé son attitude policée de petit garçon modèle. Elle ne lui avait jamais rien avoué et il était trop candide pour remarquer quoi que ce soit. Elle l'aimait en silence. Elle l'aimait en cachette. Sa seule compagnie lui suffisait et elle envoyait ses nombreux prétendants sur les roses. Obstinée, elle savait qu'un jour ou l'autre il finirait par la voir telle qu'elle était. Elle était devenue son assistante lors de ses émissions de radio. Elle l'accompagnait parfois à la bibliothèque. Mais elle n'avait pas le goût des livres ni son penchant pour les études. Elle était son exact contraire, en fait. Elle pratiquait la course à pied, la natation et faisait

partie d'un club de hand-ball. Ses parents possédaient un petit chalet aux environs de Megève et elle alternait les vacances d'hiver planches aux pieds et les escapades rocheuses durant la saison d'été. Ces activités sportives et une exposition régulière au soleil avaient modelé un corps et hâlé une peau qui séduisait à tout va. Elle aurait pu collectionner les amants mais elle n'aimait que lui. Contrairement à l'instinct de reproduction qui, entre parenthèses, nous a permis de traverser les siècles au gré de l'évolution, l'amour est parfaitement irrationnel et ne s'encombre pas du pragmatisme de l'efficacité. Combien de temps encore avant qu'il ne s'aperçoive qu'une superbe jeune fille se consume à ses côtés?

En compulsant de vieux magazines à la bibliothèque (elle n'avait ni le goût ni la force pour la lecture d'épais volumes écrit il y a deux siècles par des auteurs, des philosophes, des penseurs morts, enterrés et certainement dans un état de décomposition bien avancé à l'heure actuelle), elle était tombée sur un numéro de Paris Match d'une époque où la revue pour ménagères de moins de cinquante ans et quelques autres ayant dépassé cette limite arbitraire se passionnait pour les drames des cimes.

La montagne la passionnait. Les récits d'alpinisme la captivaient. Dans un numéro de Septembre 1972,

un reportage attira son attention. Le papier portait sur la vidange du barrage de Tignes qui avait lieu tous les dix ans depuis son inauguration en 1953. Les photos de cette vallée engloutie, gorge fantôme où il ne subsistait que quelques murs envasés faisaient froid dans le dos. L'article se doublait d'une énigme digne des meilleures pages de Conan Doyle. Un couple d'alpinistes chevronnés avait disparu dans le secteur. On pensa tout d'abord à un banal accident glacier. On sonda plusieurs crevasses avant que les secours ne portent leur attention sur le gigantesque lac qui se remplissait à nouveau jour après jour. Des hommes grenouilles explorèrent les fonds pendant quatre jours. On ne découvrit absolument rien. La seule chose qui restait du couple était leur voiture, une Simca 1110 rouille, garée à proximité. Sylvie avait survolé l'article où il n'était finalement peu question de montagne. Un nom la fit se redresser brusquement. Elle descendit les volées d'escaliers qui conduisaient à la grande salle où son ami compulsait une pile d'ouvrages, prenant des notes au fur et à mesure de ses décryptages, comme un chercheur d'or prélève une à une les minuscules paillettes dans son tamis. Brutalement, sans cérémonie, elle lui mit la double page de Paris Match devant les yeux. Il protesta, arguant qu'il avait encore du travail, qu'il n'était pas, que plus

tard, qu'enfin...

Il se tut d'un seul coup en voyant le nom du couple disparu vingt ans auparavant. La coïncidence était double. Ce couple portait le même patronyme que lui, déjà pas banal mais, en plus, la date correspondait jour pour jour au terrible accident qui l'avait privé de parents. La vie n'est à proprement parler pas faite de coïncidences, c'est notre esprit qui pose des jalons, des ponts entre des faits qui n'ont strictement rien voir. L'impression de déjà vu a été expliquée scientifiquement il y a quelques années. Le cerveau se trompe en exhibant une mauvaise image dans le stock de notre mémoire, comme si on confondait une poignée de framboises avec des Gariguettes situées juste à côté lorsqu'on fait son marché.

S'il n'avait pas vécu jusque là à Lyon, Antoine n'aurait pas été autant interloqué par le nom Charlet, l'une des plus anciennes familles de Chamonix où elle figure, aujourd'hui encore, comme très répandue. En revanche, la photo du couple lui fit l'impression d'une épée qu'on lui enfonçait dans le dos, transperçant son corps de bas en haut et atteignant le plus profond de sa conscience. Cette photo, il la connaissait très bien. C'était même la seule chose qui lui restait de ses parents.

Un cliché aux couleurs passées, sûrement prise par

les premiers appareils à développement instantané. On y voyait rayonner cependant le bonheur sur deux visages paraissant essoufflés qui collaient leurs joues l'une contre l'autre. On ne distinguait rien du paysage alentour. Sa marraine avait parlé d'un voyage à Paris où le couple avait passé quelques jours pour se distraire de métiers aussi ennuyeux qu'austères. Ils faisaient partie de ces êtres lambda, interchangeables à l'envi et dont on ne se privera pas de dégraisser les bureaux plus tard, lorsque la compétitivité aura jeté son dévolu sur l'administratif. Mais lui avait-elle dit vraiment toute la vérité?

Il quitta aussitôt la bibliothèque, laissant ses ouvrages en désordre sur la table d'étude. Sylvie eut la présence d'esprit de fourrer le magazine sous son blouson. Elle l'accompagna chez lui.

Lorsqu'Antoine brandit la photo de Paris Match devant le regard hagard de sa marraine, elle s'effondra. Inutile de nier devant l'implacable preuve des images. Ses parents n'avaient jamais mis un pied dans un insipide bureau sentant le renfermé de leur vie. C'était même tout le contraire.

Tandis que sa marraine se répandait en excuses au milieu de larmes non feintes, se justifiant d'une mise à l'abri d'un petit orphelin de quatre ans, qu'elle voulait à tout prix préserver des dangers de

la vie, spécialement ceux de la montagne qu'elle n'évoquait que comme un monstre glacé aux dents pointues des aiguilles et aux mâchoires définitives des crevasses béantes, lui n'écoutait plus. Il fourra quelques affaires dans un sac, choisit deux ou trois bouquins, demanda à Sylvie si elle pouvait l'héberger sans douter de la réponse et claqua la porte à la fois sur cet appartement étriqué et sur sa vie médiocre et quelconque jusque là.

Il allait changer du tout au tout.

D'abord, envoyer balader tous ces médicaments qui lui avaient surement fait plus de mal que de bien. Ensuite, terminé ces interminables séances de bibliothèque, le nez dans les livres, à étudier dans quel but? Devenir un savant ingénieur au service de son pays et de la sacro-sainte énergie atomique comme il en prenait le chemin? Confusément d'abord, avec plus de discernement ensuite, il savait que cette vie là n'allait pas le rendre pas heureux. Il ne pouvait pas s'épanouir entre des calculs et des probabilités.

Alors il comprit que tout avait été faux dans son enfance. On lui avait menti effrontément. Dissimulé tout un pan de sa vie, celui qu'il n'avait pas vécu : l'histoire de ses parents. Il fallait réparer. Se remettre sur les bons rails. Et vite. Pas de temps à perdre. Il sentait au fond de lui que quelque chose clochait. Ce n'était pas sa vie qu'il avait vécu



jusque là. Les chiens ne font pas des chats. Il le sentait maintenant : ses envies et ses penchants allaient vers les sommets de roc et de neige. Il s'était menti à lui-même pendant toutes ces années. Il avait demandé à Sylvie de l'accompagner là-bas, parmi les montagnes familières de ses parents. Elle avait sacrifié une première semaine de cours aux beaux-arts pour lui servir de guide. Chamonix n'était pas très éloigné de Megève. Il mena sa petite enquête dans les milieux de l'alpinisme Chamoniard. Bien sûr qu'on se souvenait de ce couple de grimpeurs chevronnés. Leur aisance sur le rocher n'avait de pair que leur habileté sur la glace. Un ancien guide lui parla longuement de ses parents. Pour lui, il était impossible qu'ils périssent aussi bêtement en montagne. Bien sûr, ils ne faisaient pas l'unanimité dans le microcosme de l'alpinisme. La confrérie des guides voyait toujours d'un mauvais œil ceux et celles qui s'affranchissaient de codes de vie séculaires. En matière d'orthodoxie, on ne pouvait pas dire que ses parents étaient un modèle. Ils envoyaient balader toutes les conventions, les usages, la tradition. Il n'avait pas été le dernier à s'opposer à cette trop grande liberté qu'ils revendiquaient du haut de leur talent. Mais, au fond de lui, il devait reconnaître qu'eux seuls avaient peut-être raison. Qu'il aurait eu bien besoin d'un bon coup de balais

dans le bureau des guides. Evidemment, on avait refusé l'insigne à son père au sein de la compagnie. A cette époque, il n'était pas facile d'intégrer la prestigieuse compagnie si on n'était pas natif de la vallée. Lui venait de Vallorcine, à moins de 15km de l'église de Chamonix. La belle affaire! Il avait réussi toutes les épreuves physiques, proposait une impressionnante liste de courses dont quelques premières. Son intégrité n'avait d'égale que sa volonté. On n'avait pas trouvé autre chose à lui opposer que ces malheureux 15 km. Il avait compris. Il ne serait jamais guide. Qu'importe. La montagne n'était pas réservée à une élite ni un corps de métier. Avec sa femme, une magnifique suédoise qui était venue camper quelques étés plus tôt et n'était jamais repartie, ils enchaînaient les prouesses montagnardes les plus osées. On leur proposait des reportages dans les magazines spécialisés. On parlait d'eux dans la grande presse, Paris Match en tête. Les sponsors commençaient à se bousculer. Des marques de vêtements de montagne, des chaussures et même un industriel japonais, féru de montagne, qui fabriquait on n'a jamais su trop quoi.

Antoine Charlet écoutait, s'imprégnait de cette atmosphère inédite pour lui. Lorsqu'il déambulait dans les rues de la Mecque de l'alpinisme, il ne pouvait s'empêcher de lever la tête vers les glaciers

immaculés et les aiguilles qui se découpaient sur un ciel d'un bleu si pur. Ce qu'il ressentait confusément depuis la révélation de son passé commençait à se traduire en volontés. Il comprenait maintenant mieux l'ardeur que sa marraine mettait à l'écartier de toute activité physique. Le déclic aurait eu lieu, c'est certain, même là-bas à Lyon, si loin de ces montagnes qu'il commençait à appeler *ses* montagnes.

A Megève, il débutait par de petites balades sur les alpages. Il était vite essoufflé mais Sylvie était un professeur hors pair. Ne surtout pas brûler les étapes. Savoir s'imprégner de la montagne, s'acclimater à un air plus vif et plus rare, trouver son rythme, son pas. Prendre ses marques et surtout, observer, contempler, se dissoudre totalement dans le paysage comme un caméléon.

Un soir d'orage, tandis que les éléments semblaient s'être donné rendez-vous pour envoyer tout ce chaos rocheux par le fond, il avait caressé l'épaule nue de Sylvie, à l'abri d'un grenier qui sentait bon le foin. Un baiser inattendu avait été le préambule à une nuit d'amour. L'évidence lui était apparue au petit matin, en dévorant de belles tartines de confiture maison, les yeux perdus dans ceux de celle qui allait devenir son mentor, son pygmalion, son coach. Il se rendit compte que les deux passions de sa vie avaient été sous son nez toutes

ces années. Son amour depuis ce fameux jour de sixième où une petite fille s'assit à ses côtés dans la salle de classe et l'ambition d'une carrière depuis toujours : il avait cela dans ses propres gènes.

Il allait devenir guide.

Dès lors, il employa la même énergie et la même rigueur que pour ses recherches studieuses dans le modelage de son corps. En un an de musculation, de natation quotidienne, de marches de plus en plus longues et d'entraînements intensifs sur les rochers des Gaillands, à deux pas de Chamonix, il changea spectaculairement d'aspect physique. Ce grand corps dégingandé, longiligne, filiforme et chétif, il allait le remplir comme on gonfle une enveloppe de montgolfière. C'est à croire que sa carcasse insignifiante n'attendait que ça. Du concret, du palpable. Sa relation amoureuse avec Sylvie ne faisait que le motiver davantage, elle lui donnait la confiance en soi qu'il n'avait jamais eu auparavant. Depuis la révélation, il avait coupé tous les ponts avec sa marraine, ne sacrifiant les liens familiaux qu'à quelques lettres très courtes pour lui dire que tout allait bien. Pourtant ce ne fut pas facile au début. Il s'employa comme serveur dans une des nombreuses brasseries Chamoniardes, changeant souvent d'enseigne, multipliant les contrats courts et s'orientant petit à petit vers des activités plus physiques. Sylvie avait poursuivi deux ans de

Beaux Arts avant que l'amour ne soit le plus fort et qu'elle le rejoigne définitivement au sein des montagnes. Elle faisait souvent l'aller retour depuis Lyon, quasiment tous les weekends et pendant les vacances. L'été suivant, il la suivit dans quelques voies faciles des aiguilles rouges. Puis il s'enhardit en cordée. Il était doué. Les gênes hérités de ses deux géniteurs hors-pair se réactivaient au contact du rocher et de la glace. C'était une seconde naissance.

Diplôme en poche, peindre ou sculpter, Sylvie pouvait tout aussi bien le faire au milieu des montagnes que perdue dans la cité Lyonnaise bien maussade depuis le départ d'Antoine. Lui enchainait les petits boulots tout en préparant assidûment l'examen de guide. Ils louaient un petit appartement à la sortie de Vallorcine, à deux pas de la route menant à Chamonix via le col des Montets, mais Antoine n'avait d'yeux que pour un vieux chalet de bois patiné, aux rondins devenus noirs à force d'essuyer les rigueurs du climat, qui se dressait à l'aplomb de la nationale sur un éperon rocheux dominant un bruyant torrent qui dévalait depuis le Mont Buet. C'est là que ses parents avaient vécu une vie qui lui était devenue un modèle. Il s'était renseigné : le chalet appartenait désormais à un riche industriel belge passionné de montagne et n'était pas à vendre.

Au bout de trois ans, Antoine avait réalisé l'exploit de réussir l'examen d'aspirant guide. Il venait de gagner sa première bataille : venger la fin de non recevoir que son père, trente ans plus tôt, avait dû subir. Il allait passer deux saisons en compagnie d'ainés qui finiraient de lui apprendre le métier si toutefois on peut raisonnablement en faire le tour en une seule vie d'homme.

Son premier client fut un homme d'une cinquantaine d'année, ventripotent, aux doigts boudinés, au visage couperosé, gémissant et haletant au moindre dénivelé. Ce n'était pas un mauvais cheval, mais ses capacités étaient bien en dessous de ses ambitions. Lui faire admettre cette évidence relevait de la plus haute diplomatie. Il existe une bonne part de psychologie chez un guide, tout comme chez un médecin, un coiffeur, un enseignant et d'une manière générale toute profession plaçant l'humain au centre de ses fonctions. Le quotidien d'un guide n'est pas, à ce qu'on pense croire, fait de courses aériennes, de belles traversées et de premières devenues si rares tant le massif a été exploré sous toutes ses coutures.

Armand Van De Minck fabriquait des ustensiles de cuisine destinés aux collectivités. Il possédait une usine dans le nord de la France. Posséder était un bien grand mot puisqu'il n'était que le directeur

d'une des innombrables succursales d'un groupe majeur qui s'était diversifié dans tous les domaines. De toute façon, Armand Van De Minck allait se retrouver sans rien du tout après ce long weekend du Quatorze Juillet, lorsqu'il rentrerait dans son nord brumeux. Il serait logé à la même enseigne que les 250 employés, en majorité des femmes, à cette nuance près qu'on l'avertirait par téléphone le jour même de la fête nationale. Histoire de lui éviter de se présenter pour rien le lendemain. Le seul privilège qui était dû à son rang dans l'entreprise.

Armand Van De Minck avait également la prérogative commune aux cadres de l'entreprise de pouvoir choisir. De deux choses l'une : ou il suivait les machines quelque part au fin fond d'une province chinoise ou il pointait au chômage en restant chez lui. Un choix qui n'en était forcément pas un. Armand Van De Minck dû modifier son train de vie, l'avenir étant dorénavant un chemin semé d'embûches. Car tout allait s'enchaîner dans une spirale infernale en moins de six mois. Trente ans de boîte mais aucune autre compétence que diriger des ateliers de manufacture d'ustensiles que plus aucune fabrique ne produisait en Europe (ses connaissances en Allemand et Hollandais ne lui servaient à rien). Son dossier à Pôle Emploi ne serait pas des plus faciles. Monique, sa femme, en

profita pour partir au soleil dans les bras de son amant. La seule chose qui la liait encore à un mari épousé pour son compte en banque, en l'occurrence le confort matériel du couple, menaçant de se tarir bientôt, elle avait mis à exécution un projet vieux de six ans... Sans imaginer qu'à son tour son bel hidalgo la quitterait pour une chair plus fraîche d'ici moins d'un an. Ah, les hommes!

Il n'en fallait pas davantage pour qu'Armand Van De Minck fit une dépression qui déclencha, plus exactement catalysa une série de désordres médicaux en chaîne. Un taux massif de cholestérol avait endommagé ses artères poussant un cœur plus très jeune dans ses retranchements. Son foie lui rappelait trente ans de copieux déjeuners d'affaires et le sacro saint verre de Bourbon, souvent deux ou trois, avant de s'endormir. Une pratique du cigarillo n'avait pas arrangé ses poumons et un emploi du temps si serré lui interdisant toute activité physique, à part ces sorties en montagne le plus souvent poussé et trainé par de valeureux guides, avait terminé de pousser un corps de vieillard avant l'âge dans ses retranchements. Antoine apprit avec surprise sinon bonheur que le propriétaire du chalet de ses parents n'était rien d'autre que monsieur Van De Minck, bien connu au sein de la compagnie des guides, jamais à court d'anecdotes savoureuses sur



les prouesses de ce client pas si ordinaire. Un collègue prétendait même l'avoir littéralement hissé à bout de bras sur toute une voie pourtant à la portée du premier néophyte venu.

On signa rapidement la promesse de vente, à un prix défiant toute concurrence car, un malheur n'arrivant jamais seul, un inspecteur des impôts plutôt zélé avait cru bon de mettre son nez dans la comptabilité pas très nette de l'entreprise. En effet, les « déménageurs » n'avaient pas emporté les seules machines mais aussi quelques liasses de papiers qui auraient disculpé grandement Armand Van De Minck d'une gestion menée dans son dos par des collaborateurs encore plus indéliçats. Ainsi va la vie. Le malheur des autres fait le bonheur des uns.

Tout allait pour le mieux et la nouvelle d'un déménagement inopiné allait rendre Sylvie folle de joie. Seulement il y avait toujours ces douleurs abdominales qui s'intensifiaient. John Bookman avait raison, cela ne pouvait continuer de la sorte et Antoine avait fini par prendre rendez-vous dans un service de l'hôpital de Sallanches. On lui fit passer une série de tests plus ou moins plaisants. Entré à 10h40, il en sortit en milieu d'après-midi. Le temps de passer en coup de vent au chalet et il prenait la route en direction de l'Italie via Martigny, en Suisse et le col du Grand Saint Bernard. C'était

plus court que de revenir à Megève puis traverser le Beaufortain et le Petit Saint Bernard. A 21h30 il stoppait devant l'hôtel Cecchin à Aoste. Giuletta l'accueillit comme s'il faisait partie de la famille car c'était un peu le cas. Il avait accompagné son frère et son mari dans plusieurs excursions en montagne.

- Gran Paradiso?

- Si, si. Gran Paradiso. Con due donne. Domani, all'alba.

- Tou n'a pas fait de grands progrès en italiano, Tonio!

- Désolé. Je sais qu'il faut que je m'y mette.

- Donc, je tou réveille tôt, c'est ça?

- Tôt, oui. Merci.

Il empocha les clés de la quarante huit et monta s'effondrer sur le lit sans se déshabiller. Les examens de la matinée, la longue route sinueuse et les calmants qu'on lui avait prescrit l'avaient carrément assommé. Il ne ressentait même plus ces élancements dans le ventre.

17.

Posé en équilibre sur un des nombreux rochers blancs des Calanques de Cassis, Philibert réfléchissait. Pour une fois, l'objet de sa méditation n'avait peu de chose à voir avec le désordre écologique de la planète. D'ailleurs, depuis qu'Adrien lui avait présenté le monde sous son meilleur aspect, ces inquiétudes, un certain défaitisme ponctué de catastrophisme semblaient se raréfier. Trop intelligent pour faire table rase de convictions profondes, Philibert avait compris qu'il ne pourrait rien changer dans son ensemble au monde moderne lancé dans une poursuite folle au développement à outrance. Il y avait quelque chose de bouddhiste dans sa nouvelle capacité à passer sur les choses sombres de l'existence. « S'il existe un problème dont tu n'as pas la solution ou dont tu ne peux appliquer la réussite, pourquoi se tourmenter de son échec? Cela ne résoudra pas la difficulté. »

Philibert prenait de la distance avec le chaos annoncé, il gardait une réserve face aux catastrophes quasi quotidiennes dont les journaux aimaient à se repaître, il considérait le désastre environnemental de loin et constatait avec une toute nouvelle philosophie le fléau qui sourdait. En un mot, Philibert avait mûri. Il le devait

entièrement à Adrien. Détaché des vicissitudes de l'existence, il n'en gardait pas moins sa volonté de lutter pour un monde meilleur, petite goutte d'eau douce dans un océan trop salé. L'association rando-net continuait à dépolluer sentiers et chemins. Cela avait fait tâche d'huile après qu'un reportage fut diffusé en plein journal télévisé de vingt heures. Il y avait maintenant plusieurs antennes, des associations qui s'attaquaient à nettoyer les banlieues grises des villes aux bourgs trop propres et illuminés. Une véritable armée de plongeurs avaient retiré par exemple cinq tonnes de détritiques au fond du lac d'Annecy, d'autres avaient multiplié par deux les prises dans le port de Marseille, on s'immergea dans la Garonne en aval de Toulouse : ce fut douze tonnes de métal, de plastique, de pneus usagés, des dizaines de batteries de cuisine, des vélos, des mobylettes, quatre carcasses de voitures et même une aile de bimoteur. Si Philibert s'invitait à quelques actions, il laissait le soin à d'autres de coordonner tout ça. De toute manière, il n'y avait pas besoin de centraliser, bien au contraire. On n'était pas là pour faire de l'argent.

Le site internet Feeloo continuait son rôle de Robin des Bois. Il traquait, à la frontière de l'illégalité, parfois franchement hors la loi, les vilains petits canards, en l'occurrence les méchants gros oiseaux de la finance, en leur pourrissant une comptabilité

déjà un peu limite. Cela occupait une quinzaine de hackers qui s'amusait comme des petits fous à pénétrer des systèmes réputés inviolables, à casser des mots de passe tarabiscotés au possible, puis à réaliser des transferts d'argent virtuel, à corrompre un système trop sophistiqué pour ne pas être immensément fragile, à jouer avec les mêmes armes que ceux auxquels ils s'attaquaient.

Mais depuis quelque temps, cela ne passionnait plus Philibert. Il avait trouvé sa voie.

Le vent l'ébouriffa avec plus de force lorsqu'il se rendit compte que le ciel s'était obscurci soudainement. Un dragon ténébreux bondissait dans le ciel comme un félin, s'allongeant de tous ses muscles, puis la seconde suivante se contractait en une masse incertaine, encore plus démoniaque car plus mystérieuse. Le sombre de cet improbable nuage devenait argenté. Il n'en crut pas ses yeux avant de comprendre que cette entité était composée de milliers, que dis-je, de millions de particules individuelles qui s'organisaient dans une parfaite harmonie.

- Impressionnant, n'est-ce pas?

La voix venait du groupe de rochers effilés qui dominaient tout le site. Philibert salua un grand gaillard tout en muscles sans en donner l'air.

- On appelle ça vulgairement le murmure des oiseaux.

Tout en devisant sur les particularités de ces rassemblements incroyables, l'homme évoluait sur l'arête de rocher fine comme une lame de couteau avec nonchalance. Il jouait avec l'équilibre comme il respirait, tel un jongleur.

Jamais, au grand jamais Philibert n'aurait escaladé cette grappe de rochers fuselé jusqu'à devenir coupant. Il repensa à cette seconde à l'entreprise prévue en compagnie d'Adrien. Le Grand Paradis, ça allait être autre chose que ce simple amoncellement de cailloux filiformes. Il s'était peut-être engagé un peu vite. Pourrait-il, tout seul, atteindre un sommet de 4000 mètres? Avec la responsabilité d'un non-voyant, cela relevait de l'inconscience. Il estima la facilité avec laquelle l'homme vint le rejoindre en quelques prises aisées, sachant poser les pieds exactement là où il fallait, sans se soucier le moins du monde de ce qu'il faisait. Cela lui semblait inné. Lorsque Patrick Bonfils lui tendit la main, il ne put s'empêcher de lui demander

- Avez-vous quelque chose de prévu Samedi prochain?

## *Interlude*

*Les trois compagnons progressaient avec entrain. Ils étaient étonnés de leur forme. Ils venaient à nouveau de doubler une cordée de deux dames avec leur guide prévenant. Un rapide salut, chargé d'une connivence qu'on ne rencontre que sur les sommets, une sorte de complicité qui naissait d'une solitude voulue, tout comme on tend à se rapprocher de compatriotes croisés au bout du monde, même si on ne partage pas toutes leurs convictions. Il ne restait qu'une centaine de mètres avant cet amoncellement de rochers qui signalaient le sommet. Un léger ressaut demandait de s'aider des mains. Les trois hommes ne possédaient qu'un seul piolet. Ils escaladèrent cette corniche avec prudence, d'autant qu'une crevasse s'ouvrait à leurs pieds, profonde comme un gouffre, assoiffée de chair fraîche comme une ogresse atteinte de boulimie. Les deux premiers franchirent facilement le passage tandis que le troisième dérapa malgré les crampons avec lesquels il ne se sentait pas à l'aise. La corde se tendit. Le second stoppa l'inéluctable chute dans un râle d'effort contenu. Le malheureux se raccrocha à la paroi de glace en se félicitant d'avoir enfilé ses gants quelques minutes plus tôt.*

18.

Il y avait maintenant deux ans qu'Elsbeth Sidmund, enfant star d'un seul film tourné dans les années cinquante, correspondait vraiment avec un être humain fait de chair et de sang. Au fil de cet échange qui n'était plus à sens unique, elle s'était rendue compte qu'elle avait vécu sa vie par procuration. L'énigmatique auteur des lettres gardait tout son mystère, jusqu'à son identité sexuelle. Était-ce une femme de cinquante ou soixante ans comme l'avait d'abord pensé Elsbeth ou bien (quelques détails allaient dans ce sens) un homme plus jeune. Dans leurs lettres, ils parlaient de tout et de rien, mais rarement du cinéma et jamais de la carrière réelle et supposée de l'ex actrice. Il y avait tant de tact et de retenue dans les premiers envois qu'elle ne s'était pas méfiée, mais il fallait reconnaître qu'elle s'était laissée prendre au piège. Elle était devenue réellement accro à ces lettres hebdomadaires, parfois elle en recevait deux la même semaine, auxquelles elle répondait avec toute la franchise et la sincérité qu'elle n'avait jamais mis dans ses propres envois à sa personne. Au fil du temps, elle s'était rendu compte de l'impasse dans laquelle elle s'était elle-même égarée. Un cercle vicieux dont il lui aurait été



impossible de s'échapper sans l'aide d'une personne extérieure. Il lui semblait avoir vécu la vie d'une autre maintenant qu'on lui avait délicatement ouvert les yeux. Mieux qu'une psychothérapie, c'était une révélation.

Elle avait modifié ses habitudes. Toutes, ou presque. En revanche, elle n'avait rien changé à son marché quotidien dans ce supermarché bio où les employés étaient dorénavant devenus des amis. Elle n'avait plus peur d'aller vers les autres, de rire d'une bonne plaisanterie (elle était même parvenue à en faire!). Elle s'était rendue compte que s'ouvrir aux autres peut vous rendre plus fragile, plus exposé aux sentiments qui ont des arêtes aussi coupantes que des couteaux bien aiguisés mais qu'en définitive on y gagnait en profondeur. On vivait sa vie. On ne se contentait plus de traverser l'existence du bout des doigts, un petit train-train quotidien bien monotone, sans saveur. Pour profiter de la vie, il fallait baisser la garde, se découvrir, oser. Le bonheur était à ce prix. Ne jamais se reposer, fut-ce sur un épais tapis de lauriers fanés. Elle quittait son appartement plus souvent. Allait visiter les musées, se rendait aux expositions. Elle avait même pris un abonnement au cinéma du quartier, un multiplex moderne qui proposait pas moins de huit films différents à la fois. Elle regrettait un peu le temps de ces salles immenses

où un succès pouvait tenir deux ou trois mois à l'affiche. Qu'importe après tout. Il fallait s'adapter à son époque et, lorsque les lumières de la salle s'estompaient lentement, elle retrouvait cette magie d'avant. Dans l'obscurité de la salle, rien n'avait changé, juste le public qui était plus discipliné que cinquante ans plus tôt. On ne fumait plus et on écoutait religieusement sans se lever pour un oui ou pour un non.

Elle passait davantage de temps dans son petit jardin, se trouvait un nouveau plaisir à bouturer les rosiers, à flatter les plantes grimpantes, à semer, sarcler et cultiver un petit potager. Elle ne se contentait plus dorénavant d'observer ses voisins depuis sa petite fenêtre du premier. Parfois une conversation s'engageait avec le père Simon qui se révéla être un spécialiste de la Grèce antique. Il était incollable sur la mythologie grecque, ses Dieux et ses histoires fondatrices. Les petits Da Cruz passaient par son jardin au moment du mûrissement des fraises. L'automne venu, ils avaient gardé l'habitude de s'arrêter un moment chez la vieille dame charmante qui leur offrait toujours un grand verre d'orangeade, des tartines de copeaux de chocolat, des petits gâteaux qu'elle s'était remise à cuisiner car si on peut préparer des diners solitaires, il n'y a aucun intérêt à se lancer dans la pâtisserie si personne d'autre que soi n'en

profite. La pâtisserie est un acte social. L'hiver, elle préparait des boissons chaudes, cacao et cannelle qu'elle faisait mitonner pendant cinq bonnes minutes, développant ainsi tous les arômes cachés et y ajoutait une légère cuillerée de miel. Ils en raffolaient. Mais elle ne les gavait jamais de sucreries. C'est mauvais pour les dents et ça déglingue l'estomac affirmait-elle. Elle avait en horreur les chewing-gum qui donnaient un air stupide à ceux qui en mâchaient, bovins décérébrés, même lorsqu'il s'agissait de Gary Cooper, Robert Mitchum, Humphrey Bogart ou John Wayne. Ses idoles. Madame Lampion lui racontait ses nuits de garde à la maternité, les accouchements qui sont toujours une aventure malgré le progrès médical.

La vie d'Elsbeth avait donc changé grâce à une simple lettre hebdomadaire. Elle connaissait une seconde jeunesse. Et entendait bien en profiter. Une belle journée de Juin dernier, elle s'était renseignée et avait osé prendre un car qui desservait toute la Vallée Blanche : Annemasse, Bonneville, Cluses, Sallanches, puis ce gigantesque viaduc où elle avait un peu frissonné et, enfin, verrouillée par d'étroites gorges, la vallée de Chamonix qui semblait se blottir au pied de cette muraille de 4000 mètres que des langues de glaces venaient lécher. Descendue du bus, elle leva la tête. A Chamonix, on reconnaît les touristes à l'angle que forme leur nuque, les

yeux en l'air, tandis que les autochtones conservent une attitude traditionnelle. Comment avait-elle pu oublier les montagnes de son enfance? Oh, bien sûr, ce n'étaient pas les mêmes, elle ne reconnaissait pas les pics et les sommets de la Suisse méridionale mais, après tout, une montagne reste une montagne. Seuls les lieux changent, l'ambiance demeure la même. Elle avait poussé la lourde porte du bureau des guides et était entrée comme on pénètre dans une chapelle.

Antoine Dupraz, un grand gaillard qui fut l'un des guides les plus en vue de la vallée, était de garde. A passé soixante dix ans, il ne courait plus les sommets et se contentait de courtes balades sur de larges chemins autour de Chamonix, avançait parfois ses pas sur ces montagnes à vaches qu'étaient les alpages. Ce n'était pas l'âge qui l'avait empêché d'assouvir la passion de toute une vie, mais plutôt un accident bête. Celui qui avait réalisé les plus belles courses, les voies les plus côtés, les traversées époustouflantes, vécu des bivouacs hivernaux et toutes les conditions inhumaines qu'inflige souvent la haute montagne, celui qui avait conquis une paire de Huit Mille dans l'Himalaya, celui qu'on surnommait déjà dans le petit monde de l'alpiniste l'Invincible, celui-là même avait rencontré son destin lors d'un banal accident que même les novices savent éviter.

A l'automne, Antoine aimait bien aller à la cueillette des champignons. Il avait ses coins, qu'en grand amateur de mycologie il ne dévoilait forcément à personne. Il y avait un petit bois d'aulnes, de hêtres et quelques épicéas mêlés sur les fortes pentes de la Loriaz, juste en dessous de l'arrivée de la télécabine qui partait vers les Grands Montets. Il avait plu la veille, une copieuse pluie d'orage, et la moiteur des sous-bois promettait une belle récolte. Il avait suffi d'un coin à mousse qui masquait quelques vieilles branches dépourvues d'écorce aussi glissantes qu'un couloir de glace vive. Antoine avait dérapé, s'était retenu à un tronc trop vermoulu pour retenir ses quatre vingt cinq kilos de muscles. Le squelette de l'arbre n'avait pas cédé aussitôt, c'est en tirant fortement afin de se rétablir qu'un craquement vif s'était opéré, projetant le guide avec autant de force que s'il avait pris son élan pour plonger dans la pente. Il glissa sur quelques mètres, pensant encore pouvoir se retenir à une aspérité. Mais le sol était tellement humide et bien trop glissant pour espérer enrayer la dégringolade inévitable. Le dos d'Antoine percuta un rocher aux arêtes saillantes qui déclencha une douleur aigüe au niveau des lombaires. Il fut renvoyé contre un mélèze qui, telle une boule de flipper, l'envoya contre un talus qu'il dévala tête la première. La glissade fut stoppée par un gros

rocher posé dans la pente comme par magie. Assommé, il lui fallut quelques minutes pour reprendre ses esprits. Il tenta alors de se mettre debout. Aussitôt il reçut un coup de poignard depuis les lombaires, irradiant pendant de longues minutes tout le bassin et envoyant quelques décharges électriques jusque dans ses épaules. Il resta couché sur le dos. Inspecta ses membres, fit bouger ses jambes. Tout était normal, pas même une écorchure, mais il ne pouvait ni s'asseoir, ni se courber. Quelque chose clochait au niveau des reins. Sachant très bien que personne n'irait le chercher dans ce coin perdu au-dessus d'Argentière, il rampa toute la journée, prenant bien soin de ne plus se laisser dominer par la pente. Ça, il savait faire. Il n'avait été victime que d'un instant d'inattention, au moment même où un couple de cèpes lui faisait les yeux doux.

Au terme de plusieurs heures d'efforts accompagnées de douleurs de plus en plus vives au point de vomir à plusieurs reprises, il atteignit les premiers prés de la vallée. Il reconnut celui de Joël Pormenaz dont la pente s'adoucissait jusqu'à l'entrée de la grange où il stockait les foin du début de l'été. Quand Joël le découvrit en train de se trainer au sol, s'aidant de ses coudes comme lors d'un parcours du combattant, il comprit que quelque chose n'allait pas.

Antoine Dupraz s'était brisé les hanches. On l'opéra. Il resta moins de trois semaines à l'hôpital de Sallanches. Tous les médecins étaient ébahis de sa rapide récupération, vaguement jaloux du travail d'orfèvre qu'avait réalisé leur collègue devant les radios de contrôle qui sanctionnaient un travail impeccable. Seul Antoine restait maussade, maugréant à l'envi à longueur de journée dans cette petite chambre dont la large fenêtre ne laissait voir que la pointe du Mont Joly pour tout sommet.

- Ils auraient quand même pu me mettre à Chamonix.

On lui répondait que l'hôpital de Chamonix n'avait pas les infrastructures nécessaires à une telle opération et que le docteur Levy avait fait des miracles. Tous s'accordaient à lui promettre qu'il pourrait remarcher d'ici un mois à peine. Une véritable prouesse, un exploit. Lui ne constatait que l'impensable à ses yeux : jamais plus il ne pourrait escalader.

En réalité il aurait pu faire quelques sommets faciles, gravir des voies élémentaires. Mais il ne voulait pas se résigner à la facilité et préférait encore arpenter les alpages ou les bords de l'Arve, particulièrement au printemps, à la fonte des neiges, où le tumulte du torrent montagnard aux eaux grises et bouillantes lui rappelait la rugosité de la vie en haute montagne.

Elsbeth se sentit intimidée soudainement. Un grand poster du Mont Blanc faisait exploser roches et glaces comme un dessert de chocolat glacé recouvert de meringue éclatante. Une paire d'antiques skis en bois était accrochée sous la mince fenêtre qui donnait dans la rue adjacente. Sur le comptoir derrière lequel l'observait discrètement l'ancien guide, étaient disposées quelques brochures. Antoine aimait bien jauger les nouveaux arrivants à leur façon d'investir les lieux. Il y avait les clients fortunés, habitués à donner des ordres, qui se sentaient à l'aise en tous lieux, semblant s'approprier l'espace comme s'il était une de leur possessions. Ceux-là étaient exigeants et n'hésitaient pas à marchander le bon prix. Ils dirigeaient leur vie comme un capitaine de navire, le menton haut et le front volontaire. Seule ombre au tableau : en haute montagne parfois, face au danger, au milieu de conditions difficiles, ils redevenaient de petits enfants apeurés. Leur autorité naturelle se heurtait à celle, officielle, du guide censé les conduire sans discussion. S'en suivait quelques orages qui rivalisaient de force avec les déchainements du ciel.

Il y avait les néophytes, touristes du Dimanche, qui imaginaient engager quelqu'un pour les amener sur un simple terrain de jeu. Pour eux, la haute



montagne n'était qu'un espace d'activités tout comme un terrain de football, une piscine ou un court de tennis. Il n'était pas difficile de leur faire entendre raison par quelque exemple bien choisi.

Il y avait les sportifs d'un niveau acceptable, parfois même de vrais champions dans leur domaine mais qui ne connaissaient rien à l'univers de la haute montagne ou, pire, croyaient le connaître. Imbus d'eux-mêmes sans vouloir trop le montrer, ils vantaient leurs exploits et avaient les yeux plus gros que le ventre : pour eux, une simple course d'acclimatation ne les intéressaient pas. Ils voulaient tout de suite la course exceptionnelle, longue, difficile, engagée.

Cependant la majorité de ceux et celles qui pénétraient dans le petit bureau faisaient partie des humbles et modestes qui désiraient tutoyer les cimes en toute sécurité dans les mains d'un guide expérimenté. La moitié était obnubilée par l'ascension du Mont Blanc et parfois Antoine se sentait un préposé aux chemins de fer délivrant un ticket aller/retour pour le toit de l'Europe. Un simple distributeur aurait suffi. Un billet pour le téléphérique de l'Aiguille du Midi, une belle course à plus de quatre mille. Le sommet. Puis le retour par le même itinéraire pour attraper la dernière benne ou, plus audacieux, la longue descente par l'arête des Bosses avec, en option, une nuit au

refuge du goûter pour couper une belle journée. Ou alors, le classique sur deux jours. La télécabine de Bellevue au départ des Houches, un peu plus bas dans la vallée. Un joli tramway grimpant jusqu'au Nid d'Aigle, puis un trek éprouvant jusqu'au refuge du Goûter où il était rare d'arriver à pouvoir dormir la première nuit, à presque quatre mille mètres d'altitude. Le départ à trois ou quatre heures du matin. Les yeux ensommeillés, les gestes approximatifs, les crampons, le piolet, la frontale et le froid mordant qui envoyait ses piquants comme autant d'épines de ronces sur le visage. La neige qui crisse à chaque pas. Des ombres fantomatiques entourant une progression lente, haletante. Puis le lever du soleil, par delà la mer de cimes qui s'étendait à l'orient, comme une récompense. Quelquefois les vallées recouvertes de brumes. Les derniers mètres dans l'illumination matinale et le vent qui se lève et oblige à finir plié en deux au sommet.

Bien entendu, parmi tous ces novices de l'altitude, il y avait ceux qui ne savaient pas trop. Ce qu'ils voulaient faire. Ce dont-ils étaient capables. Là, le métier et les conseils d'Antoine étaient payants. Il rangea automatiquement Elsbeth dans cette catégorie de ceux qui veulent découvrir un nouvel aspect de la montagne et ne se prétendent pas en terrain conquis.

Après s'être imprégnée de l'ambiance du petit bureau spartiate, Elsbeth salua Antoine et posa quelques questions qu'elle pensait déplacées.

- Ne vous excusez pas Madame. Il y a tant de gens qui croient tout savoir sur la montagne et qui ne savent absolument rien. Reconnaître qu'on ne sait pas grand-chose, c'est déjà savoir beaucoup.

Elsbeth avait apprécié la philosophie de ce personnage. Un ancien, certainement. Qui devait connaître mieux que quiconque cet univers de rocs et de glace, de soleil qui brûle la peau et du vent qui l'assèche en fines rides qui se creusent au gré des années de gel et de bourrasques. Un climat qui façonnait autant l'âme que la silhouette.

- Y a-t-il un sommet qui vous tente? Avait demandé Antoine, pensant qu'elle lui répondrait le sempiternel sommet de l'Europe que les novices confondaient avec l'Aiguille Verte sur les posters.

Il fut surpris.

- Naturellement. Mais les frais de déplacement du guide sont à votre charge.

Elsbeth avait hoché la tête. Elle ne s'imaginait pas que l'emploi d'un spécialiste de la montagne pour deux journées coûtait aussi cher. Devant son air étonné et quelque peu déçu, Antoine se voulu rassurant et, baissant la voix, suggéra de partager le guide.

- Jusqu'à trois personnes, c'est le même prix et cela

divise par autant de clients.

Elsbeth réfléchit un instant. Elle ne connaissait aucune personne désirant gravir la même montagne qu'elle, désirant gravir n'importe quelle montagne d'ailleurs.

Depuis qu'elle correspondait avec cet admirateur anonyme, elle avait changé mais elle n'en était pas encore arrivée à partager la vie d'une foule de gens, parmi lesquels elle aurait pu choisir deux ou trois candidats à l'ascension d'un sommet de quatre mille mètres.

Derrière son bureau, Antoine Dupraz observait les cogitations internes d'Elsbeth. Il suggéra de prévenir la cliente si toutefois une ou deux autres personnes avaient prévu la même course qu'elle.

- Après tout, c'est un sommet réputé, ça ne m'étonnerait pas que d'ici une petite semaine on trouve un candidat. Antoine détailla la vieille dame comme s'il voulait la jauger et ajouta, avec une pointe de malice, ou une candidate...

Elsbeth le remercia et s'inscrit sur une liste d'attente.

19.

Les faux rendez-vous de Julie Charrier, les transferts de fonds, bien réels ceux-là, les évaporations de devises entraînaient quelques grands trusts dans un chaos imprescriptible, une confusion sans fond. A l'ère du tout virtuel, y compris et surtout concernant l'argent, des ordres contradictoires provoquaient la pagaille bien plus qu'une salle des coffres fracturée. Ce n'était même pas du vol, Feeloo se gardait bien d'enfreindre certaines limites. On ne sait jamais. Mais le simple fait de déclencher un désordre monstre dans la comptabilité de grandes sociétés, de court-circuiter les donneurs d'ordre de la haute finance, de jouer avec tout ce petit monde comme un bambin de trois ans est capable de mettre une maison sans dessus dessous en un rien de temps, tout cela concourait à affaiblir les puissants.

Cependant, l'objectif affiché de Julie, dès le départ, était de retrouver le responsable du désastre dont elle avait subi les conséquences et qui, elle n'osait se l'avouer, lui avait surtout permis de devenir une véritable aventurière, volant de capitale en capitale, jouant tour à tour le rôle de fondée de pouvoir, de commerciale, d'émissaire pour son plus grand bonheur. A chaque nouveau rendez-vous c'était comme une représentation où chaque détail avait

son importance. Le recrutement des partenaires, le choix des costumes, la précision chirurgicale de la mise en scène, les répétitions des rôles. Cela l'amusait beaucoup. Tout bien considéré, elle devait cette récréation jubilatoire à son licenciement.

Toutefois, le monde des affaires est si opaque que même bien renseignée, même en accordant toute la minutie requise à une préparation sans faille, il lui avait été impossible de déterminer le véritable responsable du désastre nordiste. Au fil de ses investigations, de ses canulars, de ses mystifications pour la bonne cause, elle s'était rendue compte qu'il n'y avait pas un seul responsable dans toute l'affaire. De fil en aiguille elle semblait s'enfoncer dans un marécage d'eau croupie, se diluer dans les méandres d'organigrammes trop subtils pour être honnêtes. Le sort de 200 employés d'une banlieue du nord s'était joué lors d'un simple vote au sein d'un obscur conseil d'administration. Il n'existait pas un homme (ou une femme, cela s'est vu) qui pouvait endosser la responsabilité d'un ordre franc et direct. Tout était dissous dans la masse. Comme le tout pouvoir quel qu'il soit n'avait plus recours à la censure, noyant les informations cruciales dans un océan de renseignements, d'actualités, de données où il était impossible de se retrouver mais si facile

de s'y perdre.

Si Julie s'amusait bien, elle s'apercevait que cela tournait en rond. Même son ascendant sur la gent masculine (quelques femmes d'affaires lui firent mêmes des propositions à peine dissimulées sous des regards appuyés) commençait à l'ennuyer. On se lasse de tout, même du luxe.

Ce fut un soir de pluie, dans le centre des affaires de Londres, affalée sur la confortable banquette d'un taxi qui la ramenait de la City où avait eu lieu une entrevue mémorable que Julie prit conscience de la fausse route sur laquelle elle s'était embarquée. Pour la bonne cause, soit. Mais à présent, sachant bien qu'elle n'aboutirait à rien de tangible, la scène qu'elle venait de vivre il n'y avait pas dix minutes lui prouva qu'elle n'était plus l'ouvrière d'une fabrique d'ustensiles de cuisine, perdue quelque part dans le nord de la France.

La veille, en fin de matinée, elle avait franchi le seuil du bureau du directeur d'une agence de placements financiers sans imaginer une seule seconde ce qui allait en résulter. L'un des plus gros courtier anglais dont les ramifications s'étendaient sur les cinq continents et sûrement responsable à un certain degré du démantèlement de centaines d'ateliers un peu partout dans le monde.

John Mc Murphy la reçut. Charmant, affable et un air de Hugh Grant qui ne gâchait rien. Des

manières de gentleman, une prévenance toute britannique, bref un aristocrate du meilleur monde, sûrement le cœur sur la main. Mais placé dans le monde sans pitié de la haute finance, ce dandy aux manières irréprochables devenait un prédateur aux dents acérées dès que le vernis s'effritait. Et il disparaissait très vite en l'absence de journalistes ou de toute représentation. Entre eux, les loups ne manient plus la langue de bois. A son corps défendant, Julie était devenue l'un d'eux. Elle faisait partie de la meute. Cela lui permettait d'acquérir les meilleurs renseignements qu'aucun journaliste ne pourrait jamais rêver obtenir.

Se sachant en compagnie assurée, le financier se laissa aller à de cruelles vérités sur le peu de cas de ce que l'on appelle encore la masse salariale. Il en parlait comme d'un matériau, comme d'un minerai ou d'une source d'énergie avec cependant moins de considération que si les employés n'étaient que du sable ou les ouvriers du ciment. Julie s'imaginait que les empereurs romains n'avaient pas moins d'attention pour leurs esclaves. Même si elle commençait à prendre l'habitude de ce mépris qu'à un certain niveau on ne prenait plus la peine de dissimuler, un arrière goût amer lui prit la gorge. Il lui semblait qu'elle avait ingurgité quelque nourriture avariée, bu une eau croupie. Alors elle se mit à penser à ce qu'était devenue sa vie. Elle ne se



reconnaissait plus. La fonction avait déteint sur la personne; à frayer avec les requins on devient soi-même un prédateur et cela lui faisait peur. Peur pour elle-même. Peur d'elle-même.

Son habileté et son expérience lui permirent de donner le change et John Mc Murphy ne s'aperçut nullement des doutes intérieurs de Julie, d'un trouble qu'elle parvenait à masquer du mieux possible. Mieux : en la raccompagnant, il redevint mielleux et courtois, puis soudainement devenant plus sérieux il l'invita à dîner pour le lendemain en lui laissant supposer qu'il espérait autre chose que de simples rapports professionnels.

Encore dans son rôle de Wonder Woman, elle accepta, juste pour la curiosité de voir jusqu'où allait se nicher la goujaterie endimanchée d'un grand pont de la finance internationale.

Elle ne fut pas déçue.

Grand restaurant. Chef français. Homard et foie gras, champagne et canapés du meilleur caviar d'Azerbaïdjan. Chandelles, couverts en argent et serviettes brodées. Le grand jeu. Pour une nuit dans un palace, assurément. Julie s'amusait bien. Elle suivrait John jusqu'à la suite qu'il avait forcément déjà réservé, certain de sa réussite. On ne résistait pas à son charme, c'était sa force en affaires, un petit plus qui faisait toute la différence.

Elle avait donc prévu de jouer le jeu jusqu'au pied

du lit, deux mètres par deux, mini bar, écran géant branché sur plusieurs satellites et offrant un bouquet de 450 chaînes à croire que les couples qui venaient s'envoyer en l'air ici n'avaient pas autre chose en tête que de visionner le dernier blockbuster hollywoodien ou un match de la NBA. Là, tandis que John Mc Murphy, présomptueux d'une victoire supplémentaire, commençait à se dévêtir, elle n'hésiterait pas à se saisir des affaires du golden boy et déguerpir au grand trot, laissant la suffisance du champion de la finance retomber comme un soufflé raté.

Elle n'avait cependant pu aller au bout de ce scénario assez drôle ma foi. Juste avant le dessert, John avait plongé sa main dans la poche de son veston, en avait extirpé un joli petit écrin Van Cleef et Arpels. Julie, interdite, avait délicatement ouvert le cadeau. Une bague vingt six carats envoyait des reflets bleus et verts sur la table chaudement éclairée par les bougies. Tandis qu'elle faisait miroiter le présent qui équivalait au salaire d'un atelier entier pendant une année, congés payés inclus et diverses primes d'assiduité, John fit une demande en mariage dans les règles de l'art.

Alors, Julie sentit à nouveau cette impression de pourriture lui prendre la gorge. Elle eut envie de vomir. Elle se leva et, dans un grand sourire, jeta la bague sur le dessert glacé du gentleman et sortit,

grandiose, sans se retourner.

Affalée sur la banquette confortable d'une berline de luxe, Julie se sentait souillée, ternie, contaminée. Ce n'était pas sa vie. Le taxi stoppa à un feu rouge et, machinalement, Julie regarda par la vitre où ruisselait des gouttes d'eau qui modifiaient l'apparence de la nuit londonienne. Sur une affiche publicitaire vantant les mérites humaines d'une banque, elle reconnut, juste strié par la pluie, le poster qu'elle avait punaisé dans sa petite chambre, là-bas dans la banlieue hideuse d'une ville du nord. Elle se redressa.

Les pentes enneigées, des rochers lançant leurs pics en direction du ciel, le tout chapeauté d'un immense ciel bleu. Le Grand Paradis.

Avant de retourner vivre paisiblement sur son île, au large des côtes bretonnes, elle devait commencer par là. Comme un pèlerinage obligé. Un purgatoire dont elle reviendrait toute propre.

## 20. L'ascension.

Antoine Charlet fut réveillé par un nouvel élancement dans le bas-ventre. C'était désormais systématique, tous les matins vers trois ou quatre heures, l'heure où les alpinistes se préparent pour une course qui doit être terminée avant que le soleil ne dégèle les pentes glacées et provoque ces incessantes chutes de pierres qui sont la saison d'été la hantise des amoureux de l'altitude tout comme les avalanches le sont pendant l'hiver. Il tendit une main ferme vers la table de nuit où la plaquette de cachets était posée. Puis il se ravisa. Il se rappelait tous ces médicaments que sa tante lui faisait ingurgiter enfant pour prévenir des maladies imaginaires et qui, il en était sûr, l'avaient rendu vraiment malade. Peut-être même que ces prescriptions somme toute inutiles étaient la cause de ses désordres intestinaux. Il allait le savoir tout à l'heure. Le professeur lui avait promis de l'appeler dans la matinée pour lui révéler le résultat des nombreux examens réalisés la semaine passée.

D'un naturel optimiste, Antoine se convainquit que cela n'était rien du tout, juste un désordre momentané et qu'une bonne cure de yaourts bulgares allait remettre en état sa flore intestinale mise à mal par des repas pris à pas d'heure dans des conditions sublimes pour le panorama mais

peut-être pas idéales pour assurer une bonne digestion.

Il essaya de se rendormir. La course prévue aujourd'hui n'était pas difficile. Une montagne à vaches qu'on disait dans la vallée Chamoniarde. Deux clientes qu'il devait retrouver sur le gigantesque parking, au pied de ce quatre mille facile. Sa mission serait davantage de rassurer deux novices qui n'avaient sûrement jamais mis le pied sur un glacier, de vérifier leurs pas hésitants, de calmer des peurs irraisonnées et de leur faire partager la beauté de la montagne. Un éducateur en définitive.

Elsbeth sortit du taxi qui l'avait emmené dans ce bout de vallée où les montagnes enserraient un ruisseau tonitruant. On lui avait téléphoné deux jours auparavant qu'une dame était inscrite pour la même ascension et que si ça ne la gênait pas, la course aurait lieu ce Samedi. La vieille dame avait répondu, après une hésitation, que cela lui convenait. Qu'avait-elle à faire de ses journées? Elle pouvait gravir cette montagne n'importe quel jour, après tout.

Elle s'avança d'un pas lent vers la terrasse de la petite auberge qui était déjà occupée par plusieurs clients sirotant un café fumant dans le petit matin frais. Julie Charrier se tenait debout, les bras croisés, le regard perdu vers les cimes qui

entouraient ce cirque de verdure au milieu d'une minéralité complète. Quelques campeurs émergeaient de leur tentes aux couleurs vives : vert pomme, orange, bleu turquoise ou encore grenat.

Un antique 4x4 vint se garer sur des emplacements réservés. Antoine en sortit, l'air radieux. Il extirpa un immense sac joliment rembourré avec une corde pliée en huit sur le dessus. Il s'approcha des deux femmes qui ne s'étaient pas encore adressées la parole.

- Antoine Charlet. Je suis votre guide. Puis, tendant une main ferme aux doigts musclés vers Julie :

- Vous devez être Julie, avant de se tourner vers la vieille dame en modulant sa voix et offrant une poignée de main plus douce :

- Et vous Elsbeth.

Deux heures plus tard, exactement au même endroit, Adrien et Philibert attendaient Patrick Bonfils qui sortit d'une navette, équipé comme un himalayiste. Les mousquetons cliquetèrent et Adrien ne put s'empêcher de sourire.

- Ce n'est quand même pas l'Everest.

Patrick resta un moment interdit, puis il se mit à rire à l'unisson et se débarrassa de la moitié de son équipement. Aussitôt, il se sentit plus léger. Les trois hommes partirent d'un bon pas vers le sentier qui longeait le torrent avant d'attaquer très vite les

premiers lacets dans un sous-bois de résineux qui embaumaient le matin déjà chaud.

## 20. Le sommet

Antoine Charlet maintenait fermement la corde dans sa main gauche, elle contournait ses larges épaules puis filait quasiment à la verticale à ses pieds. On entendait souffler une dame d'un certain âge qui se plaignait de ne pouvoir y arriver. Antoine la conseilla de son mieux, lui indiquant les bonnes prises, savoir reprendre son souffle et, tout en imprimant une belle traction à la corde, la hissa quasiment sur cette grande dalle qui marquait l'altitude quatre mille. On était sur ces quelques rochers jetés en pagaille au sommet du Gran Paradiso comme des pépites de chocolat sur une meringue. Elsbeth s'assit, les pieds dans la vide. Elle n'en revenait pas. Tout autour d'elle l'azur pur et d'un bleu immense qui, presque noir au-dessus de sa tête, allait en s'éclaircissant au fur et à mesure qu'on se rapprochait de l'horizon qui se diluait dans une brume annonciatrice d'un beau temps futur. Julie Charrier s'agrippa au dernier rocher,

poussa sur son talon droit et, d'un joli mouvement de hanches, parvint à se rétablir au sommet. Le guide et ses deux clientes restaient muets, terrassé par le spectacle inouï qui se répandait autour d'eux. Rien que du vide, des sommets lointains, embrumés, et les pentes gravies ce matin à leur pieds.

Le silence ne fut troublé que par un formidable coup de fusil. Antoine se retourna. La cordée qui les avait doublé dans les dernières pentes du glacier sablait le champagne, protégés par un petit rocher en forme de siège sur lequel trônait Adrien, l'air étincelant : il était heureux comme un gamin le matin de Noël.

Patrick Bonfils se retourna vers les nouveaux venus.

- Vous accepterez bien une coupette?

Antoine et ses deux clientes approuvèrent sincèrement. Il y avait juste assez de place sur cette dalle pour sept ou huit personnes. Patrick Bonfils brandit un gâteau à la crème, qui avait plus que modérément apprécié l'ascension. On s'esclaffa de bon cœur. Chacun y goûta avec bonheur, même si son aspect était catastrophique, on se régala gentiment à l'exception d'Adrien qui fit une moue que personne ne remarqua. Son sens gustatif plus aiguë que les autres décelait un léger arrière goût qu'il ne parvient pas à déterminer.



Et, pendant que les deux cordées échangeaient leurs impressions inédites car, à l'exception du guide, c'était pour les cinq autres leur premier quatre mille, une jeune fille à qui l'on aurait donné tout au plus quatorze ans se hissa comme un chat parmi la petite troupe. Elle avait grimpé depuis l'autre versant de cet amas de rochers qui symbolise le sommet du Grand Paradis. Tout de noir vêtue, un collant et un sous pull moulant un corps juvénile souple et agile, elle fit penser à Grace Kelly dans la Main au Collet. Elle sourit de ses belles dents d'ivoire et salua en italien.

Ils étaient sept sur ce promontoire exigü.

L'italienne s'appelait Agostina d'Agostino, ce qui en disait long sur la fantaisie de ses parents dont elle avait grandement hérité. Elle passait tout l'hiver dans les télécabines des stations de ski à la mode, rôdant des sketches désopilants et récoltant au final un joli salaire lui permettant de s'offrir de belles journées de ski les jours de grand beau.

Antoine s'inquiéta de l'équipement de la jeune fille. Elle rit en lui faisant remarquer son accent franchouillard et lui répondit dans le plus grand sérieux qu'elle était tombée d'un nuage et qu'elle se laisserait porter par le vent pour redescendre... à moins qu'elle ne décide de vivre ici pour le restant de ses jours. Cette fille incarnait la poésie et la joie de vivre. Philibert sentit pour la première fois son

cœur se serrer. Agostina respirait la pureté et l'innocence. Après avoir parcouru le monde à la recherche de la beauté naturelle, il se demanda soudain si il n'avait pas fait fausse route et que la quête de la vie d'un homme n'était pas de séduire un tel phénomène.

Adrien le poussa du coude, interrompant ces dangereuses réflexions où le cœur, savamment dirigé par les sens, dicte à l'esprit. Les deux cordées, après avoir sympathisé, s'étaient levées d'un seul mouvement et entamaient la descente ensemble. On se laissa glisser le long des gros blocs de granit qui formaient le sommet et bientôt les six randonneurs foulèrent à nouveau le glacier. Antoine encorda ses deux clientes et invita les trois hommes à en faire autant.

- J'ai repéré quelques ponts de neige peu stables à la montée, il vaut mieux faire attention.

Le soleil régnait en roi en plein milieu d'un ciel inouï. Un vent tiède flattait les nuques et les cous, jouant avec les mèches des cheveux des femmes.

Les six nouveaux amis jouissaient du bonheur d'une réussite en allongeant le pas et maintenant la corde tendue sous les conseils d'Antoine. Il aurait été dommage d'entacher une si belle journée par une chute bête à pleurer surtout qu'on était équipé et prévenu. La double cordée repéra les crevasses à demi dissimulées sous des ponts de neige fragiles.

On fit même un large détour. Antoine sentit alors un nouvel élancement dans son flanc gauche qui venait mourir à la base du cœur. Il prit peur mais ne le montra pas. Il était bientôt midi et le professeur aurait dû appeler. Un retard en ces circonstances n'était pas de bon augure.

Le portable fit entendre les six notes de musique qui annonçaient un appel. Antoine stoppa le temps de prendre l'appel et continua sa descente, un peu moins concentré sur sa cordée d'autant que la voix du professeur semblait chargée d'hésitations. Le spécialiste si sûr de lui semblait cacher une mauvaise nouvelle. L'esprit d'Antoine n'était plus alors sur le glacier qui masquait mal des crevasses de plus en plus ouvertes. Il aurait dû arrêter sa progression le temps du coup de fil. La cordée des trois hommes avait prit un peu d'avance, on entendait à peine leurs réflexions et leurs rires de partager une si belle journée et la satisfaction d'avoir réussi quelque chose de magique. Enfin le professeur lâcha le morceau en peu de mots, prononcés rapidement, fidèle à son habitude.

Antoine entendit la révélation d'un cancer des voies digestives trop avancé pour tenter la moindre opération ni un traitement rédempteur. Il fallait s'armer de courage ou de résignation. Six mois en combattant dans des souffrances qu'on ne pouvait taire ou à peine deux mois si on ne faisait rien.

Alors soudain, dans un grand éclat de lumière, tout s'effondra. Ce fut le noir complet en plein midi sur ce glacier italien illuminé par un soleil tout puissant.

Cinq heures plus tard, trois ambulances quittaient le parking en direction du premier hôpital de la vallée, sûrement à Aoste. Les éclairs bleus des gyrophares illuminaient en écho les pans de la montagne déjà à l'ombre.

FIN

Le lendemain, dans la page faits divers de la montagne, un entrefilet était ainsi tourné:

« Hier, en milieu de journée, cinq alpinistes encadrés par un guide réputé de Chamonix, Antoine Charlet, furent évacués sur l'hôpital d'Aoste suite à une intoxication alimentaire. Les six victimes se tordaient de douleur à commencer par le guide lui-même, apparemment plus touché que ses clients. A l'heure où nous mettons sous presse, tous les protagonistes de ce bien étrange empoisonnement (on parle d'un gâteau avarié) semblent être hors de danger mais il leur faudra plusieurs jours pour reconstituer une flore intestinale correcte. Le spécialiste que nous avons interrogé a évoqué une puissance telle de ce virus qu'il pourrait sans peine éradiquer les tumeurs intestinales les plus avancées ».

















